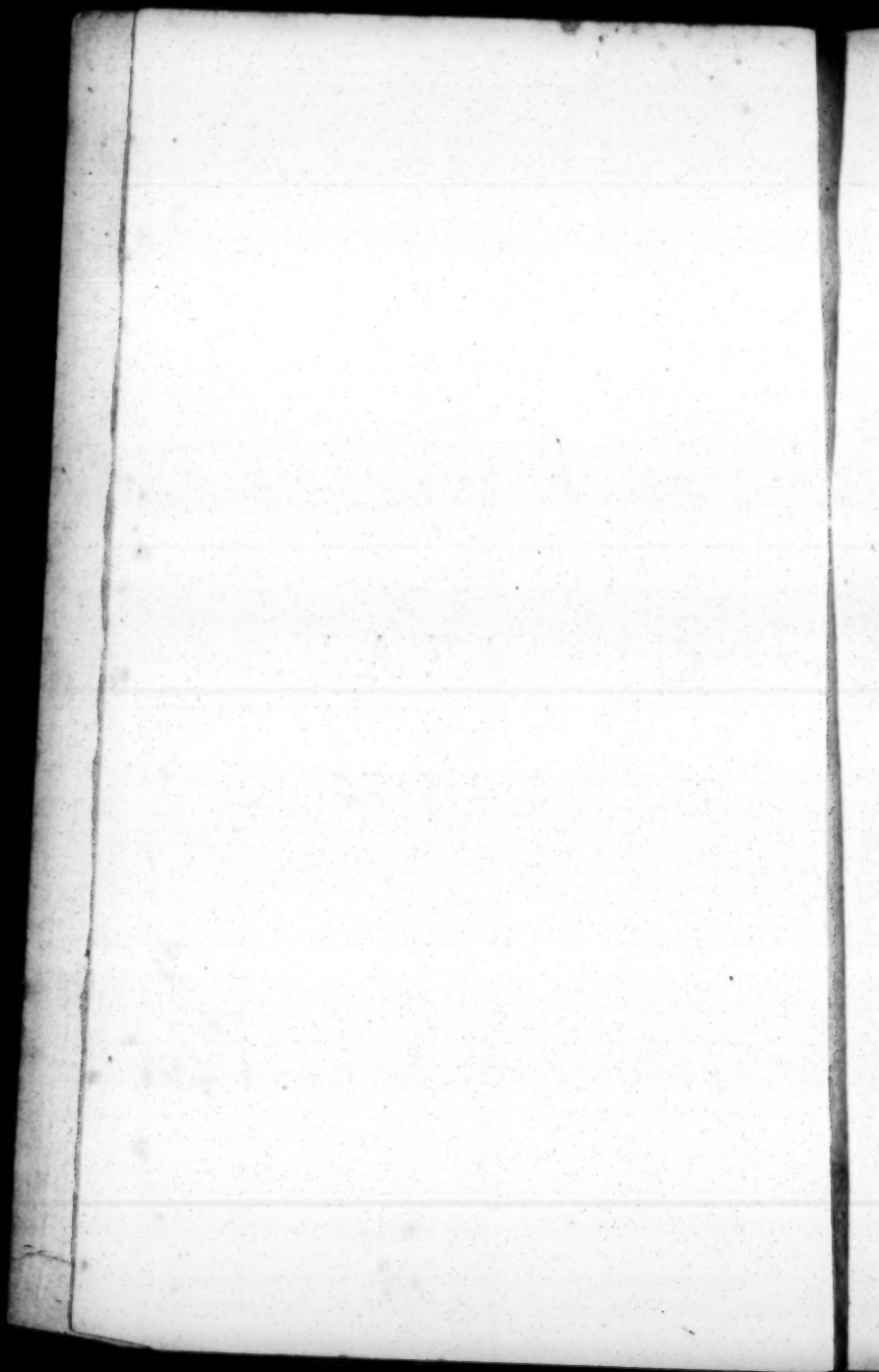


ŒUVRES

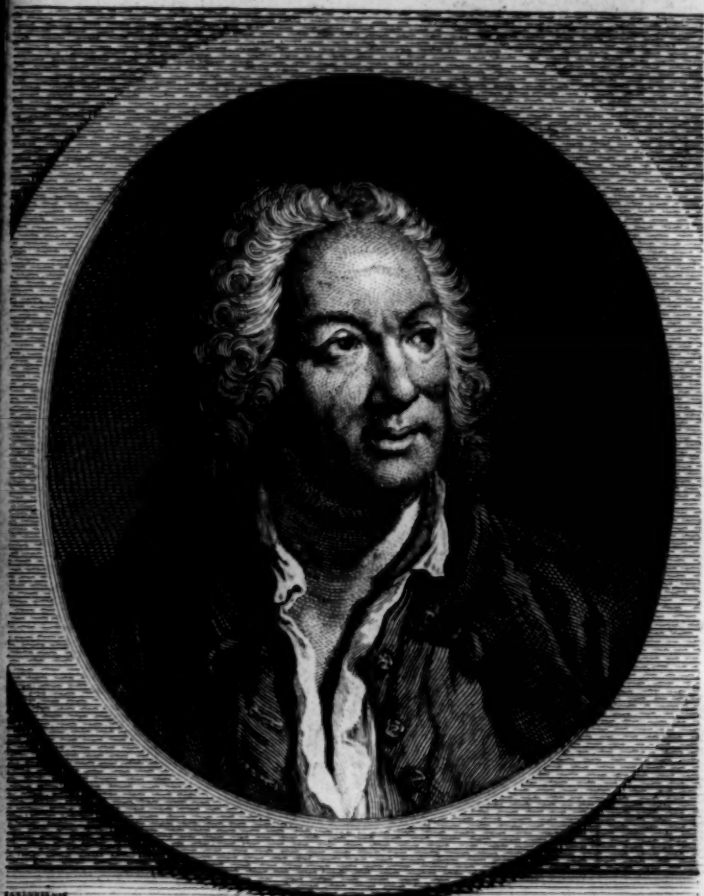
DE

ROUSSEAU.

TOME PREMIER.







JEAN BAPT. ROUSSEAU,

Né à Paris en 1670.

et mort à Bruxelles en 1741.

Gr D. S.

ŒUVRES

DE

ROUSSEAU.

NOUVELLE EDITION.

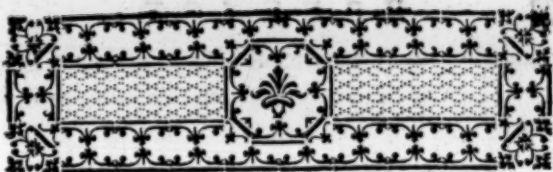
TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCCXLVIII.





P R É F A C E
D E
LA PREMIERE ÉDITION.



OICI enfin une Edition fidèle du petit nombre d'Ouvrages qui m'ont acquis, malgré moi, la qualité d'Auteur ; & qui n'auroient peut-être jamais vû le jour, du moins pendant ma vie, si mes ennemis en avoient toujours fait aussi peu de cas que j'en ai fait moi-même. En effet, sans vouloir faire parade de ma modestie, je puis assurer que depuis qu'on s'est avisé de parler de mes Ecrits dans le monde, ni l'approbation de quantité de Personnes illustres, qui ont souvent souhaité de les entendre, ni même les louanges chagrines de plusieurs Beaux-Esprits, qui ne m'ont pas jugé indigne de leur mauvaise humeur, n'ont jamais pû m'inspirer cette bonne opinion si ordinaire aux Auteurs qui se font imprimer ; & quelque peine que je me sois toujours donnée à travailler mes Ouvrages, j'avouerai de bonne foi, qu'il m'est rarement arrivé d'en faire quelqu'un dont j'aye été content. Aussi, loin de me faire un mérite d'avoir résisté à

long-tems aux instances que mes amis m'ont faites de les publier , je confesserai , si l'on veut , qu'il y a eu dans ma résistance autant de vanité que de modestie ; & peut-être , si j'en avois été le maître , n'aurois-je jamais consenti à les mettre au jour , persuadé , comme je le suis , qu'un Ecrivain un peu soigneux de sa gloire n'a jamais trop de la moitié de sa vie pour faire un Livre , & de l'autre moitié pour le corriger.

Mais ce qui jusqu'ici a peut-être été une modération digne de louange , deviendrait aujourd'hui une insensibilité tout-à-fait inexcusable , par l'abus qu'une cabale de gens envenimés continue tous les jours de faire de ma retenue & de mon indifférence pour mes Ecrits. La malice la plus étudiée ne sçauroit rien ajouter aux raffinemens , que leur malheureuse industrie a sçu mettre en œuvre pour les rendre odieux ou méprisables : tantôt par des applications malignes , tantôt par des titres insolens , le plus souvent en me prêtant leurs propres Vers , & toujours en défigurant les miens d'une manière à les rendre aussi ridicules que les leurs. Je ne parle point de toutes les impertinences qui courent depuis dix ans sous mon nom. De tout tems l'ignorance & la crédulité populaire sont en droit de charger les Auteurs un peu connus des sottises de ceux qui ne le sont point ; & sans remonter plus haut , je me souviens que M. Despréaux m'a montré plusieurs fois , pour me consoler , des Satyres de l'Abbé Cotin & d'autres Ecrivains du même

ordre, que bien des gens assûroient encore être de M. Despréaux, sur la foi de quantité d'Editions étrangères, où elles se trouvent imprimées pêle-mêle avec ses autres Ecrits. Ce que je ne rapporte pas, pour vouloir me mettre en parallele avec un aussi grand Maître, de qui je tiens à honneur d'avoir appris tout le peu que je sçai du métier de la Poësie, mais pour faire voir que je n'ai pas été le seul martyr des Cotins de mon siècle, & que les Personnes sages ne doivent jamais juger d'un Auteur sur ce que le bruit commun lui attribue, mais seulement sur les Ouvrages qu'il reconnoît & qu'il publie lui-même.

Ces considérations avoient déjà fort ébranlé la résolution que j'avois faite de laisser reposer mon Livre, suivant le précepte d'Horace, ou du moins d'attendre que je pusse l'augmenter de quelques nouvelles Allégories, que j'ai dans l'idée il y a déjà longtemps. Mais j'avoue que toute ma fermeté a achevé de m'abandonner à la nouvelle de cette impudente Edition annoncée il y a six mois dans les Gazettes de Hollande, & que tout ce qu'il y a dans Paris de Poètes réprouvés regardent d'avance comme le sceau qui doit faire passer leurs mensonges à la Postérité. A la vérité le Sieur du Fresni leur confrere leur avoit déjà donné un avant-goût de cette joie future. Tout le monde sçait à présent, que le Sieur du Fresni a succédé à M. de Vifé dans le glorieux emploi d'Auteur du Mercure Galant, & qu'il a toutes les qualités que les Amis du Défunt pouvoient désirer, pour faire

long-tems regretter son prédécesseur. Je fus averti dès le mois d'Avril dernier, que ce galant homme se donnoit la liberté d'imprimer pièce à pièce mes Ouvrages, habillés à sa mode, & au goût des honnêtes gens à qui il vouloit faire plaisir. Je lui écrivis sur cela aussi civilement que j'aurois pû faire à un Auteur, qui auroit mérité quelques égards. Il ne jugea pas à propos de m'honorer d'une réponse. Au contraire il recommença de plus belle à user de mes Vers, comme d'un bien dont il auroit obtenu la confiscation; & il a continué de vivre de sa proie jusqu'à ce qu'elle lui ait manqué tout-à-fait. En sorte qu'une partie de mes Ecrits a déjà eu l'honneur de paroître sous les enseignes du Sieur du Fresni, & de grossir un Livre qui, après quarante années de possession, se maintient toujours fièrement dans la place qu'un Auteur lui a assignée au-dessous du rien.

C'en étoit bien assez pour déshonorer des Ouvrages meilleurs que les miens. Mais il n'étoit pas seulement question de les flétrir pour un tems: il falloit perpétuer en quelque sorte cette flétrissure, en les ramassant en un corps, & en y joignant toutes les infamies & toutes les grossièretés, que mes ennemis ont intérêt de faire passer sous mon nom. Cela ne se pouvoit pas en France; & comme les Libraires de Hollande sont tous les jours attrapés aux Libelles que ces Messieurs leur envoient, il falloit trouver quelqu'un qui eût le front assez large, pour se rendre caution de celui-ci en l'état où ils l'ont mis, & pour se

P R E F A C E.

vouloir charger, s'il faut ainsi dire, de toutes les ordures & de toutes les iniquités du peuple. Véritablement ils ne pouvoient jeter les yeux sur un sujet plus propre à cela, que celui qu'ils ont choisi ; homme accoutumé à ne rougir de rien, & que la bassesse de ses mœurs, aussi-bien que de son style, a rendu si méprisable, que personne n'ose l'avouer ni pour ami, ni pour ennemi. Il y a vingt ans qu'il cherche à s'attirer quelque adversaire, qui le puisse faire connoître ; semblable à cet impertinent, dont il est parlé dans Tacite, qui attaquoit les honnêtes gens de Rome, *ut magnis inimicitiis claresceret* ; & il a eu le malheur de n'offenser personne, en déchirant tout le monde. Je ne prétens point le tirer de la foule de ses semblables ; & je suis persuadé que c'est faire honneur à des hommes de cette trempe, que de parler d'eux, même avec mépris. Il me suffit que le Public soit informé du tort qu'on m'a voulu faire, & qu'il puisse être une bonne fois en état de juger de la différence qu'il y a de mon langage à celui que l'imposture m'attribue.

C'est le but que je me propose, en donnant cette Edition, dans laquelle j'ai ramassé tout le peu de Vers dont je suis véritablement l'Auteur ; à la réserve de quelques Pseaumes, qui sont moins travaillés que le reste, & de trente-quatre Epigrammes, que je trouve moi-même un peu trop libres, pour être imprimées avec des pièces plus sérieuses, quoiqu'elles soient infiniment moins hardies que quantité d'Ouvrages de cette espèce, qui ont eu pour Auteurs des

gens d'un mérite & d'une probité hors d'atteinte. Car, si l'on veut parler sans prévention, on conviendra que rien n'est plus téméraire, que de vouloir juger des mœurs d'un homme par le plus ou le moins de liberté qu'il se donne quelquefois en écrivant; & quoique la Morale Chrétienne ait raison de condamner ces sortes de libertés, il est certain que la Morale du Monde leur a toujours fait grace, sur-tout lorsque les Auteurs ont pris soin d'éviter les termes grossiers, & qui pouvoient choquer la bienséance ordinaire. L'Antiquité nous a conservé des Epigrammes de Platon, qui passeroient aujourd'hui pour très-scandaleuses. Cela n'a pas empêché que Platon n'ait été regardé dans tous les tems comme le plus sage des Philosophes; & Virgile n'en a pas moins passé pour le plus modeste de tous les Poètes profanes, quoiqu'il ait fait plusieurs Vers extrêmement licentieux. Car, sans parler des amusemens poétiques, dont les Historiens font mention, que peut-on imaginer de plus libre, que le sens naturel de ces Vers de la troisième Eglogue: *Novimus & qui te, &c.* & quantité d'autres endroits des Bucoliques, qu'on ne fait pourtant aucune difficulté de donner à traduire & à apprendre par cœur à la Jeunesse, non plus que les Satyres de Perse, Poète aussi recommandable par la douceur & par la chasteté de ses mœurs, que par la hardiesse & la liberté de sa plume?

Que si nous voulons nous rapprocher de notre tems, nous trouverons que la même licence a été

poussée encore plus loin parmi les Auteurs modernes, sans que leur réputation en ait souffert aucune altération. On se rendroit ridicule, si on prétendoit que Bocace & l'Arioste ont été de malhonnêtes gens, parce que leurs plaisanteries passent un peu l'enjouement ordinaire; & si on disoit que Pétrarque est indigne des éloges qu'il a reçûs, parce qu'il décrit trop naïvement ses amours avec la belle Laure. Je ne parle point de la hardiesse des images & des expressions du Roman de la Rose, quoique les Auteurs de ce Poëme fussent dans les Ordres sacrés, & vécussent dans un siècle où la Religion étoit sans comparaison plus respectée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Mais que dirons-nous d'une Princesse, qui a fait l'admiration de son siècle, & que la médifance même a été forcée d'estimer, non seulement comme une très-grande Reine, mais comme une femme d'une sagesse accomplie? Je parle de la Reine de Navarre, sœur de François I. dont l'Heptameron est encore entre les mains de tout le monde. C'est un recueil de Contes qui roulent la plupart, aussi-bien que ceux du Duc de Bourgogne, sur les bons tours des Moines, & qui sont écrits avec autant de liberté pour le moins que tous ceux de Bocace. Cependant la vertu de cette Princesse n'en a pas paru pour cela moins digne des éloges de tous les hommes, & en particulier de M. de Thou, le plus sage de nos Historiens. Que dirons-nous encore d'un des plus galans hommes du siècle passé, je veux dire M. de la Mothe le Vayer, Précepteur de feu Monsieur,

Frere unique du Roi ? Il y a certainement peu d'Ouvrages dans notre Langue aussi hardis que son Hexameron rustique , & ses Entretiens d'Orasius Tubero , qui non seulement sont écrits avec une liberté plus que cynique , mais où le Pyrronisme se produit avec une franchise tout-à-fait extraordinaire. On ne voit pourtant point que ces deux Livres aient fait tort , ni à sa réputation , ni à sa fortune ; puisqu'au contraire une Reine illustre par sa vertu & par son courage , & un Cardinal célèbre par ses grandes lumières , & sur-tout par le talent de connoître les hommes , ne craignirent point de lui confier l'éducation d'un jeune Prince , que l'on pouvoit appeller en ce tems-là , *Magna spes altera Romæ*.

D'où vient donc que ces Auteurs & une infinité d'autres , que je passe sous silence , n'ont point encouru la censure des honnêtes gens , malgré toute la licence de leurs Ecrits ? C'est que les véritables gens de bien ont toujours regardé ces Ecrits comme de simples jeux de l'imagination , dont l'effet se fait uniquement sentir à l'esprit , sans jamais pénétrer jusqu'au cœur. Et c'est la raison pour laquelle ces divins Oracles de la Religion , ces Hommes envoyés de Dieu pour l'instruction & pour l'édification de son Eglise , un Saint Jérôme , un Saint Chrysostome , dans le tems qu'ils prêchoient avec un zèle si saint contre la dépravation des mœurs , ne croyoient pas que la pureté leur défendit de se délasser quelquefois dans la lecture de Plaute & d'Aristophane , ni que le style

libre de ces deux Poètes fût capable d'allumer dans l'ame ces passions & ces ravages, qu'y excitent quantité de Livres qu'on ne fait aucun scrupule de lire. En effet, si on veut examiner sainement les choses, on ne trouvera point que ni les Epigrammes de Marrot, ni même celles de Mainard, ni toutes les Pièces qui portent un caractère de plaisanterie, puissent jamais produire que l'un de ces deux effets, ou de rebuter l'esprit, si elles sont grossières, ou de le réjouir si elles sont finement tournées; parce que dans toutes ces bagatelles ce n'est point la chose en elle-même qui saisit le Lecteur, mais seulement la manière de l'exprimer. Ce qu'on ne peut pas dire des ouvrages où le cœur est pris par la chose même, & qui attachent indépendamment des graces du style; comme sont nos Romans, & tous ces Ecrits que l'usage autorise, où l'Amour est représenté comme la première vertu des belles ames, où les maximes des gens vertueux sont traitées de contes de vieille, où on établit pour principe que la raison ni la sagesse ne sont point faites pour le bel âge, & où les passions, au lieu d'être peintes comme elles sont, & d'une manière propre à en faire sentir le ridicule ou l'horreur, y sont partout déguisées, & revêtues de tous les charmes qui peuvent les insinuer dans le cœur d'une personne sans expérience, & la faire tomber dans cette mélancolie funeste, & dans ces rêveries contagieuses, qui sont la source la plus ordinaire de la corruption.

C'est pourquoi, sans vouloir faire l'apologie de la

Fontaine , je ne craindrai point d'avancer que ses Contes , quelque licentieux qu'ils puissent être , sont incomparablement moins dangereux que les Elégies d'Ovide & les Opéras de Quinault. Ce n'est pas à dire que je prétende approuver les Contes de la Fontaine, ni même disculper entièrement mes Epigrammes , quoique je sois à cet égard dans un cas bien plus favorable, que tous les Auteurs qui m'ont jamais précédé. Car il y a une grande différence entre un homme qui fait de propos délibéré un Livre en forme, qui y donne un tems considérable de sa vie , & qui le fait ensuite imprimer lui-même sous son nom : ou celui qui dans le cours de son âge se trouve avoir fait , en badinant & sans dessein , une trentaine d'Epigrammes , qui toutes ensemble ne font pas deux cens cinquante Vers , & dont la plus longue ne lui a pas coûté une demi-heure d'application. Dira-t-on que j'ai voulu faire la base de ma réputation d'un travail de quinze ou seize heures répandues sur toute ma vie, pendant que telle de mes Odes sacrées m'a coûté des semaines entières à tourner & à polir ? Certainement cette idée n'entrera jamais dans l'esprit d'un homme raisonnable. D'ailleurs , tout Ouvrage , de quelque nature qu'il soit , n'est jamais censé public , que lorsqu'il est imprimé. On n'auroit guères d'obligation à Quintilien de ses admirables Institutions, si elles étoient demeurées ensevelies dans l'oubli, & si le Pogge au bout de plusieurs siècles n'avoit déterré un trésor, qui jusques-là n'avoit été que fort imparfaite-

P R E F A C E.

37

ment connu. Il en est de même d'un mauvais Livre. Lorsqu'il devient public, ce n'est pas seulement à l'Auteur qu'on s'en doit prendre ; c'est à celui qui en rassemble les parties, qui le rédige en corps, qui y ajoute du sien, qui y fait des Commentaires à sa mode, qui en distribue des copies, enfin qui le fait imprimer.

On peut dire la même chose en général de tout ce qui s'appelle Satyre. Celui qui la rend publique, n'est pas moins criminel que celui qui l'a composée ; & c'est pour cela, que la Loi de Valens & de Valentinien impose à celui qui fait courir un Libelle, la même peine qu'à son Auteur. Mais si au contraire cette Satyre n'est autre chose qu'un portrait général ou allégorique, où personne ne soit nommé, on ne peut pas dire que celui qui en est l'Auteur, soit coupable, mais bien le Lecteur qui en fait une application maligne, qui y donne un titre de sa façon, ou qui y cherche des sens & des rapports injurieux à telle ou telle personne. Car enfin qu'est-ce qui caractérise la Satyre ? Ce n'est autre chose que le nom de ceux qu'on y attaque. Tout portrait, quelque ressemblant qu'il puisse être, n'a jamais mérité le nom de Satyre, lorsque personne n'y est attaqué nommément. Autrement il faudroit traiter de Libelles les Comédies les plus innocentes, qui n'ont de mérite, qu'à proportion de la ressemblance des portraits avec les originaux. Il seroit ridicule de faire un crime à la Bruyere des portraits qui sont en foule dans son

Livre. Mais ceux qui en ont fait la Clef prétendue, mériteroient sans doute un châtement exemplaire, s'ils étoient connus; & si quelqu'un avoit l'impudence de faire un voyage exprès en Hollande pour faire imprimer cette Clef, & s'en vantoit publiquement dans les Gazettes, il auroit beau dire, je n'en suis pas l'Auteur : on lui demanderoit de quel droit il s'avise du publier un Libelle de cette nature, & il encourroit à bon droit la peine de Calomniateur ; à plus forte raison, si ce même homme avoit eu l'insolence d'attribuer ce Libelle à un Auteur qui en seroit innocent.

Il y auroit beaucoup d'autres choses à dire sur cette matière : mais tous ces éclaircissemens & beaucoup d'autres trouveront leur place dans quelque autre Ecrit. Je me contenterai de dire un mot sur ce qui regarde les Pièces comprises dans cette Edition. Elle seroit beaucoup plus ample, si mon intention avoit été de faire un Livre, & si je n'avois toute ma vie regardé l'exercice de la Poësie, plutôt comme une ressource innocente contre l'ennui & la solitude, que comme un métier & une occupation suivie. En effet tous mes amis savent que, loin d'être tyrannisé par la passion de rimer, j'ai souvent passé des années entières sans songer à faire un seul vers ; & eux-mêmes m'en ont fait plusieurs fois la guerre. Cependant, comme la bonté d'un Ouvrage ne se mesure point à sa grosseur, & qu'au contraire un grand Livre est souvent un grand mal, je ne désespérois pas
que

que celui-ci ne pût mériter l'approbation des honnêtes gens, si j'avois été aussi heureux à profiter des règles que nos anciens Maîtres nous ont laissées, que j'ai été soigneux de les étudier.

Car j'avoue ingénûment, que je ne suis point de ceux qui mesurant l'étendue d'un Art à l'étendue de leurs connoissances, pensent qu'un Auteur doit être lui-même son législateur & son modèle; & se faisant un mérite de leur ignorance, traitent de stérilité le soin qu'un Ecrivain a pris de s'enrichir des découvertes de ceux qui l'ont précédé. Ces Messieurs croient qu'il n'y a qu'à écrire à bon compte, persuadés qu'ils feront toujours bien, pourvû qu'ils fassent autrement que ceux qui ont déjà réussi, & qu'au pis aller, ils en seront quittes pour coudre à leurs Ouvrages quelque nouveau système de Poësie, tiré de leur imagination, & accommodé à leur façon d'écrire: sans songer que cette conduite est le principe de cette rebutante uniformité qui régne dans leurs Ecrits; que le petit fonds, dans lequel ils se renferment, ne peut leur fournir assez d'idées, pour donner à leurs Ouvrages cette variété qui soutient l'attention d'un Lecteur; & que dans la crainte de passer, comme ils parlent, pour plagiaires des Anciens, ils deviennent eux-mêmes leurs propres plagiaires, c'est-à-dire, les Copistes souvent d'un mauvais Original.

Loin de me piquer, comme eux, de ne devoir rien qu'à moi-même, j'ai toujours crû avec Longin, que

l'un des plus sûrs chemins pour arriver au sublime , étoit l'imitation des Ecrivains illustres, qui ont vécu avant nous ; puisqu'en effet rien n'est si propre à nous élever l'ame , & à la remplir de cet e chaleur qui produit les grandes choses, que l'admiration dont nous nous sentons saisis à la vûe des Ouvrages de ces grands Hommes. C'est pourquoi, si je n'ai pas réussi dans les Odes que j'ai tirées de David, je ne dois en accuser que la foiblesse de mon génie ; car je suis obligé d'avouer, que si j'ai jamais senti ce q e c'est qu'enthousiasme, ç'a été principalement en travaillant à ces mêmes Cantiques , que je donne ici à la tête de mes Ouvrages.

Je leur ai donné le titre d'Odes , à l'exemple de Racan, celui de Traduction ne me paroissant pas convenir à une imitation aussi libre que la mienne , qui d'un autre côté ne s'écarte pas assez de son Original, pour mériter le nom de Paraphrase. Et d'ailleurs , si on a de l'Ode l'idée qu'on en doit avoir, & si on la considère, non pas comme un assemblage de jolies pensées rédigées par chapitres, mais comme le véritable champ du Sublime & du Pathétique, qui sont les deux grands ressorts de la Poësie, il faut convenir que nul Ouvrage ne mérite si bien le nom d'Odes , que les Pseaumes de David. Car où peut-on trouver ailleurs rien de plus divin , ni où l'inspiration se fasse mieux sentir ; rien, dis-je, de plus propre à enlever l'esprit , & en même tems à remuer le cœur ? Quelle abondance d'images ! Quelle variété

de figures ! Quelle hauteur d'expression ! Quelle foule de grandes choses dites, s'il se peut, d'une manière encore plus grande ! Ce n'est donc pas sans raison, que tous les hommes ont admiré ces précieux restes de l'Antiquité prophane, où on entrevoit quelques traits de cette lumière & de cette majesté qui éclate dans les Cantiques sacrés ; & quelques beaux raisonnemens qu'on puisse étaler, on ne détruira pas cette admiration, tant qu'on n'aura à leur opposer que des amplifications de Collège, jetées toutes, pour ainsi dire, dans le même moule, & où tout se ressemble, parce que tout y est dit du même ton & exprimé de la même manière : semblables à ces figures, qui ont un nom particulier parmi les Peintres, & qui n'étant touchées qu'avec une seule couleur, ne peuvent jamais avoir une véritable beauté, parce que l'ame de la peinture leur manque, je veux dire le coloris.

Je me suis attaché, sur toutes choses, à éviter cette monotonie dans mes Odes du second Livre, que j'ai variées à l'exemple d'Horace, sur lequel j'ai tâché de me former, comme lui-même s'étoit formé sur les anciens Lyriques. Ce second Livre est suivi d'une autre espèce d'Odes toute nouvelle parmi nous, mais dont il seroit aisé de trouver des exemples dans l'Antiquité. Les Italiens les nomment *Cantates*, parce qu'elles sont particulièrement affectées au chant. Ils ont coutume de les partager en trois récits, coupés par autant d'airs de mouvement ;

ce qui les oblige à diversifier les mesures de leurs strophes, dont les vers sont tantôt plus longs & tantôt plus courts, comme dans les chœurs des anciennes Tragédies, & dans la plûpart des Odes de Pindare. J'avois entendu quelques-unes de ces *Cantates*, & cela me donna envie d'essayer si on ne pourroit point, à l'imitation des Grecs, réconcilier l'Ode avec le Chant. Mais comme je n'avois point d'autre modèle que les Italiens, à qui il arrive souvent, aussi-bien qu'à nous autres François, de sacrifier la raison à la commodité des Musiciens, je m'aperçus, après en avoir fait quelques-unes, que je perdois du côté des Vers ce que je gagnois du côté de la Musique, & que je ne ferois rien qui vaille, tant que je me contenterois d'entasser de vaines phrases poétiques les unes sur les autres, sans dessein ni liaison. C'est ce qui me fit venir la pensée de donner une forme à ces petits Poèmes, en les renfermant dans une allégorie exacte, dont les récits fissent le corps, & les airs chantans, l'ame ou l'application. Je choisis parmi les Fables anciennes celles que je crus les plus propres à mon dessein; car toute Histoire fabuleuse n'est pas propre à être allégoriée; & cette manière me réussit assez, pour donner envie à plusieurs Auteurs de travailler sur le même plan. De sçavoir si ce plan est le meilleur que j'eusse pû choisir, c'est ce qu'il ne me convient pas de décider, parce qu'en matière de nouveautés rien n'est si trompeur qu'une première vogue, & qu'il n'y a jamais que

le tems qui puisse apprécier leur mérite, & les réduire à leur juste valeur.

Quant à mes Epîtres, je les ai travaillées avec la même application que mes autres Ouvrages, & j'y ai même donné d'autant plus de soin, qu'ayant à y parler de moi en plusieurs endroits, il falloit relever en quelque sorte la petitesse de la matière par les agrémens de la diction. On pourra voir par quelques-unes de ces Pièces qui sont faites il y a plusieurs années, que ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis en bute aux noirceurs de ces honnêtes Messieurs, dont je parle au commencement de cette Préface, & que je sçai il y a long-tems de quoi ils sont capables. Du reste, je me suis assujetti dans ces Epîtres, aussi bien que dans les Allégories & Epigrammes qui suivent, à une mesure de Vers qui avoit été assez négligée pendant tout le siècle passé, & qui est pourtant la plus convenable de toutes au style naïf & à la narration : ce qu'il me seroit aisé de prouver, si je ne craignois d'ennuyer le Lecteur par un détail d'observations dont il n'a que faire. Ce n'est pas que je prétende par-là que toutes les graces de ce style, dont Marot nous a laissé un si excellent modèle, soient uniquement renfermées dans la mesure de ses Vers, & dans le langage de son tems : ce seroit rendre très-aisée une chose très-difficile. Mais il est certain qu'avec le génie qui ne s'acquiert point, cette espèce de mécanique dont l'usage est facile à acquérir, contribue fort à l'élégance d'un Ouvrage, & que c'est sou-

vent la contrainte apparente de la mesure & de l'arrangement des rimes, qui donne au style cet air de liberté, que n'ont point les Vers les plus libres & les plus faciles à faire.

Voilà ce que j'avois à dire en général sur les Ouvrages qui composent cette Edition. J'y ai ajouté à la fin quelques Poësies de différens caractères, qui n'ont pû trouver leur place dans le rang des autres, & qui toutes ensemble font un Recueil complet de tout ce que j'ai jamais fait de Vers un peu supportables pendant que je m'en suis mêlé. J'en excepte toujours ceux que j'ai dit, aussi-bien qu'une petite Allégorie, qui a eu le sort des autres Pièces que je n'ai point données, c'est-à-dire, de courir le monde malgré moi, & toute différente de ce que je l'ai faite il y a plus de quinze ans. Je l'avois intitulée *Le Masque de Laverne*, qui est le seul titre qu'elle puisse avoir; & je proteste ici que celui qu'on a substitué à la place, n'est point de mon invention, & n'a été imaginé que par les ennemis d'une personne avec qui j'étois brouillé en ce tems-là, & qui certainement ne ressemble en aucune façon au fantôme qui y est dépeint. C'est la seule raison qui m'empêche de la faire imprimer, quelque intérêt que je pusse avoir à la faire paroître comme elle est effectivement. Mais je croirois me faire tort, si je laissois échapper cette occasion de rendre justice au mérite d'un homme, qui depuis dix ans m'a non seulement donné toutes les marques d'une réconciliation parfaite; mais qui,

dans un tems où la plûpart de ceux qui se disoient mes amis , ont crû qu'il étoit du bon air de se liguier contre moi , s'est comporté à mon égard d'une manière si noble , si ferme & si généreuse , que je me sens obligé de le regarder toute ma vie, non pas simplement comme un très-galant homme, mais comme un des plus rares & des plus vertueux amis qu'il y ait au monde. * *Qui enim utraq̃ue in re gravem, constantem, stabilem se in amicitia præstiterit, hunc ex maximè raro hominum genere judicare debemus, & panè divino.*

* Cic. de Amicitia.

A V E R T I S S E M E N T

T O U C H A N T

U N E S E C O N D E E D I T I O N .

LE S nouveaux Ouvrages que je donne ici au Public , étant du même genre que ceux qui ont déjà paru de moi. j'ai crû qu'il seroit mieux de les ranger, comme j'ai fait, chacun dans leur classe, que d'en faire un Volume séparé. Je me flatte qu'ils acheveront de mettre les Lecteurs les moins éclairés en état de juger de la différence qu'il y a entre ma manière d'écrire, & le style des impertinens Ouvrages qu'on a trouvé bon de m'attribuer dans les Editions où je n'ai point eu de

part. Celle-ci comprend tout ce que j'ai jamais fait de Vers, à l'exception de trente-quatre Epigrammes & de deux Opera, qui n'étant que des avortons d'un âge sans expérience, n'auroient jamais dû voir le jour, si ceux qui les ont tirés de l'oubli où je les avois condamnés, avoient bien voulu se souvenir du respect qu'ils doivent, aussi-bien que moi, au Public. Je leur pardonne de ne m'avoir pas aussi estimé, pour croire ces Ecrits indignes de moi : mais les honnêtes gens ne leur pardonneront jamais d'avoir crû ces mêmes Ecrits dignes d'eux, quelque différens qu'ils soient par le tour & par le style, des plattes grossièretés qu'ils y ont ajoutées, & qu'ils ont voulu faire passer sous mon nom. Quoi qu'il en soit, l'envie qu'ils ont eue de m'humilier par-là, ne leur a point réussi ; puisque d'un côté ces Pièces de comparaison, produites à dessein de surprendre le Public, étoient le moyen le plus infallible de le désabuser ; & que d'autre part rien ne me coûte moins que l'aveu de mes fautes, persuadé que les plus habiles se sont instruits par les leurs, & qu'un homme sage ni un bon Ecrivain n'ont jamais été l'Ouvrage d'un jour : *Magister hodiernus, hesternus error.*





ODES,

LIVRE PREMIER.

ODE I.

TIRÉE DU PSEAUME XIV.

Caractere de l'Homme juste.



SEIGNEUR, dans ta Gloire adorable
Quel Mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, Grand Dieu, pénétrer
Ce Sanctuaire impénétrable,
Où tes Saints inclinés, d'un œil respectueux
Contemplant de ton front l'éclat majestueux ?

Ce sera celui qui du vice
Evite le sentier impur :
Qui marche d'un pas ferme & sûr
Dans le chemin de la justice ;
Attentif & fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide & sévère à maintenir ses loix.

Tome I.

A

O D E S,

Ce fera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité :
Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche :
Et qui par des discours faux & calomnieux ;
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux,

Celui devant qui le superbe ,
Enflé d'une vaine splendeur ,
Paroît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe :
Qui bravant du méchant le faste couronné ,
Honore la vertu du juste infortuné.

Celui , dis-je , dont les promesses
Sont un gage toujours certain :
Celui , qui d'un infame gain
Ne sçait point grossir ses richesses :
Celui qui sur les dons du coupable puissant
N'a jamais décidé du sort de l'innocent,

Qui marchera dans cette voie ,
Comblé d'un éternel bonheur ,
Un jour des Elus du Seigneur
Partagera la sainte joie ;
Et les fremissemens de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

ODE II.

TIRÉE DU PSEAUME XVIII.

Mouvemens d'une Ame qui s'élève à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.

L Es Cieux instruisent la Terre
A révéler leur Auteur.

Tout ce que leur globe enferme,
Célèbre un Dieu Créateur.

Quel plus sublime cantique

Que ce concert magnifique

De tous les célestes corps ?

Quelle grandeur infinie,

Quelle divine harmonie

Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle

Tout parle , tout nous instruit.

Le jour au jour la révele ,

La nuit l'annonce à la nuit.

Ce grand & superbe ouvrage

N'est point pour l'homme un langage

Obscur & mystérieux.

Son admirable structure

Est la voix de la Nature ,

Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voute
Il a placé de ses mains
Ce Soleil qui dans sa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière ,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux ,
Qui dès l'aube matinale
De sa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'Univers à sa présence
Semble sortir du néant.
Il prend sa course , il s'avance
Comme un superbe géant.
Bien-tôt sa marche féconde
Embrasse le tour du Monde
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et par sa chaleur puissante
La Nature languissante
Se ranime & se nourrit.

O que tes œuvres sont belles !
Grand Dieu , quels sont tes bienfaits !
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits !
Ta crainte inspire la joie :
Elle assure notre voie :
Elle nous rend triomphants :
Elle éclaire la jeunesse ,

L I V R E I.

5

Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfans :

Soutien ma foi chancelante ,
Dieu puissant ; inspire-moi
Cette crainte vigilante ,
Qui fait pratiquer ta Loi :
Loi sainte , Loi desirable ,
Ta richesse est préférable
À la richesse de l'or ;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

Mais sans tes clartés sacrées ,
Qui peut connoître , Seigneur ,
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur ?
Prête-moi tes feux propices :
Vien m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.
Vien consumer par ta flâme
Ceux que je vois dans mon ame ,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens ;
Si tu détruis leur ouvrage ,
Mes jours seront innocens :
J'irai puiser sur ta trace ,

Dans les sources de ta grace :
 Et de ses eaux abreuvé ,
 Ma gloire fera connoître
 Que le Dieu qui m'a fait naître ;
 Est le Dieu qui m'a sauvé.

ODE III.

TIRÉE DU PSEAUME XLV.

*Confiance de l'homme juste dans la protection
 de Dieu.*

PUISQUE notre Dieu favorable
 Nous assure son secours ,
 Il n'est plus de revers capable
 De troubler la paix de nos jours ;
 Et si la nature fragile
 Etoit à ses derniers momens ,
 Nous la verrions d'un œil tranquille
 S'écrouler dans ses fondemens.

Par les ravages du tonnerre
 Nous verrions nos champs moissonnés ;
 Et des entrailles de la Terre
 Les plus hauts monts déracinés ;
 Nos yeux verroient leur masse aride ;
 Transportée au milieu des airs ,
 Tomber d'une chute rapide ,
 Dans le vaste gouffre des mers.

Les remparts de la Cité sainte
Nous sont un refuge assuré ;
Dieu lui-même dans son enceinte
A marqué son séjour sacré ;
Une onde pure & délectable
Arrose avec légèreté,
Le Tabernacle redoutable
Où repose sa majesté.

Les Nations à main armée
Couvroient nos fertiles sillons :
On a vû les champs d'Idumée
Inondés de leurs bataillons :
Le Seigneur parle , & l'Infidèle
Tremble pour ses propres Etats ;
Il flotte , il se trouble , il chancelle ,
Et la terre fuit sous ses pas.

Venez , Nations arrogantes ,
Peuples vains , & voisins jaloux ,
Voir les merveilles éclatantes ,
Que sa main opère pour nous.
Que pourront vos liguees formées
Contre le bonheur de nos jours ,
Quand le bras du Dieu des armées
S'armera pour notre secours ?

Par lui ces troupes infernales ,
A qui nos champs furent ouverts ,
Iront de leurs flammes fatales

Embraſer un autre Univers ;
Sa foudre prompte à nous défendre
Des méchans & de leurs complots ,
Mettra leurs boucliers en cendre ,
Et brifera leurs javelots.

Arrête , peuple impie , arrête ,
Je ſuis ton Dieu , ton Souverain ;
Mon bras eſt levé ſur ta tête ,
Les feux vangeurs ſont dans ma main.
Voi le Ciel , voi la Terre & l'Onde ,
Remplis de mon immenſité ,
Et dans tous les climats du Monde ,
Mon nom des peuples exalté.

Toi , pour qui l'ardente victoire
Marche d'un pas obéiſſant ,
Seigneur , combats pour notre gloire ,
Protege ton peuple innocent ;
Et fais que notre humble patrie ,
Jouiſſant d'un calme promis ,
Confonde à jamais la furie
De nos ſuperbes ennemis.

ODE IV.

TIRE'E DU PSEAUME XLVII.

*Action de graces, pour les bienfaits qu'on a reçus
de Dieu.*

LA gloire du Seigneur, sa grandeur immortelle,
De l'Univers entiers doit occuper le zèle ;
Mais sur tous les humains consacrés à ses loix,
Le peuple de Sion doit signaler sa voix.

Sion, Montagne auguste & sainte,
Formidable aux audacieux ;
Sion, séjour délicieux,
C'est toi, c'est ton heureuse enceinte,

Qui renferme le Dieu de la Terre & des Cieux.

O murs ! ô séjour plein de gloire !
Mont sacré, notre unique espoir,
Où Dieu fait regner la victoire,
Et manifeste son pouvoir !

Cent Rois ligués entr'eux pour nous livrer la guerre,
Etoient venus sur nous fondre de toutes parts,
Ils ont vû nos sacrés remparts.
Leur aspect foudroyant tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la Terre ;

Le Seigneur dans leur camp a jetté la terreur,

Il parle , & nous voyons leurs trônes mis en poudre,
Leurs Chefs aveuglés par l'erreur ,
Leurs Soldats consternés d'horreur ,
Leurs Vaisseaux submergés ou brûlés par la foudre ,
Monumens éternels de sa juste fureur.

Rien ne sçauroit troubler les loix inviolables
Qui fondent le bonheur de ta sainte Cité :
Seigneur , toi-même en as jetté
Les fondemens inébranlables :

Au pied de tes Autels humblement prosternés ;
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés.

Des lieux chéris où le jour prend naissance ,
Jusqu'aux climats où finit sa splendeur ,
Tout l'Univers révere ta puissance ,
Tous les mortels adorent ta grandeur.
Publions les bienfaits , célébrons la justice
Du Souverain de l'Univers ,
Que le bruit de nos chants vole au-delà des Mers ;
Qu'avec nous la Terre s'unisse ,
Que nos voix pénètrent les airs.
Elevons jusqu'à lui nos cœurs & nos concerts.

Vous , filles de Sion , florissante jeunesse ,
Joignez-vous à nos chants sacrés ,
Formez des pas & des sons d'allégresse.
Autour de ces murs révéérés ,

LIVRE I.

11

Venez offrir des vœux pleins de tendresse
Au Seigneur que vous adorez.

Peuples de qui l'appui sur sa bonté se fonde ;
Allez dans tous les coins du Monde ,
A son nom glorieux élever des Autels ;
Les siècles à venir béniront votre zèle ,
Et de ses bienfaits immortels ,
L'Eternel comblera votre race fidèle.

Marquons-lui notre amour par des vœux éclatans ;
C'est notre Dieu , c'est notre Pere ,
C'est le Roi que Sion révere ;
De son regne éternel , les glorieux instans
Dureront au-delà des siècles & des tems.

ODE V.

TIRE'E DU PSEAUME XLVIII.

Sur l'aveuglement des hommes du siècle.

QU'aux accens de ma voix la Terre se réveille.
Rois, foyez attentifs : Peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'Univers se taise , & m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lire ,
L'Esprit-Saint me pénètre, il m'échauffe & m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'Homme en sa propre force a mis sa confiance.

Yvre de ses grandeurs & de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais ô moment terrible ! ô jour épouvantable ,
Où la Mort saisira ce fortuné coupable
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, Grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
Et dans ce jour fatal l'homme à l'homme inutile ,
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres Têtes ,
Et vous pourriez encore , insensés que vous êtes ,
Ignorer le tribut que l'on doit à la Mort ?
Non , non , tout doit franchir ce terrible passage ;
Le riche & l'indigent , l'imprudent & le sage ,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avidés étrangers, transportés d'allégresse ,
Engloutissent déjà toute cette richesse ,
Ces terres , ces palais, de vos noms annoblis.
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes ?
Un sépulchre funebre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles ,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles ,
Ont de ces vérités perdu le souvenir.

Pareils

Pareils aux animaux farouches & stupides ,
Les loix de leur instinct sont leurs uniques guides ,
Et pour eux le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leur raison soumise & complaisante ,
Au devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes ,
Où la cruelle mort les prenant pour victimes ,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques ,
Ce pouvoir usurpé , ces ressorts politiques ,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture ;
Et Dieu de sa justice appaisant le murmure ,
Livra ces méchans au pouvoir infernal.

Justes , ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;

Quelque élevés qu'ils soient , ils sont ce que nous sommes ;

Si vous êtes mortels , ils le sont comme vous.

Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères ,

Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses peres ;

Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

ODE VI.

TIRÉE DU PSEAUME XLIX.

*Sur les dispositions que l'Homme doit apporter
à la Priere.*

LE Roi des Cieux & de la Terre
Descend au milieu des éclairs :
Sa voix , comme un bruyant tonnerre ,
S'est fait entendre dans les airs.
Dieux mortels , c'est vous qu'il appelle ;
Il tient la Balance éternelle
Qui doit peser tous les humains.
Dans ces yeux la flamme étincelle ,
Et le glaive brille en ses mains.



Ministres de ses Loix augustes ,
Esprits divins qui le servez ,
Assemblez la troupe des Justes
Que les œuvres ont éprouvés ;
Et de ses serviteurs utiles
Séparez les ames serviles ,
Dont le zèle oisif en sa foi ,
Par des holocaustes stériles ,
A cru satisfaire à la Loi.



Allez, saintes Intelligences,
Exécuter ses volontés ;
Tandis qu'à servir ses vengeances,
Les Cieux & la Terre invités,
Par des prodiges innombrables,
Apprendront à ces misérables
Que le jour fatal est venu,
Qui fera connoître aux coupables
Le Juge qu'ils ont méconnu.



Ecoutez ce Juge sévère,
Hommes charnels, écoutez tous :
Quand je viendrai dans ma colere
Lancer mes jugemens sur vous,
Vous m'alléguez les victimes
Que sur mes Autels légitimes
Chaque jour vous sacrifiez :
Mais ne pensez pas que vos crimes
Par-là puissent être expiés.



Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes & vos troupeaux ?
Dieu boit-il le sang des Genisses ?
Mange-t-il la chair des Taureaux ?
Ignorez-vous que son Empire
Embrasse tout ce qui respire
Et sur la Terre & dans les Mers ?

Et que son souffle seul inspire
L'ame à tout ce vaste Univers ?



Offrez, à l'exemple des Anges,
A ce Dieu, votre unique appui,
Un sacrifice de louanges,
Le seul qui soit digne de lui.
Chantez, d'une voix ferme & sûre,
De cet Auteur de la Nature,
Les bienfaits toujours renaissans ;
Mais sachez qu'une main impure
Peut souiller le plus pur encens.



Il a dit à l'homme profane :
Osés-tu, pécheur criminel,
D'un Dieu, dont la Loi te condamne,
Chanter le pouvoir éternel ?
Toi qui, courant à ta ruïne,
Fus toujours sourd à ma doctrine,
Et malgré mes secours puissans,
Rejettant toute discipline,
N'as pris conseil que de tes sens.



Si tu voyois un adultere,
C'étoit lui que tu consultois.
Tu respirois le caractère

Du voleur que tu frequentois.
Ta bouche abondoit en malice ;
Et ton cœur pétri d'artifice ,
Contre ton frere encouragé ,
S'applaudissoit du précipice
Où ta fraude l'avoit plongé.



Contre une impiété si noire
Mes foudres furent sans emploi :
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton Dieu pensoit comme toi.
Mais apprens , homme détestable ,
Que ma justice formidable
Ne se laisse point prévenir ,
Et n'en est pas moins redoutable
Pour être tardive à punir.



Pensez-y donc , Ames grossieres ,
Commencez par régler vos mœurs ;
Moins de fastes dans vos prieres ,
Plus d'innocence dans vos cœurs.
Sans une ame légitimée ,
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels ,
Votre encens n'est qu'une fumée
Qui deshonore mes Autels.

ODE VII.

TIRÉE DU PSEAUME LVII,

Contre les Hypocrites.

SI la Loi du Seigneur vous touche,
Si le mensonge vous fait peur,
Si la justice en votre cœur
Regne aussi-bien qu'en votre bouche ;
Parlez, fils des hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous lancez sur moi ?

C'est vous de qui les mains impures
Trament le tissu détesté
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piège des impostures.
Lâches aux cabales vendus :
Artisans de fourbes obscures :
Habiles seulement à noircir les vertus,

L'Hypocrite en fraude fertile,
Dès l'enfance est paîtri de fard,
Il sçait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distille :
Et la morsure du serpent
Est moins aigue & moins subtile ;
Que le venin caché que sa langue répand,

En vain le Sage les conseille ,
Ils sont inflexibles & sourds.
Leur cœur s'assoupit aux discours
De l'équité qui les réveille ;
Plus insensibles & plus froids
Que l'aspic qui ferme l'oreille
Aux sons mélodieux d'une touchante voix,

Mais de ces langues diffamantes ,
Dieu sçaura venger l'innocent.
Je le verrai , ce Dieu puissant ,
Foudroyer leurs têtes fumantes :
Il vaincra ces lions ardents ,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera sa main & brisera leurs dents,

Ainsi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit
Se dissipe & s'évanouit
Dans le sein de la terre humide :
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé :

Ainsi leurs grandeurs éclipsées
S'anéantiront à nos yeux.
Ainsi la justice des Cieux
Confondra leurs lâches pensées.
Leurs dards deviendront impuissans ,

Et de leurs pointes émoussées
Ne pénétreront plus le sein des innocens.

Avant que leurs tiges célèbres
Pussent pousser des rejettons ,
Eux-mêmes , tristes avortons ,
Seront caches dans les ténèbres ,
Et leur sort deviendra pareil
Au sort de ces oiseaux funebres
Qui n'osent soutenir les regards du Soleil.

C'est alors que de leur disgrâce
Les Justes riront à leur tour ;
C'est alors que viendra le jour
De punir leur superbe audace ;
Et que sans paroître inhumains ,
Nous pourrons extirper leur race ,
Et laver dans leur sang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance
Pourront dire avec vérité
Que l'injustice & l'équité
Tour à tour ont leur récompense ;
Et qu'il est un Dieu dans les Cieux
Dont le bras soutient l'innocence ,
Et confond des méchans l'orgueil ambitieux.

ODE VIII.

TIRÉE DU PSEAUME LXXI.

Idée de la véritable grandeur des Rois.

O DIEU, qui par un choix propice
Daignâtes élire entre tous
Un homme qui fut parmi nous
L'Oracle de votre justice :
Inspirez à ce jeune Roi ,
Avec l'amour de votre Loi
Et l'horreur de la violence ,
Cette clairvoyante équité ,
Qui de la fausse vraisemblance
Sçait discerner la vérité ,

Que par des jugemens sévères
Sa voix assure l'innocent :
Que de son peuple gémissant
Sa main soulage les misères :
Que jamais le mensonge obscur
Des pas de l'homme libre & pur
N'ose à ses yeux souiller la trace :
Et que le vice fastueux
Ne soit point assis à la place
Du mérite humble & vertueux.

Ainsi du plus haut des montagnes

Et de leurs pointes émoussées
Ne pénétreront plus le sein des innocens.

Avant que leurs tiges célebres
Puissent pousser des rejettons ,
Eux-mêmes , tristes avortons ,
Seront caches dans les ténèbres ,
Et leur sort deviendra pareil
Au sort de ces oiseaux funebres
Qui n'osent soutenir les regards du Soleil.

C'est alors que de leur disgrâce
Les Justes riront à leur tour ;
C'est alors que viendra le jour
De punir leur superbe audace ;
Et que sans paroître inhumains ,
Nous pourrons extirper leur race ,
Et laver dans leur sang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance
Pourront dire avec vérité
Que l'injustice & l'équité
Tour à tour ont leur récompense ;
Et qu'il est un Dieu dans les Cieux
Dont le bras soutient l'innocence ,
Et confond des méchans l'orgueil ambitieux.

ODE VIII.

TIRÉE DU PSEAUME LXXI.

Idee de la véritable grandeur des Rois.

O DIEU, qui par un choix propice
Daignâtes élire entre tous

Un homme qui fut parmi nous

L'Oracle de votre justice :

Inspirez à ce jeune Roi ,

Avec l'amour de votre Loi

Et l'horreur de la violence ,

Cette clairvoyante équité ,

Qui de la fausse vraisemblance

Sçait discerner la vérité.

Que par des jugemens sévères

Sa voix assure l'innocent :

Que de son peuple gémissant

Sa main soulage les misères :

Que jamais le mensonge obscur

Des pas de l'homme libre & pur

N'ose à ses yeux souiller la trace :

Et que le vice fastueux

Ne soit point assis à la place

Du mérite humble & vertueux.

Ainsi du plus haut des montagnes

La paix & tous les dons des Cieux ,
Comme un fleuve délicieux ,
Viendront arroser nos campagnes.
Son regne , à ses peuples chéris ,
Sera ce qu'aux champs déffleuris
Est l'eau que le Ciel leur envoie ;
Et tant que luira le Soleil ,
L'homme plein d'une sainte joie ,
Le bénira dès son réveil.

Son Thrône deviendra l'azile
De l'orphelin persécuté :
Son équitable austérité
Soutiendra le foible pupile.
Le pauvre sous ce défenseur ,
Ne craindra plus que l'oppresser
Lui ravisse son héritage ;
Et le champ qu'il aura semé ,
Ne deviendra plus le partage
De l'usurpateur affamé.

Ses dons versés avec justice ,
Du pâle calomniateur ,
Ni du servile adulateur ,
Ne nourriront point l'avarice.
Pour eux son front sera glacé.
Le zèle desintéressé ,
Seul digne de sa confiance ,
Fera renaître pour jamais

Les délices & l'abondance,
Inséparables de la paix.

Alors sa juste renommée,
Répandue au-delà des mers
Jusqu'aux deux bouts de l'Univers
Avec éclat sera semée.
Ses ennemis humiliés
Mettront leur orgueil à ses pieds :
Et des plus éloignés rivages,
Les Rois, frappés de sa grandeur,
Viendront, par de riches hommages,
Briguer sa puissante faveur.

Ils diront : Voilà le modèle
Que doivent suivre tous les Rois.
C'est de la sainteté des Loix
Le protecteur le plus fidèle.
L'ambitieux immodéré,
Et des eaux du siècle enyvré,
N'ose paroître en sa présence :
Mais l'humble ressent son appui ;
Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

De ses triomphantes années
Le tems respectera le cours,
Et d'un long ordre d'heureux jours
Ses vertus seront couronnées.

Ses vaisseaux, par les vents poussés,
Vogueront des climats glacés
Aux bords de l'ardente Lybie :
La mer enrichira ses porrs,
Et pour lui l'heureuse Arabie
Epuisera tous ses trésors.

Tel qu'on voit la tête chenue
D'un chêne, autrefois arbrisseau,
Egaler le plus haut rameau
Du cédre caché dans la nue :
Tel croissant toujours en grandeur,
Il égalera la splendeur
Du Potentat le plus superbe ;
Et ses redoutables sujets
Se multiplieront comme l'herbe
Autour des humides marêts.

Qu'il vive, & que dans leur mémoire
Les Rois lui dressent des Autels.
Que les cœurs de tous les mortels
Soient les monumens de sa gloire.
Et vous, ô Maître des humains,
Qui de vos bienfaisantes mains
Formez les Monarques célèbres,
Montrez-vous à tout l'Univers,
Et daignez chasser les ténèbres,
Dont nos foibles yeux sont couverts.

ODE IX.

TIRÉE DU PSEAUME LXXII.

*Inquiétudes de l'Ame sur les voies
de la Providence.*

QUE la simplicité d'une vertu paisible
Est sûre d'être heureuse, en suivant le Seigneur
Dessillez-vous mes yeux, console-toi mon cœur,
Les voiles sont levés, sa conduite est visible
Sur le Juste & sur le Pécheur.

Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma foiblesse,
A l'aspect des méchans, confus, épouvanté,
Le trouble m'a saisi, mes pas ont hésité.
Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confesse,
En voyant leur prospérité.

Cette Mer d'abondance où leur ame se noie,
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux.
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux :
Ils marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie;
Le sort n'ose changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide,
Qui n'a jamais connu crainte ni repentirs ?
Enveloppés d'orgueil, engraisés de plaisirs,
Enivrés de bonheur, ils ne prennent pour guide
Que leurs plus insensés desirs.

Tome I,

C

Leur bouche ne vomit qu'injure & que blasphèmes ;
Et leur cœur ne nourrit que penfers vicieux.
Ils affrontent la Terre , ils attaquent les Cieux ;
Et n'élèvent leur voix , que pour vanter eux-mêmes
Leurs forfaits les plus odieux.

Dela , je l'avouerai , naissoit ma défiance.
Si sur tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts ,
Comment sans les punir voit-il ces cœurs pervers ?
Et s'il ne les voit point , comment peut sa science
Embrasser tout cet Univers ?

Tandis qu'un peuple entier les suit & les adore ,
Prêt à sacrifier ses jours mêmes aux leurs :
Accablé de mépris , consumé de douleurs ,
Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'Aurore ,
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah ! c'est donc vainement qu'à ces ames parjures
J'ai toujours refusé l'encens que je te doi ?
C'est donc en vain , Seigneur , que m'attachant à Toi ,
Je n'ai jamais lavé mes mains simples & pures
Qu'avec ceux qui suivent ta Loi.

C'étoit en ces discours que s'exhaloit ma plainte ;
Mais , ô coupable erreur ! ô transports indiscrets !
Quand je parlois ainsi , j'ignorois tes secrets ;
J'offensois tes Elus , & je portois atteinté
A l'équité de tes decrets.

Je croyois pénétrer tes Jugemens augustes ;
Mais, grand Dieu, mes efforts ont toujours été vains,
Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes Saints,
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes
Réservent tes puissantes mains.

J'ai vû que leurs honneurs, leur gloire, leur richesse
Ne sont que des filers tendus à leur orgueil :
Que le Port n'est pour eux qu'un véritable écueil ;
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse,
Ne couvre qu'un affreux cercueil.

Comment tant de grandeur s'est-elle évanouïe ?
Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil ?
Quoi ! leur clarté s'éteint aux clartés du Soleil ?
Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie ,
Et la mort a fait leur réveil.

Insensé que j'étois , de ne pas voir leur chute ,
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puissans !
De ma foible raison j'écoutois les accens ;
Et ma raison n'étoit que l'instinct d'une brute ,
Qui ne juge que par les sens.

Cependant , ô mon Dieu ! soutenu de ta Grace ,
Conduit par ta lumière , appuyé sur ton bras ,
J'ai conservé ma foi dans ces rudes combats.
Mes pieds ont chancelé : mais enfin de ta trace
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je assez exalter l'adorable clémence
Du Dieu qui m'a sauvé d'un si mortel danger ;
Sa main contre moi-même a sçu me protéger ,
Et son divin amour m'offre un bonheur immense
Pour un mal foible & passager.

Que me reste-t-il donc à chérir sur la Terre ;
Et qu'ai-je à désirer au céleste séjour ?
La nuit qui me couvroit cede aux clartés du jour :
Mon esprit ni mes sens ne me font plus la guerre ;
Tout est absorbé par l'amour.

Car enfin , je le vois : le bras de sa justice ,
Quoique lent à frapper , se tient toujours levé
Sur ces hommes charnels , dont l'esprit dépravé
Ose à de faux objets offrir le sacrifice
D'un cœur pour lui seul réservé.

Laissons-les s'abîmer sous leurs propres ruines.
Ne plaçons qu'en Dieu seul nos vœux & notre espoir,
Faisons-nous de l'aimer un éternel devoir ;
Et publions par-tout les merveilles divines
De son infailible pouvoir,

ODE X.

TIRE'E DU PSEAUME LXXV.

ET APPLIQUE'E

A LA DERNIERE GUERRE DES TURCS.

*Quelle est la véritable reconnoissance,
que Dieu exige des hommes.*

LE Seigneur est connu dans nos climats paisibles.
Il habite avec nous, & ses secours visibles
Ont de son peuple heureux prévenu les souhaits.
Ce Dieu, de ses faveurs nous comblant à toute heure,
A fait de sa demeure
La demeure de paix.

Du haut de la Montagne où sa grandeur réside,
Il a brisé la lance & l'épée homicide
Sur qui l'impiété fondeit son ferme appui.
Le sang des Etrangers a fait fumer la terre;
Et le feu de la guerre
S'est éteint devant lui.

Une affreuse clarté dans les airs répandue,
A jetté la frayeur dans leur troupe éperdue :
Par l'effroi de la mort ils se sont dissipés ;
Et l'éclat foudroyant des lumieres célestes
A dispersé leurs restes
Aux glaives échappés.

Insensés ! qui remplis d'une vapeur légère ;
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongere ;
Qui vous peint des trésors chimériques & vains ;
Le réveil suit de près vos trompeuses ivresses ,
Et toutes vos richesses
S'écoulent de vos mains.

L'ambition guidoit vos escadrons rapides ;
Vous dévoriez déjà dans vos courses avides
Toutes les régions qu'éclaire le Soleil.
Mais le Seigneur se leve ; il parle , & sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil.

O Dieu , que ton pouvoir est grand & redoutable !
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur ?
A punir les méchans ta colere fidèle
Fait marcher devant elle
La mort & la terreur.

Contre ces inhumains tes jugemens augustes
S'élevent pour sauver les humbles & les justes ,
Dont le cœur devant toi s'abaisse avec respect.
Ta justice paroît de feux étincellante ,
Et la Terre tremblante
S'arrête à ton aspect.

Mais ceux pour qui ton bras opere ces miracles ;
N'en cueilleront le fruit , qu'en suivant tes oracles ;

LIVRE I.

31

En bénissant ton nom , en pratiquant ta Loi.

Quel encens est plus pur qu'un si saint exercice ?

Quel autre sacrifice

Seroit digne de toi ?

Ce sont-là les présens, Grand Dieu, que tu demandes ;

Peuples , ce ne sont point vos pompeuses offrandes ,

Qui le peuvent payer de ses dons immortels.

C'est par une humble foi , c'est par un amour tendre ;

Que l'homme peut prétendre

D'honorer ses Autels.

Venez donc adorer le Dieu saint & terrible ;

Qui vous a délivrés par sa force invincible

Du joug que vous avez redouté tant de fois :

Qui d'un souffle détruit l'orgueilleuse licence ,

Releve l'innocence ,

Et terrasse les Rois.

ODE XI.

TIRE'E DU PSEAUME XC.

*Que rien ne peut troubler la tranquillité de ceux
qui s'assurent en Dieu.*

Celui qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-Haut,
Repoussera de l'envie

Le plus dangereux assaut.
Il dira : Dieu redoutable ,
C'est dans ta force indomptable
Que mon espoir est remis :
Mes jours sont ta propre cause ;
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi dans ce seul asile ,
Par ses secours tout-puissans ,
Je brave l'orgueil stérile
De mes rivaux frémissans.
En vain leur fureur m'assiège :
Sa justice rompt le piège
De ces chasseurs obstinés.
Elle confond leur adresse ,
Et garantit ma foiblesse
De leurs dards empoisonnés.

O toi , que ces cœurs féroces
Comblent de crainte & d'ennui ,
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui.
Que la vérité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible mur.
Que son aile tutélaire ,
Contre leur âpre colère ,
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi méprisant l'atteinte
De leurs traits les plus perçans,
Du froid poison de la crainte
Tu verras tes jours exemts ;
Soit que le jour sur la Terre
Viennne éclairer de la guerre
Les implacables fureurs ;
Ou soit que la nuit obscure
Répande dans la Nature
Ses ténébreuses horreurs.

Mais que vois-je ! Quels abîmes
S'entrouvrent autour de moi ?
Quel déluge de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi ?
Quelle épouvantable image
De morts , de sang , de carnage
Frappe mes regards tremblans ?
Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Ces corps pâles & sanglans ?

Mon cœur , sois en assurance ;
Dieu se souvient de ta foi :
Les fleaux de sa vengeance
N'approcheront point de toi.
Le juste est invulnérable.
De son bonheur immuable
Les Anges sont les garans ;

Et toujours leurs mains propices,
A travers les précipices,
Conduisent ses pas errans.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aigues
Il chemine en liberté.
Nul obstacle ne l'arrête.
Ses pieds écrasent la tête
Du dragon & de l'aspic.
Il affronte avec courage
La dent du lion sauvage
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines foiblesses
Troublent ses jours triomphans,
Il se souvient des promesses
Que Dieu fait à ses enfans:
A celui qui m'est fidèle,
Dit la Sagesse éternelle,
J'assûrerai mes secours :
Je r'affermirai sa voie ;
Et dans des torrens de joie
Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses
Je viendrai toujours à lui ;
Je serai dans ses traverses
Son inséparable appui :

Je le comblerai d'années
Paissibles & fortunées ;
Je bénirai ses desseins :
Il vivra dans ma mémoire ;
Et partagera la gloire
Que je réserve à mes Saints.

O D E X I I.

TIRÉE DU PSEAUME XCIII.

*Que la Justice divine est présente à toutes
nos actions.*

P AROISSEZ , Roi des Rois : venez, Juge suprême ;
Faire éclater votre courroux
Contre l'orgueil & le blasphème
De l'impie armé contre vous.
Le Dieu de l'Univers est le Dieu des vengeances ;
Le pouvoir & le droit de punir les offenses
N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.
Jusques à quand , Seigneur , souffrirez-vous l'ivresse
De ces superbes criminels ,
De qui la malice transgresse
Vos ordres les plus solennels ;
Et dont l'impiété barbare & tyrannique
Au crime ajoute encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels ?

Ils ont sur votre Peuple exercé leur furie ;

Ils n'ont pensé qu'à l'affliger ;

Ils ont semé dans leur Patrie

L'horreur, le trouble & le danger.

Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage ;

Et leur main sanguinaire a déployé sa rage

Sur la veuve & sur l'étranger.

Ne songeons, ont-ils dit, quelque prix qu'il en coûte,

Qu'à nous ménager d'heureux jours ;

Du haut de la céleste voute,

Dieu n'entendra pas nos discours.

Nos offenses par lui ne seront point punies :

Il ne les verra point, & de nos tyrannies

Il n'arrêtera pas le cours.

Quel charme vous séduit ? quel démon vous conseille,

Hommes imbécilles & fous ?

Celui qui forma votre oreille ,

Sera sans oreilles pour vous ?

Celui qui fit vos yeux , ne verra point vos crimes ?

Et celui qui punit les Rois les plus sublimes ,

Pour vous seuls retiendra ses coups ?

Il voit, n'en doutez plus, il entend toute chose ;

Il lit jusqu'au fond de vos cœurs.

L'artifice en vain se propose

D'éluder ses arrêts vengeurs.

Rien n'échappe aux regards de ce Juge sévère ;

Le repentir lui seul peut calmer sa colère,
Et fléchir ses justes rigueurs.

Ouvrez, ouvrez les yeux, & laissez-vous conduire
Aux divins rayons de sa Foi.
Heureux celui qu'il daigne instruire
Dans la science de sa Loi !
C'est l'asile du Juste ; & la simple innocence
Y trouve son repos, tandis que la licence
N'y trouve qu'un sujet d'effroi.

Qui me garantira des assauts de l'envie ?
Sa fureur n'a pû s'attendrir :
Si vous n'aviez sauvé ma vie,
Grand Dieu ! j'étois prêt à périr.
Je vous ai dit : Seigneur, ma mort est infaillible ;
Je succombe. Aussi-tôt votre bras invincible
S'est armé pour me secourir.

Non, non, c'est vainement qu'une main sacrilège
Contre moi décoche ses traits.
Votre Trône n'est point un siège
Souillé par d'injustes décrets.
Vous ne ressemblez point à ces Rois implacables,
Qui ne font exercer leurs Loix impraticables,
Que pour accabler leurs sujets.

Toujours à vos Elus l'envieuse malice
Tendra ses filets captieux ;
Mais toujours votre Loi propice

Confondra les audacieux :

Vous anéantirez ceux qui nous font la guerre ;

Et si l'impiété nous juge sur la Terre ,

Vous la jugerez dans les Cieux.

ODE XIII.

TIRÉE DU PSEAUME XCVI.

ET APPLIQUE'E

AU JUGEMENT DERNIER.

Misère des Réprouvés. Félicité des Elus.

P

EUPLES , élevez vos concerts ;

Poussez des cris de joie & des chants de victoire :

Voici le Roi de l'Univers ,

Qui vient faire éclater son triomphe & sa gloire.

La justice & la vérité

Servent de fondement à son Trône terrible ;

Une profonde obscurité

Aux regards des Humains le rend inaccessible.

Les éclairs , les feux dévorans ,

Font luire devant lui leur flâme étincelante ;

Et ses ennemis expirans ,

Tombent de toutes parts sous sa foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de respect ,

La terre a cessé de braver sa fureur ;

Les monts fondus à son aspect
S'écoulent dans le sein des ondes embrasées.

De ses jugemens redoutés
La trompette céleste a porté le message ;
Et dans les airs épouvantés ,
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage :

Soyez à jamais confondus ,
Adorateurs impurs de profanes idoles ;
Vous , qui par des vœux défendus
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés ,
Anges , servez contre eux ma fureur vengeresse.
Vous , mortels que j'ai rachetés ,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégresse.

C'est moi , qui du plus haut des Cieux ,
Du monde que j'ai fait , règle les destinées :
C'est moi , qui brise ses faux Dieux ,
Misérables jouets des vents & des années.

Par ma présence raffermis ,
Méprisez du méchant la haine & l'artifice :
L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés ,
Vous n'avez écouté que mes Loix adorables :

D ij

Jouïſſez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés ſecourables;

Venez donc , venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoiſſance ;
Et par un reſpect plein d'amour
Sanctifiez en moi votre réjouiſſance.

ODE XIV.

TIRÉE DU PSEAUME CXIX.

Contre les Calomniateurs.

DANS ces jours deſtinés aux larmes ,
Où mes ennemis en fureur
Aiguiſoient contre moi les armes
De l'impoſture & de l'erreur :
Lorſqu'une coupable licence
Empoiſonnoit mon innocence ,
Le Seigneur fut mon ſeul recours :
J'implorai ſa toute-puiſſance ,
Et ſa main vint à mon ſecours.

O Dieu , qui punis les outrages
Que reçoit l'humble vérité ,
Venge-toi ; détruis les ouvrages
De ces levres d'iniquité ;
Et confonds cet homme parjure ,
Dont la bouche non moins impure

Publie avec légèreté
Les menfonges que l'imposture
Invente avec malignité.

Quel rempart , quelle autre barrière
Pourra défendre l'innocent
Contre la fraude meurtrière
De l'impie adroit & puissant ?
Sa langue aux feintes préparée
Ressemble à la flèche acérée
Qui part & frappe en un moment ;
C'est un feu léger dès l'entrée ,
Que suit un long embrasement.

Hélas ! dans quel climat sauvage
Ai-je si long-tems habité !
Quel exil ! Quel affreux rivage !
Quels asiles d'impiété !
Cédar , où la fourbe & l'envie
Contre ma vertu poursuivie
Se déchaînerent si long-tems ,
A quels maux ont livré ma vie
Tes sacrileges habitans !

J'ignorois la trame invisible
De leurs pernicious forfaits.
Je vivois tranquille & paisible
Chez les ennemis de la paix ;
Et lorsqu'exemt d'inquiétude ,
Je faisois mon unique étude

De ce qui pouvoit les flatter,
 Leur détestable ingratitude
 S'armoit pour me persécuter:

ODE XV.

TIRÉE DU PSEAUME CXXIX.

Sentimens de Pénitence.

PRESSE' de l'ennui qui m'accable,
 Jusqu'à ton Trône redoutable
 J'ai porté mes cris gémissans :
 Seigneur, entends ma voix plaintive,
 Et prête une oreille attentive
 Au bruit de mes tristes accens.

Si dans le jour de tes vengeances
 Tu considères mes offenses,
 Grand Dieu, quel sera mon appui ?
 C'est à toi seul que je m'adresse ;
 Et c'est en ta seule promesse
 Que mon cœur espère aujourd'hui.

Oui : je m'assûre en ta clémence,
 Si toujours plein de ta puissance,
 Mon zèle a soutenu ta Loi ;
 Dieu juste, sois-moi favorable,
 Et jette un regard secourable
 Sur ce cœur qui se fie en toi.

LIVRE I.

45

Dès que paroîtra la lumière ,
Jusqu'au tems où de sa carrière
La nuit recommence le cours ,
Plein de l'espoir que tu demandes ,
Je t'adresserai mes offrandes ,
Et j'implorerai ton secours.

Heureux ! puisque de nos souffrances ,
Par l'objet de nos espérances ,
Nous devons être rachetés ;
Et qu'il nous permet de prétendre ,
Qu'un jour sa bonté doit s'étendre
Sur toutes nos iniquités.

ODE XVI.

TIRÉE DU PSEAUME CXLIII.

Image du bonheur temporel des Méchans.

BENI soit le Dieu des armées ,
Qui donne la force à mon bras ,
Et par qui mes mains sont formées
Dans l'art pénible des combats.
De sa clémence inépuisable
Le secours prompt & favorable
A fini mes oppressions ;
En lui j'ai trouvé mon asile ,
Et par lui d'un peuple indocile
J'ai dissipé les factions.

Qui suis-je , vile créature ?
Qui suis-je , Seigneur ? Et pourquoi
Le Souverain de la Nature
S'abaisse-t-il jusques à moi ?
L'homme en sa course passagère
N'est rien qu'une vapeur légère
Que le Soleil fait dissiper.
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre ;
Et ses jours passent comme une ombre
Que l'œil suit & voit échapper.

Mais quoi ? Les périls qui m'obsèdent ,
Ne sont point encore passés.
De nouveaux ennemis succèdent
A mes ennemis terrassés.
Grand Dieu , c'est toi que je réclame ;
Leve ton bras , lance ta flâme ,
Abaisse la hauteur des Cieux ,
Et vien sur leur voute enflammée ,
D'une main de foudres armée ,
Fraper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques ,
Seigneur , je t'adresse ma voix.
Toi , dont les promesses antiques
Furent toujours l'espoir des Rois.
Toi , de qui les secours propices ,
A travers tant de précipices ,
M'ont toujours garanti d'effroi ;

Conserve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'apprête à fondre sur moi.

Arrête cet affreux déluge,
Dont les flots vont me submerger.
Sois mon vengeur, sois mon refuge
Contre les fils de l'étranger.
Venge-toi d'un peuple infidèle,
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impiété,
Et dont la main vouée au crime
Ne connoît rien de légitime
Que le meurtre & l'iniquité.

Ces hommes qui n'ont point encore
Epruvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enivrent de leur bonheur.
Leur postérité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,
Croît & s'élève sous leurs yeux.
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont pleines :
Leurs celliers regorgent de fruits ;
Leurs troupeaux tout chargés de laines,
Sont incessamment reproduits :

Pour eux la fertile rosée
 Tombant sur la terre embrasée,
 Rafraîchit son sein altéré;
 Et pour eux le flambeau du monde
 Nourrit d'une chaleur féconde
 Le germe en ses flancs resserré.

Le calme regne dans leurs villes :
 Nul bruit n'interrompt leur sommeil.
 On ne voit point leurs toits fragiles
 Ouverts aux rayons du Soleil.
 C'est ainsi qu'ils passent leur âge.
 Heureux, disent-ils, le rivage
 Où l'on jouit d'un tel bonheur !
 Qu'ils restent dans leur rêverie.
 Heureuse la seule patrie
 Où l'on adore le Seigneur !

ODE XVII.

TIRÉE DU PSEAUME CXLV.

Foiblesse des hommes. Grandeur de Dieu.

MON ame, louez le Seigneur :
 Rendez un légitime honneur
 A l'objet éternel de vos justes louanges.
 Oui, mon Dieu, je veux désormais
 Partager la gloire des Anges,
 Et consacrer ma vie à chanter vos bienfaits,

Renonçons au stérile appui
Des Grands qu'on implore aujourd'hui ;
Ne fondons point sur eux une espérance folle.
Leur pompe indigne de nos vœux ,
N'est qu'un simulacre frivole ;
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous , esclaves du sort ,
Comme nous , jouets de la mort ,
La terre engloutira leurs grandeurs intenses ;
Et périront en même jour
Ces vastes & hautes pensées
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.

Dieu seul doit faire notre espoir :
Dieu , de qui l'immortel pouvoir
Fit sortir du néant le Ciel , la Terre & l'Onde ;
Et qui tranquille au haut des airs ,
Anima d'une voix féconde
Tous les êtres semés dans ce vaste Univers.

Heureux qui , du Ciel occupé ,
Et d'un faux éclat détrompé ,
Met de bonne heure en lui toute son espérance !
Il protège la vérité ,
Et saura prendre la défense
Du juste que l'impie aura persécuté.

C'est le Seigneur qui nous nourrit :
C'est le Seigneur qui nous guérit,

Il prévient nos besoins , il adoucit nos gênes :

Il assure nos pas craintifs :

Il délie , il brise nos chaînes ;

Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

Il offre au timide étranger

Un bras prompt à le protéger ;

Et l'orphelin en lui retrouve un second pere :

De la veuve il devient l'époux ;

Et par un châtiment sévère

Il confond les pécheurs conjurés contre nous.

Les jours des Rois sont dans sa main,

Leur règne est un règne incertain ,

Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites :

Mais de son règne illimité

Les bornes ne seront prescrites ,

Ni par la fin des tems , ni par l'éternité.

ODE XVIII.

TIRÉE DU CANTIQUE D'EZECHIAS.

Isaïe , Chap. 38.

Pour une personne convalescente.

J'AI vû mes tristes journées

Décliner vers leur penchant,

Au midi de mes années

Je touchois à mon couchant.

La mort déployant ses ailes ,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis ;
Et dans cette nuit funeste ,
Je cherchois en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu , votre main réclame
Les dons que j'en ai reçûs :
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se leve ,
Et votre souffle m'enleve
De la terre des vivans ,
Comme la feuille séchée ,
Qui de sa tige arrachée ,
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable
Le mal a brisé mes os ;
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.
Victime foible & tremblante ,
A cette image sanglante
Je soupire nuit & jour ;
Et dans ma crainte mortelle ,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris & d'allarmes
Mon mal sembloit se nourrir ;

Et mes yeux noyés de larmes
Etoient lassés de s'ouvrir.
Je disois à la nuit sombre :
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours.
Je redisois à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Mon ame est dans les ténèbres ;
Mes sens sont glacés d'effroi.
Ecoutez mes cris funèbres ,
Dieu juste , répondez-moi :
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvroit sous mes pas :
Son secours me fortifie ,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur , il faut que la Terre
Connoisse en moi vos bienfaits.
Vous ne m'avez fait la guerre ,
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme , à qui la Grace
Départ ce don efficace
Puisé dans les saints trésors ;
Et qui rallumant sa flâme ,
Trouve la santé de l'ame
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours ;
C'est pour vous , pour votre gloire ,
Que vous prolongez nos jours.
Non , non , vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monumens.
La mort aveugle & muette
Ne sera point l'interprète
De vos saints Commandemens ;

Mais ceux qui de sa menace
Comme moi sont rachetés ,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai , Seigneur , dans vos Temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés ;
Et vous offrant mon hommage ,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.





ODES,

LIVRE SECOND.

ODE I.

*Sur la Naissance de Monseigneur le DUC
DE BRETAGNE.*



DESCENDS de la double colline,
Nymphes, dont le fils amoureux,
Du sombre époux de Proserpine
Sçut fléchir le cœur rigoureux,
Vien servir l'ardeur qui m'inspire:
Déesse, prête-moi ta lyre,
Ou celle de ce Grec * vanté,
Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thebes en cendre,
Respecta la postérité.

Quel Dieu propice nous ramene

* *Pindare.*

L'espoir que nous avions perdu ?
Un Fils de Thétis ou d'Alcmene
Par le Ciel nous est-il rendu ?
N'en doutons point , le Ciel sensible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verser tant de pleurs :
Hâtez-vous , ô chaste Lucine ;
Jamais plus illustre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples , voici le premier gage
Des biens qui vous sont préparés :
Cet Enfant est l'heureux présage
Du repos que vous désirez.
Les premiers instans de sa vie ,
De la Discorde & de l'Envie
Verront éteindre le flambeau.
Il renversera leurs trophées ;
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de son berceau.

Ainsi durant la nuit obscure
De Venus l'étoile nous luit ,
Favorable & brillant augure
De l'éclat du jour qui la suit.
Ainsi dans le fort des tempêtes ,
Nous voyons briller sur nos têtes
Ces feux , amis des matelots ,
Présage de la paix profonde ,

Que le Dieu qui régne sur l'onde ;
Va rendre à l'empire des flots.

Quel monstre de carnage avide
S'est emparé de l'Univers ?
Quelle impitoyable Euménide
De ses feux infecte les airs ?
Quel Dieu souffle en tous lieux la guerre ;
Et semble à dépeupler la terre
Exciter nos sanglantes mains ?
Mégère , des Enfers bannie ,
Est-elle aujourd'hui le génie ,
Qui préside au sort des humains ?

Arrête , Furie implacable ;
Le Ciel veut calmer ses rigueurs :
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embrasé nos cœurs.
Aimable Paix , Vierge sacrée ,
Descends de la voute azurée ,
Vien voir tes Temples relevés ,
Et ramene au sein de nos Villes
Ces Dieux bienfaisans & tranquilles ,
Que nos crimes ont soulevés.

Mais quel souffle divin m'enflamme ?
D'où naît cette soudaine horreur ?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici , profane Vulgaire ,

Apollon m'inspire & m'éclaire ;
C'est lui : je le vois , je le sens.
Mon cœur cède à sa violence :
Mortels , respectez sa présence ,
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les temps prédits par la Sibylle
A leur terme sont parvenus.
Nous touchons au règne tranquille
Du vieux Saturne & de Janus.
Voici la saison désirée ,
Où Thémis & sa sœur Astrée ,
Rétablissant leurs saints Autels ,
Vont ramener ces jours insignes ,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des Immortels.

Où suis-je ? Quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés ?
Quel vaste , quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclore :
L'Univers se reforme encore
Dans les abîmes du cahos ;
Et pour réparer ses ruines ,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de Héros.

Les Elémens cessent leur guerre :
Les Cieux ont repris leur azur.

Un feu sacré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle ;
Et le crocodile infidèle
Du Nil ne trouble plus les eaux.
Les lions dépouillent leur rage ,
Et dans le même pâturage
Bondissent avec les troupeaux.

C'est ainsi que la main des Parques
Va nous filer ce siècle heureux ,
Qui du plus sage des Monarques
Doit couronner les justes vœux.
Espérons des jours plus paisibles.
Les Dieux ne sont point inflexibles ;
Puisqu'ils punissent nos forfaits :
Dans les rigueurs les plus austères,
Souvent leurs fieux salutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le Ciel dans une nuit profonde
Se plaît à nous cacher ses loix.
Les Rois sont les Maîtres du Monde :
Les Dieux sont les Maîtres des Rois.
Valeur , activité , prudence ,
Des décrets de leur providence
Rien ne change l'ordre arrêté ;
Et leur règle constante & sûre
Fait seule ici bas la mesure
Des biens & de l'adversité.

Mais que fais-tu, Muse insensée ?
 Où tend ce vol ambitieux ?
 Oses-tu porter ta pensée
 Jusques dans le Conseil des Dieux ?
 Réprime une ardeur périlleuse :
 Ne va point d'une aîle orgueilleuse
 Chercher ta perte dans les airs ;
 Et par des routes inconnues
 Suivant Icare au haut des nues,
 Crains de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque esprit timide
 Du Pinde ignorant les détours,
 Opposoit les règles d'Euclide
 Au désordre de mes discours :
 Qu'il sçache qu'autrefois Virgile
 Fit même aux Muses de Sicile
 Approuver de pareils transports ;
 Et qu'enfin cet heureux délire
 Peut seul des Maîtres de la Lyre
 Immortaliser les accords.

ODE II.

A M. L' A B B E' D. C.

A^{B B E'} chéri des neuf Sœurs,
 Qui dans ta Philosophie
 Sçais faire entrer les douceurs
 Du commerce de la vie :

Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les vers ,
Que m'a dicté mon caprice ;
Que fais-tu dans ces déserts
Qu'enferme ton Bénéfice ?

Vas-tu , dès l'aube du jour ,
Secondé d'un plomb rapide ,
Ensanglanter le retour
De quelque lièvre timide ?
Ou chez tes Moines tondus
A t'ennuyer assidus ,
Cherches-tu quelques vieux titres ,
Qui dans ton trésor perdus ,
Se retrouvent sur leurs vitres ?

Mais non , je te connois mieux !
Tu sçais trop bien que le Sage
De son loisir studieux
Doit faire un plus noble usage ;
Et justement enchanté
De la belle Antiquité ,
Chercher dans son sein fertile
La solide volupté ,
Le vrai , l'honnête & l'utile.

Toutefois de ton esprit
Banni l'erreur générale ,
Qui jadis en maint écrit
Plaça la saine Morale.

On abuse de son nom,
Le Chantre d'Agamemnon
Sçut nous tracer dans son Livre,
Mieux que Chrysippe & Zénon,
Quel chemin nous devons suivre.

Homere adoucit mes mœurs
Par ses riantes images.
Séneque aigrit mes humeurs
Par ses préceptes sauvages.
En vain d'un ton de Rhéteur
Epictete à son lecteur
Prêche le bonheur suprême :
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colére.
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère ;
Et dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite ,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le Zénonisme ;
D'entendre traiter ainsi
Un des Saints du Paganisme.

Pardon. Mais en vérité
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage ,
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

De tout semblable pédant
Le commerce communique
Je ne sçai quoi de mordant ,
De farouche & de cynique.
O le plaisant Avertin
D'un fou du Païs Latin ,
Qui se travaille & se gêne ,
Pour devenir à la fin
Sage comme Diogène !

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de tristesse
D'un loup-garou revêtu
Des habits de la Sagesse.
Plus légère que le vent ,
Elle fuit d'un faux Sçavant
La sombre mélancolie ,
Et se sauve bien souvent
Dans les bras de la folie.

La vertu du vieux Caton ,
Chez les Romains tant prônée ,
Etoit souvent , nous dit-on ,
De Falerne enluminée.

Toujours

LIVRE II.

34

Toujours ces Sages hagar, s,
Maigres, hideux & blafards,
Sont souillés de quelque opprobre ;
Et du premier des Césars
L'assassin fut homme sobre.

Dieu bénisse nos dévots :
Leur ame est vraiment loyale.
Mais jadis les grands pivots
De la Ligue anti-royale,
Les Lincestres, les Aubris,
Qui contre les deux Henris
Prêchoient tant la populace,
S'occupeient peu des écrits
D'Anacréon & d'Horace.

Croi-moi, fais de leurs chansons
Ta plus importante étude ;
A leurs aimables leçons
Consacre ta solitude :
Et par Sonning rappelé
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilli borde la Seine ;
Revien au vin d'Auvilé
Mêler les eaux d'Hippocrène.

ODE III.

A MONSIEUR D. C.

Conseiller d'Etat, & Intendant des Finances.

DIGNE & noble héritier des premières vertus,
Qu'on adora jadis sous l'empire de Rhée :
Vous qui dans le palais de l'aveugle Plutus
Osâtes introduire Astrée.

Fils d'un pere fameux, qui même à nos Frondeurs,
Par sa dextérité ; fit respecter son zèle ;
Et nouvel Atticus, sçut captiver leurs cœurs
En demeurant sujet fidèle.

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis,
Venez voir ces côtéaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels, où l'art humble & soumis
Laisse encor régner la Nature.

Les Hyades, Vertumne & l'humide Orion,
Sur la Terre embrasée ont versé leurs largesses ;
Et Bacchus échappé des fureurs du Lion,
Songe à vous tenir ses promesses.

O Rivages chéris ! Vallons aimés des Cieux,
D'où jamais n'approcha la tristesse importune,
Et dont le possesseur tranquille & glorieux
Ne rougit point de sa fortune !

Trop heureux qui du champ par ses peres laissé
Peut parcourir au loin les limites antiques,
Sans redouter les cris de l'orphelin chassé
Du sein de ses Dieux domestiques !

Sous des lambris dorés l'injuste ravisseur
Entretient le vautour dont il est la victime.
Combien peu de mortels connoissent la douceur
D'un bonheur pur & légitime !

Jouissez en repos de ce lieu fortuné.
Le calme & l'innocence y tiennent leur empire ;
Et des soucis affreux le souffle empoisonné
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Pan , Diane , Apollon , les Faunes , les Sylvains ,
Peuplent ici vos bois , vos vergers , vos montagnes.
La ville est le séjour des profanes humains :
Les Dieux régneront dans les campagnes ,

C'est-là que l'homme apprend leurs mystères secrets ;
Et que contre le sort munissant sa foiblesse ,
Il jouit de lui-même , & s'abreuve à longs traits
Dans les sources de la Sagesse.

C'est-là que ce Romain , dont l'éloquente voix
D'un joug presque certain sauva sa République ,
Fortifioit son cœur dans l'étude des Loix ,
Et du Lycée & du Portique.

Libre des soins publics qui le faisoient rêver ,

Sa main du Consulat laissoit aller les rênes ;
Et courant à Tuscule , il alloit cultiver
Les fruits de l'Ecole d'Athenes.

O D E I V.

A MONSIEUR D'USSE.

ESPRIT né pour servir d'exemple
Aux cœurs de la Vertu frappés ,
Qui sans guide as pû de son Temple
Franchir les chemins escarpés ?
Cher d'Ussé , quelle inquiétude
Te fait une triste habitude
Des ennuis & de la douleur ?
Et ministre de ton supplice ,
Pourquoi par un sombre caprice
Veux-tu seconder ton malheur ?

Chasse cet ennui volontaire ,
Qui tient ton esprit dans les fers ,
Et que dans une ame vulgaire
Jette l'épreuve des revers.
Fai tête au malheur qui t'opprime.
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le fort.
L'air siffle. Une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête :
Demain tu seras dans le port.

LIVRE II.

65

Toujours la mer n'est pas en butte
Aux ravages des Aquilons :
Toujours les torrens par leur chute
Ne désolent pas nos valons.
Les disgrâces désespérées ,
Et de nul espoir tempérées ,
Sont affreuses à soutenir.
Mais leur charge est moins importune ,
Lorsqu'on gémit d'une infortune
Qu'on espère de voir finir.

Un jour le souci qui te ronge ,
En un doux repos transformé ,
Ne fera plus pour toi qu'un songe
Que le réveil aura calmé.
Espère donc avec courage.
Si le Piloté craint l'orage ,
Quand Neptune enchaîne les flots :
L'espoir du calme le rassûre ,
Quand les vents & la nue obscure
Glacent les cœurs des Matelots.

Je sçai qu'il est permis au Sage ,
Par les disgrâces combattu ,
De souhaiter pour appanage
La Fortune après la vertu.
Mais dans un bonheur sans mélange
Souvent cette vertu se change
En une honteuse langueur.

F ij

Autour de l'aveugle richesse
Marchent l'orgueil & la rudesse ;
Que suit la dureté du cœur,

Non que ta sagesse endormie
Au tems de tes prospérités ,
Eût besoin d'être raffermie
Par de dures fatalités :
Ni que ta vertu peu fidèle
Eût jamais choisi pour modèle
Ce fou superbe & ténébreux ,
Qui gonflé d'une fierté basse ,
N'a jamais eu d'autre disgrâce ,
Que de n'être point malheureux.

Mais si les maux & la tristesse
Nous sont des secours superflus ,
Quand des bornes de la Sagesse
Les biens ne nous ont point exclus :
Ils nous font trouver plus charmante
Notre félicité présente ,
Comparée au malheur passé ;
Et leur influence tragique
Réveille un bonheur léthargique ;
Que rien n'a jamais traversé.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits ;
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie & d'ennuis.

LIVRE II.

87.

Le Ciel, par un ordre équitable,
Rend l'un à l'autre profitable ;
Et dans ces inégalités,
Souvent sa sagesse suprême
Sçait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs ?
Aux jeux cruels de la fortune
Tout est soumis dans l'Univers.
Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux Jumeaux que la Fable
Plaça jadis au rang de Dieux ;
Couple de Dèités bisarre,
Tantôt habitans du Ténare,
Et tantôt citoyens des Cieux.

Ainsi de douceurs en supplices
Elle nous promene à son gré.
Le seul remède à ses caprices,
C'est de s'y tenir préparé :
De la voir du même visage,
Qu'une courtisane volage
Indigne de nos moindres soins ;
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient par inconstance,
Lorsque nous y pensons le moins.

O D E V.

A M. D U C H E',

*Dans le tems qu'il travailloit à sa Tragédie
de D E ' B O R A .*

T A N D I S que dans la solitude
Où le déstin m'a confiné ,
J'endors par la douce habitude
D'une oisive & facile étude
L'ennui dont je suis lutiné :

Un sublime effort te ramene
A la cour des Sœurs d'Apollon ;
Et bientôt avec Melpomene
Tu vas d'un nouveau phénomène
Eclairer le sacré Vallon.

O que ne puis-je , sur les ailes
Dont Dédale fut possesseur ,
Voler aux lieux où tu m'appelles ,
Et de tes chansons immortelles
Partager l'aimable douceur !

Mais une invincible contrainte
Malgré moi fixe ici mes pas.
Tu sçais quel est ce labyrinthe ,
Et que pour aller à Corinthe
Le désir seul ne suffit pas.

Toutefois les froides soirées
Commencent d'abrégér le jour :
Vertumne a changé ses livrées ;
Et nos campagnes labourées
Me flattent d'un prochain retour.

Déjà le départ des Pléiades
A fait retirer les Nochers ;
Et déjà les tristes Hyades
Forcent les frileuses Dryades
De chercher l'abri des rochers.

Le volage amant de Clytie
Ne caresse plus nos climats ;
Et bientôt des monts de Scythie
Le fougueux époux d'Orithie
Va nous ramener les frimats.

Ainsi , dès que le Sagittaire
Viendra rendre nos champs déserts ,
J'irai , secret dépositaire ,
Près de ton foyer solitaire
Jouer de tes sçavans concerts.

En attendant , puissent leurs charmes ,
Appaisant le mal qui t'aigrit ,
Dissiper tes vaines alarmes ,
Et tarir la source des larmes
D'une épouse qui te chérit.

Je ſçai que la fièvre & l'Automne
Pourroient mettre Hercule aux abois ;
Mais ſi ma conjecture eſt bonne ,
La fièvre dont ton cœur friſſonne ,
Eſt la plus fâcheuſe des trois.

O D E VI.

A LA FORTUNE.

FORTUNE , dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs ,
Du faux éclat qui t'environne ,
Serons-nous toujours éblouis ?
Jusques à quand , trompeuſe Idole ,
D'un culte honteux & frivole
Honorons-nous tes Autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Conſacrés par les ſacrifices ,
Et par l'hommage des Mortels ?

Le Peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la proſpérité ,
Te nomme grandeur de courage ,
Valeur , prudence , fermeté.
Du titre de vertu ſuprême
Il dépouille la Vertu même
Pour le vice que tu chéris ;
Et toujours ſes fauſſes maximes

Erigent en Héros sublimes
Tès plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre
Dont ces Héros soient revêtus ,
Prenons la raison pour arbitre ,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance ,
Foiblesse , injustice , arrogante ,
Trahisons , fureurs , cruautés.
Etrange vertu , qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés !

Apprens que la seule Sagesse
Peut faire les Héros parfaits :
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits :
Qu'elle n'adopte point la gloire ,
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux ;
Et que devant ses yeux Stoïques ,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux :

Quoi , Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Silla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appellerai vertu guerrière

Une vaillance meurtrière,
Qui dans mon sang trempe ses mains ?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un Héros farouche
Né pour le malheur des humains ?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables Conquérens ?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des Rois vaincus par des Tyrans,
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple au fer abandonné,
Des meres pâles & sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un Soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits.
Est-ce donc le malheur des Hommes
Qui fait la vertu des grands Rois ?
Leur gloire féconde en ruines
Sans le meurtre & sans les rapines
Ne sçauroit-elle subsister ?
Images des Dieux sur la Terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les alarmes
Réside le solide honneur.

Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes & son bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'Histoire,
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival.
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le Héros solide ,
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
C'est un Roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui :
Qui prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits :
Qui fuit la basse flatterie ;
Et qui, Pere de la patrie ,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous, chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus ,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus :
Vous verrez un Roi respectable,
Humain , généreux , équitable ;
Un Roi digne de vos Autels.
Mais à la place de Socrate ,
Le fameux Vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des Mortels,

Héros cruels & sanguinaires,
 Cessez de vous enorgueillir
 De ces lauriers imaginaires,
 Que Bellone vous fait cueillir.
 En vain le destructeur rapide
 De Marc Antoine & de Lépidé
 Remplissoit l'Univers d'horreurs :
 Il n'eût point eu le nom d'Auguste
 Sans cet Empire heureux & juste
 Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, Guerriers magnanimes,
 Votre vertu dans tout son jour.
 Voyons comment vos cœurs sublimes
 Du sort soutiendront le retour.
 Tant que la faveur vous seconde,
 Vous êtes les Maîtres du Monde,
 Votre gloire nous éblouit.
 Mais au moindre revers funeste,
 Le masque tombe : l'Homme reste,
 Et le Héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
 Suffit pour faire un Conquérant.
 Celui qui dompte la fortune,
 Mérite seul le nom de Grand.
 Il perd sa volage assistance,
 Sans rien perdre de la constance
 Dont il vit ses honneurs accrus ;
 Et la grande ame ne s'altère,

Ni des triomphes de Tibère,

Ni des disgraces de Varus.

La joie imprudente & légère

Chez lui ne trouve point d'accès ;

Et sa crainte active modère

L'ivresse des heureux succès.

Si la fortune le traverse ,

Sa constante vertu s'exerce

Dans ces obstacles passagers.

Le bonheur peut avoir son terme :

Mais la Sagesse est toujours ferme ,

Et les destins toujours légers.

En vain une fière Déesse

D'Enée a résolu la mort :

Ton secours , puissante Sagesse ;

Triomphe des Dieux & du fort.

Par toi Rome après son naufrage ,

Jusques dans les murs de Carthage

Vengea le sang de ses guerriers ;

Et suivant tes divines traces ,

Vit au plus fort de ses disgraces

Changer ses cyprès en lauriers.

ODE VII.

A UNE VEUVE.

QUEL respect imaginaire
Pour les cendres d'un époux ;
Vous rend vous-même contraire
A vos destins les plus doux ?
Quand sa course fut bornée
Par la fatale journée
Qui le mit dans le tombeau ;
Pensez-vous que l'Hyménée
N'ait pas éteint son flambeau ?

Pourquoi ces sombres ténébres
Dans ce lugubre réduit ?
Pourquoi ces clartés funébres ;
Plus affreuses que la nuit ?
De ces noirs objets troublée ;
Triste & sans cesse immolée
A de frivoles égards ,
Ferez-vous d'un Mausolée
Le plaisir de vos regards ?

Voyez les Graces fidèles ,
Malgré vous , suivre vos pas ,
Et voltiger autour d'elles
L'Amour qui vous tend les bras,

Voyez ce Dieu plein de charmes ;
 Qui vous dit , les yeux en larmes :
 Pourquoi ces pleurs superflus ?
 Pourquoi ces cris , ces alarmes ?
 Ton époux ne t'entend plus.

A sa triste destinée
 C'est trop donner de regrets :
 Par les larmes d'une année
 Ses mânes sont satisfaits.
 De la célèbre Matrone
 Que l'Antiquité nous prône ;
 N'imitiez point le dégoût ;
 Ou pour l'honneur de Pétrone.
 Imitiez-la jusqu'au bout.

Les Chroniques les plus amples
 Des Veuves des premiers tems
 Nous fournissent peu d'exemples.
 D'Artémises de vingt ans.
 Plus la douleur est illustre,
 Et plus elle sert de lustre
 A leur amoureux effor :
 Andromaque en moins d'un lustre
 Remplaça deux fois Hector.

De la Veuve de Siché
 L'histoire vous a fait peur ;
 Didon mourut attachée
 Au char d'un amant trompeur.

Mais l'imprudente mortelle
N'eut à se plaindre que d'elle.
Ce fut sa faute en un mor.
A quoi songeoit cette belle,
De prendre un amant dévot ?

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux Voyageur,
Qui fuyant sa Ville en cendre,
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des Dieux de Pergame,
Ravit son Pere à la flamme,
Tenant son Fils par la main,
Sans prendre garde à sa femme,
Qui se perdit en chemin ?

Sous un plus heureux auspice,
La Déesse des Amours
Veut qu'un nouveau sacrifice
Lui consacre vos beaux jours.
Déjà le bûcher s'allume :
L'Autel brille , l'encens fume,
La victime s'embellit ;
L'Amour même la consume :
Le mystère s'accomplit.

Tout conspire à l'allégresse
De cet instant solennel.
Une riante jeunesse
Folâtre autour de l'Autel.

Les Graces à demi-nues
A ces danses ingénues
Mélent de tendres accens ;
Et sur un trône de nues
Venus reçoit votre encens.

ODE VIII.

A M. L'ABBE' DE CHAULIEU.

TANT qu'a duré l'influence
D'un astre propice & doux,
Malgré moi de ton absence
J'ai supporté les dégoûts.

Je disois : Je lui pardonne
De préférer les beautés
De Palès & de Pomone
Au tumulte des Cités.

Ainsi l'amant de Glicere ;
Epris d'un repos obscur ,
Cherchoit l'ombre solitaire
Des rivages de Tibur.

Mais aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brûlant de Procris
De Flore aux douces haleines
Dessèche les dons chéris ;

Veux-tu d'un astre perfide
Risquer les âpres chaleurs ,
Et dans ton jardin aride
Sécher ainsi que tes fleurs ?

Crois-moi ; suis plutôt l'exemple
De tes amis cazaniers ,
Et revien goûter au Temple
L'ombre de tes maroniers.

Dans ce Salon pacifique ,
Où président les neuf Sœurs ;
Un loisir philosophique
T'offre encor d'autres douceurs.

Là nous trouverons sans peine ,
Avec toi le verre en main ,
L'homme , après qui Diogene
Courut si long-tems en vain ;

Et dans la douce allégresse
Dont tu sçais nous abreuver ,
Nous puiserons la Sageſſe,
Qu'il chercha sans la trouver,

ODE IX.

A M. LE MARQUIS DE LA FARE.

DANS la route que je me trace ,
LA FARE , daigne m'éclairer ,
Toi , qui dans les sentiers d'Horace
Marches sans jamais t'égarer :
Qui par les leçons d'Aristippe
De la sagesse de Chrysippe
As sçu corriger l'âpreté ;
Et telle qu'aux beaux jours d'Astrée ,
Nous montrer la Vertu parée
Des attraits de la volupté.

Ce feu sacré que Prométhée
Osa dérober dans les Cieux ,
La raison à l'homme apportée
Le rend presque semblable aux Dieux.
Se pourroit-il , sage LA FARE ,
Qu'un présent si noble & si rare
De nos maux devint l'instrument ?
Et qu'une lumière divine
Pût jamais être l'origine
D'un déplorable aveuglement ?

Lorsqu'à l'époux de Pénélope
Minerve accorde son secours ,

Les Lestrigons & le Cyclope
Ont beau s'armer contre ses jours,
Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune en vain courroucé.
Par elle il brave les caresses
Des Sirènes enchanteresses,
Et les breuvages de Circé:

De la vertu qui nous conserve,
C'est le symbolique tableau.
Chaque mortel a sa Minerve,
Qui doit lui servir de flambeau.
Mais cette Déesse propice
Marchoit toujours devant Ulysse,
Lui servant de guide ou d'appui:
Au lieu que par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à sa suite,
Et se précipite avec lui.

Loin que la raison nous éclaire,
Et conduise nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'Orateur de nos passions.
C'est un Sophiste qui nous joue:
Un vil complaisant, qui se loue
A tous les fous de l'Univers,
Qui s'habillant du nom de Sages,
La tiennent sans cesse à leurs gages,
Pour autoriser leurs travers.

LIVRE II.



C'est elle qui nous fait accroire
Que tout cède à notre pouvoir :
Qui nourrit notre folle gloire
De l'ivresse d'un faux sçavoir :
Qui par cent nouveaux stratagèmes
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes,
Parmi les vices nous endort ;
Du furieux fait un Achille ,
Du fourbe un politique habile ,
Et de l'athée un esprit fort.

Mais , vous Mortels , qui dans le monde
Croyant tenir les premiers rangs ,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples différens :
Qui confondez avec la brute
Ce Huron caché sous sa hute
Au seul instinct presque réduit ;
Parlez : Quel est le moins barbare ,
D'une raison qui vous égare ,
Ou d'un instinct qui le conduit ?

La Nature en trésors fertile
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile ,
Soigneuse de le conserver.
Content du partage modeste
Qu'il tient de la bonté céleste ;
Il vit sans trouble & sans ennui ;
Et si son climat lui refuse

Quelques biens , dont l'Europe abuse,
Ce ne sont plus des biens pour lui,

Couché dans un antre rustique,
Du Nord il brave la rigueur ;
Et notre luxe Asiatique
N'a point énérvé sa vigueur.
Il ne regrette point la perte
De ces arts , dont la découverte
A l'homme a coûté tant de soins ;
Et qui devenus nécessaires ,
N'ont fait qu'augmenter nos miseres,
En multipliant nos besoins.

Il méprise la vaine étude
D'un Philosophe pointilleux ;
Qui nageant dans l'incertitude,
Vante son sçavoir merveilleux.
Il ne veut d'autre connoissance,
Que ce que la Toute-puissance
A bien voulu nous en donner ;
Et sçait qu'elle créa les Sages
Pour profiter de ses ouvrages ,
Et non pour les examiner.

Ainsi d'une erreur dangereuse
Il n'avale point le poison ;
Et notre clarté ténébreuse
N'a point offusqué sa raison.
Il ne se tend point à lui-même

LIVRE II.

81

Le piège d'un adroit système,
Pour le cacher la vérité.
Le crime à ses yeux paroît crime ;
Et jamais rien d'illégitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant , fertiles contrées ,
Sages mortels , peuples heureux ;
Des Nations hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux :
Vous , qui dans la vaine noblesse ,
Dans les honneurs , dans la molesse
Fixez la gloire & les plaisirs :
Vous , de qui l'infame avarice
Promene au gré de son caprice
Les insatiables désirs.

Oui : c'est toi , monstre détestable ,
Superbe tyran des humains ,
Qui seul du bonheur véritable
A l'homme as fermé les chemins ,
Pour appaiser sa soif ardente ,
La terre en trésors abondante
Feroit germer l'or sous ses pas :
Il brûle d'un feu sans remède ,
Moins riche de ce qu'il possède ,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah ! si d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir ,

Tome I,

H

Rapprochons-nous de la Nature ,
Qui seule peut nous enrichir.
Forçons de funestes obstacles.
Réserçons pour nos Tabernacles
Cet or , ces rubis , ces métaux :
Ou dans le sein des mers avides
Jettons ces richesses perfides ,
L'unique élément de nos maux.

Ce sont-là les vrais sacrifices
Par qui nous pouvons étouffer
Les semences de tous les vices
Qu'on voit ici-bas triompher.
Otez l'intérêt de la Terre :
Vous en exilerez la guerre ,
L'honneur rentrera dans ses droits ;
Et plus justes que nous ne sommes ,
Nous verrons régner chez les hommes
Les mœurs à la place des Loix.

Sur-tout réprimons les faillies
De notre curiosité ,
Source de toutes nos folies ,
Mère de notre vanité.
Nous errons dans d'épaisses ombres ;
Où souvent nos lumières sombres
Ne servent qu'à nous éblouir.
Soyons ce que nous devons être ;
Et ne perdons point à connoître
Des jours destinés à jouir.



ODE X.

*Sur la Mort de S. A. S. Monseigneur
LE PRINCE DE CONTI;
arrivée au mois de Février 1709.*

PEUPLES, dont la douleur aux larmes obstinée,
De ce Prince chéri déplore le trépas,
Approchez ; & voyez quelle est la destinée
Des grandeurs d'ici-bas.

CONTI n'est plus, ô Ciel ! Ses vertus, son courage,
La sublime valeur, le zèle pour son Roi,
N'ont pû le garantir, au milieu de son âge,
De la commune loi.

Il n'est plus ; & les Dieux, en des tems si funestes,
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels,
Soumettons-nous. Allons porter ces tristes restes
Au pied de leurs Autels.

Elevons à sa cendre un monument célèbre.
Que le jour de la nuit emprunte les couleurs.
Soupirons, gémissons sur ce tombeau funébre
Arrosé de nos pleurs.

Mais que dis-je ? Ah ! plutôt à sa vertu suprême
Consacrions un hommage & plus noble & plus doux.
Ce Héros n'est point mort. Le plus beau de lui-même
Vit encor parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipse à notre vûe ;
Mais de ses actions le visible flambeau ,
Son nom , sa renommée en cent lieux répandue ,
Triomphent du tombeau.

En dépit de la mort , l'image de son ame ;
Ses talens , ses vertus vivantes dans nos cœurs
Y peignent ce Héros avec des traits de flamme
De la Parque vainqueurs.

Steinkerque , où sa valeur rappella la victoire ;
Nervinde , où ses efforts guiderent nos exploits ,
Éternisent sa vie , aussi bien que la gloire
De l'Empire François.

Ne murmurons donc plus contre les destinées ;
Qui livrent sa jeunesse au ciseau d'Atropos ;
Et ne mesurons point au nombre des années
La course des Héros.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile ;
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector :
Pour qui compte les faits , les ans du jeune Achille
L'égalent à Nestor.

Voici , voici le tems , où libre de contrainte
Nos voix peuvent pour lui signaler leurs accens.
Je puis à mon Héros , sans bassesse & sans crainte ,
Prodiguer mon encens.

Muses , préparez-lui votre plus riche offrande :
Placez son nom fameux entre les plus grands noms ;
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande ,
Dont nous le couronnons.

Oui , cher Prince , ta mort de tant de pleurs suivie
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu ,
Et sauve des écueils d'une plus longue vie
Ta gloire & ta vertu.

Au faite des honneurs un vainqueur indomptable
Voit souvent ses lauriers se flétrir dans ses mains ,
La mort , la seule mort met le sceau véritable
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vû d'éloges unanimes
Condamnés , démentis par un honteux retour ?
Et combien de Héros glorieux , magnanimes ,
Ont vécu trop d'un jour ?

Du Midi jusqu'à l'Ourse on vantoit ce Monarque ,
Qui remplit tout le Nord de tumulte & de sang.
Il fuit : sa gloire tombe , & le destin lui marque
Son véritable rang.

Ce n'est plus ce Héros guidé par la victoire ,
Par qui tous les Guerriers alloient être effacés :
C'est un nouveau Pyrrhus , qui va grossir l'histoire
Des fameux insensés.

Ainsi de ses bienfaits la Fortune se venge ;
Mortels , défilons-nous d'un sort toujours heureux ;
Et de nos ennemis , songeons que la louange
Est le plus dangereux.

Jadis tous les humains errans à l'aventure
A leur sauvage instinct vivoient abandonnés ;
Satisfaits d'assouvir de l'aveugle Nature
Les besoins effrénés.

La raison fléchissant leurs humeurs indociles ;
De la société vint former les liens ;
Et bientôt rassembla sous de communs asiles
Les premiers citoyens.

Pour assurer entr'eux la paix & l'innocence ;
Les Loix firent alors éclater leur pouvoir.
Sur des Tables d'airain l'audace & la licence
Apprirent leur devoir.

Mais il falloit encor , pour étonner le crime
Toujours contre les Loix prompt à se révolter ;
Que des chefs revêtus d'un pouvoir légitime
Les fissent respecter.

Ainsi pour le maintien de ces Loix salutaires ;
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis ;
Rois , vous fûtes élus sacrés dépositaires
Du glaive de Thémis.

Puisse en vous la vertu faire luire sans cesse
De la Divinité les rayons glorieux !
Partagez ces tributs d'amour & de tendresse ;
Que nous offrons aux Dieux.

Mais chassez loin de vous la basse flatterie ;
Qui cherchant à souiller la bonté de vos mœurs ;
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie
La porte de vos cœurs.

Le pauvre est à couvert de ses ruses obliques ;
Orgueilleuse , elle suit la pourpre & les faisceaux ;
Serpent contagieux , qui des sources publiques
Empoisonne les eaux.

Craignez que de sa voix les trompeuses délices
N'assoupissent enfin votre foible raison.
De cette Enchanteresse osez , nouveaux Ulysses ;
Rejeter le poison.

Némésis vous observe , & frémit des blasphêmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable vérité.
N'attirez point sur vous , trop épris de vous-mêmes ;
Sa terrible équité.

C'est elle dont les yeux certains , inévitables ,
Percent tous les replis de nos cœurs insensés ;
Et nous lui répondons des éloges coupables
Qui nous sont adressés.

Des châtimens du Ciel implacable ministre ;
De l'équité trahie elle venge les droits ;
Et voici les arrêts dont sa bouche sinistre
Epouvante les Rois.

Ecoutez , & tremblez , Idoles de la Terre :
D'un encens usurpé Jupiter est jaloux.
Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre
Qui s'élève sur vous,

Il détruira leur culte ; il brisera l'image
A qui sacrifioient ces faux adorateurs ,
Et punira sur vous le détestable hommage
De vos adulateurs.

Moi , je préparerai les vengeances célestes.
Je livrerai vos jours au démon de l'orgueil ,
Qui, par vos propres mains, de vos grandeurs funestes
Creufera le cercueil.

Vous n'écouteriez plus la voix de la Sagesse ;
Et dans tous vos conseils, l'aveugle vanité,
L'esprit d'enchantement , de vertige & d'ivresse
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms spécieux de zèle & de justice ,
Vous vous déguiserez les plus noirs attentats.
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice
Qui s'ouvre sous vos pas.

LIVRE II.

93

Mais enfin votre chute à vos yeux déguisée ;
Aura ces mêmes yeux pour tristes spectateurs ;
Et votre abaissement servira de risée
A vos propres flatteurs.

De cet oracle affreux tu n'as point à te plaindre ;
Cher Prince : ton éclat n'a point sçu t'abuser.
Ennemi des flatteurs , à force de les craindre
Tu sçus les mépriser.

Aussi la Renommée , en publiant ta gloire ;
Ne fera point soumise à ces fameux revers.
Les Dieux t'ont laissé vivre assez pour ta mémoire ;
Trop peu pour l'Univers.

ODE XI.*

*POUR MADAME DE ****

*Sur le gain d'un Procès intenté contre elle
par son mari.*

QUELS nouveaux concerts d'allégresse
Retentissent de toutes parts !
Quelle lumineuse Déesse
Arrête ici tous les regards !
C'est Thémis qui vient de descendre ,

* A quelques strophes , & à quelques petits changemens près , cette Ode est la même que la XIII. de ce Livre , adressée à M. de Pointis.

Thémis empressée à défendre
L'honneur de son sexe outragé ;
Et qui sur l'Envie étouffée
Vient dresser un juste trophée
Au mérite qu'elle a vengé.

Par la Nature & la Fortune
Tous nos destina sont balancés :
Mais toujours les bienfaits de l'une
Par l'autre ont été traversés.
O Déeses ! une Mortelle
Seule à votre longue querelle
Fit succéder d'heureux accords :
Vous voulûtes à sa naissance
Signaler votre intelligence ,
En la comblant de vos trésors.

Mais que vois-je ? La noire Envie ,
Agitant ses serpens affreux ,
Pour ternir l'éclat de sa vie ,
Sort de son antre ténébreux.
L'Avarice lui sert de guide :
La Malice au souris perfide ,
L'Imposture aux yeux effrontés ,
De l'Enfer filles inflexibles ,
Secouant leurs flambeaux horribles ;
Marchent sans ordre à ses côtés.

L'Innocence fiere & tranquille
Voit leurs complots sans s'ébranler ,

Et croit que leur fureur stérile
En vains éclats va s'exhaler :
Mais son espérance est trompée :
De Thémis , ailleurs occupée ,
Les secours étoient différés ;
Et par l'impunité plus fortes ,
Leur audace frappoit aux portes
Des Tribunaux les plus sacrés.

Enfin , Divinité brillante ,
Par toi leur orgueil est détruit ;
Et ta lumière étincelante
Dissipe cette affreuse nuit.
Déjà leur troupe confondue
A ton aspect tombe éperdue :
Leur espoir meurt anéanti ;
Et le noir démon du mensonge
Fuit , disparoît , & se replonge
Dans l'ombre dont il est sorti.

Quitte tes vêtemens funébres ,
Fille du Ciel , noble Pudeur :
La lumière sort des ténébres ;
Reprends ta première splendeur.
De cette divine Mortelle ,
Dont tu fus la guide éternelle ,
Les Loix ont été le soutien.
Reviens de festons couronnée ,
Et de palmes environnée ,
Chanter son triomphe & le tien.

Assez la Fraude & l'Injustice ,
Que sa gloire avoit sçu blesser ,
Dans les pièges de l'artifice
Ont tâché de l'embarrasser.
Fuyez , Jalousie obstinée ;
De votre haleine empoisonnée
Cessez d'offusquer ses vertus :
Regardez la Haine impuissante ,
Et la Discorde gémissante ,
Monstres sous ses pieds abattus.

Pour chanter leur joie & sa gloire ,
Combien d'immortelles chansons
Les chastes Filles de mémoire
Vont dicter à leurs Nourrissans !
Oh ! qu'après la triste froidure ,
Nos yeux amis de la verdure
Sont enchantés de son retour !
Qu'après les frayeurs du naufrage ,
On oublie aisément l'orage ,
Qui cède à l'éclat d'un beau jour !

Tel souvent un nuage sombre ,
Du sein de la terre exhalé ,
Tient sous l'épaisseur de son ombre
Le céleste flambeau voilé.
La Nature en est consternée :
Flore languit abandonnée ,
Philomèle n'a plus de sons ;
Et tremblante à ce noir présage ,

Cérès pleure l'affreux ravage
Qui vient menacer ses moissons.

Mais bientôt vengeant leur injure,
Je vois mille traits enflammés,
Qui percent la prison obscure
Qui les retenoit enfermés.
Le Ciel de toutes parts s'allume,
L'air s'échauffe, la terre fume,
Le nuage crève & pâlit;
Et dans un gouffre de lumière
Sa vapeur humide & grossière
Se dissipe & s'ensévelit.

ODE XII.

SUR UN COMMENCEMENT
D'ANNE'E.*

L'ASTRE qui partage nos jours,
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière,
Et commencer un nouveau cours,

Avec une vitesse extrême
Nous avons vu l'An s'écouler :

* Cette Ode est la même que les Stances irrégulières
contre les Ambitieux, à la réserve de plusieurs strophes
qu'on a changées & omises.

Celui-ci passera de même ,
Sans qu'on puisse le rappeler.

Tout finit , tout est sans remède
Aux loix du Temps assujetti ;
Et par l'instant qui lui succede ,
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir ;
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

En vain par les murs qu'on acheve ,
On tâche à s'immortaliser ;
La vanité qui les élève ,
Ne sçauroit les éterniser.

L'homme qui dans tout est le maître ,
Par la même loi doit périr :
Ici bas commencer à naître ,
N'est que commencer à mourir.

Pourquoi donc dans ce peu d'espace
De tant de soins m'embarrasser ?
Pourquoi perdre le jour qui passe ,
Pour un autre qui doit passer ?

Si tel est le destin des hommes ,
Qu'un moment peut les voir finir ;

Goûtons bien l'instant où nous sommes ,
Puisqu'il ne peut plus revenir.

Cet homme est vraiment déplorable ,
Qui de la fortune amoureux ,
Se rend lui-même misérable ,
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans ;
A des espérances douloureuses
Il immole des biens présents.

Insensés ! votre âme se livre
A de tumultueux projets :
Vous mourez , sans avoir jamais
Pû trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits ,
Vous ne me verrez point repaître ;
Ma vie est l'instant où je suis ,
Et non l'instant où je dois être.

Je songe aux jours que j'ai passés ,
Sans les regretter , ni m'en plaindre ;
Je vois ceux qui me sont laissés ,
Sans les désirer ni les craindre.

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance ;

Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien ;
Demain nous pouvons ne plus être :
Le présent est l'unique bien ,
Dont l'Homme soit vraiment le maître.

ODE XIII.

A MONSIEUR DE POINTIS,

*Sur le Procès que les Fillebustiers lui firent
après la prise de Carthagene.*

QUELS nouveaux concerts d'allégresse
Retentissent de toutes parts ?

Quelle lumineuse Déesse

Attire ici tous les regards ?

C'est Thémis que je vois descendre ;

Thémis empressée à défendre

Un des Favoris de Thétis,

Qui vient sur l'Envie étouffée ;

De l'éclat d'un nouveau trophée

Orner la vertu de POINTIS.

Les deux Mondes pleins de sa gloire

Sembloient l'assurer à jamais ;

Et dans les bras de la victoire ,

Il goûtoit les fruits de la paix :

La Terre, les Vents & Neptune
Avoient vû marcher la Fortune
Sous ses pavillons déployés ;
Et vingt superbes Citadelles
Voyoient encor les étincelles
Sortir de leurs murs foudroyés.

Lorsque la détestable Envie
Agitant ses serpens affreux,
Pour ternir l'éclat de sa vie,
Sort de son antre ténébreux.
L'avarice lui sert de guide :
La malice au souris perfide,
L'imposture aux yeux effrontés,
De l'Enfer filles inflexibles,
Secouant leurs flambeaux terribles ;
Marchent sans ordre à ses côtés.

L'Innocence fière & tranquille
Méprise leurs lâches complots ;
Et comme un rocher immobile,
Croit résister à tant de flots.
Mais son espérance est trompée :
De Thémis ailleurs occupée
Les secours étoient différés ;
Et par l'impunité plus forte,
Leur audace frappoit aux portes
Des Tribunaux les plus sacrés.

Enfin, Divinité brillante,
Par toi leur orgueil est détruit ;

Et ta lumière étincelante
Dissipe cette affreuse nuit.
Déjà leur troupe confondue,
A ton aspect tombe éperdue :
Leur espoir meurt anéanti ;
Et le noir démon du mensonge
Fuit , dispa­roît , & se replonge
Dans l'ombre dont il est sorti.

Pour braver leur rage envieuse ,
POINTIS , le grand Roi que tu sers ,
Veut que ta main victorieuse
Partage l'Empire des Mers.
Va donc ; rien ne t'est plus contraire :
Va de l'un à l'autre hémisphère
Porter l'effroi du nom François.
Quelles Nations innombrables ,
Quels rivages impénétrables
Pourront arrêter tes exploits ?

Assez la fraude & l'injustice ,
Que ta gloire avoit sçu blesser ,
Dans les pièges de l'artifice
Ont tâché de t'embarasser.
Fuyez , Jalousie obstinée :
De votre haleine empoisonnée
Cessez d'offusquer ses vertus.
Regardez la Haine impuissante ,
Et la Discorde gémissante ,
Monstres sous les pieds abattus.

Pour chanter leur joie & ta gloire,
Combien d'immortelles chansons
Les doctes filles de mémoire

Vont dicter à leurs nourrissons !

O ! qu'après la triste froidure,
Nos yeux, amis de la verdure,
Sont enchantés de son retour !
Qu'après les périls du naufrage,
On oublie aisément l'orage,
Qui cède à l'éclat d'un beau jour !

Tel souvent un nuage sombre,
Du sein de la terre exhalé,
Tient sous l'épaisseur de son ombre
Le céleste flambeau voilé.

La Nature en est consternée,
Flore languit abandonnée,
Philomèle n'a plus de sons;
Et tremblant au moindre présage,
Cérès pleure l'affreux ravage,
Qui vient menacer ses moissons.

Mais bientôt vengeant leur injure,

Je vois mille traits enflammés,
Qui percent la prison obscure
Qui les retenoit renfermés.

Le Ciel de toutes parts s'allume,
L'air s'échauffe, la terre fume,
Le nuage creve & pâlit;

Et dans un gouffre de lumière,

Sa vapeur humide & grossière
Se dissipe & s'ensevelit.

O D E X I V .

*AUX ROIS,**SUR LEURS FLATTEURS.*

JADIS tous les humains errans à l'avanture ,
A leur sauvage instinct vivoient abandonnés ,
Satisfaits d'assouvir de l'avengle nature
Les besoins effrénés.

La raison fléchissant leurs humeurs indociles ,
De la société vint former les liens ,
Et bientôt rassembla sous de communs aziles
Les premiers Citoyens.

Pour assurer entr'eux la paix & l'innocence ;
Les Loix firent alors éclater leur pouvoir :
Sur des tables d'airain , l'audace & la licence
Apprirent leur devoir.

Mais il falloit encor pour étonner le crime
Toujours contre les Loix prompt à se révolter ;
Que des Chefs revêtus d'un pouvoir légitime
Les fissent respecter.

Ainsi pour le maintien de ces Loix salutaires ,
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis ;

Rois , vous fûtes élus sages dépositaires
Du glaive de Thémis.

Puisse en vous la vertu faire luire sans cesse
De la Divinité les rayons glorieux ;
Partagez ces tributs d'amour & de tendresse
Que nous offrons aux Dieux.

Mais chassez loin de vous la basse flatterie ,
Qui cherchant à souiller la bonté de vos mœurs ;
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie
La porte de vos cœurs.

Le Pauvre est à couvert de ses ruses obliques :
Orgueilleuse , elle fuit la pourpre & les faisceaux ,
Serpent contagieux , qui des sources publiques
Empoisonne les eaux.

Craignez que de sa voix les trompeuses délices
N'assoupissent enfin votre frêle raison :
De cette enchanteresse osez , nouveaux Ulysses ,
Renverser le poison.

Némésis vous observe , & frémit des blasphèmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable Vérité :
N'attirez point sur vous , trop épris de vous-mêmes ,
Sa terrible équité.

C'est elle , dont les yeux certains , inévitables ,
Percent tous les replis de nos cœurs insensés ;

Et nous lui répondrons des éloges coupables,
Qui nous sont adressés.

Des châtimens du Ciel implacable Ministre,
De l'équité trahie elle venge les droits;
Et voici les arrêts dont sa bouche sinistre
Epouvante les Rois.

Ecoutez & tremblez, Idoles de la Terre;
D'un encens usurpé Jupiter est jaloux:
Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre
Qui s'élève sur vous.

Il détruira leur culte; il brisera l'image
A qui sacrifioient ces faux adorateurs,
Et punira sur vous le détestable hommage
De vos adulateurs.

Moi, je préparerai les vengeances célestes;
Je livrerai vos jours au Démon de l'orgueil,
Qui par vos propres mains, de vos grandeurs funestes
Creusera le cercueil.

Vous n'écoutez plus la voix de la Sagesse;
Et dans tous vos conseils l'aveugle Vanité,
L'esprit d'enchantement, de vertige & d'ivresse,
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms spécieux de zèle & de justice,
Vous vous déguiserez les plus noirs attentats;

Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice,
Qui s'ouvre sous vos pas.

Mais enfin votre chute à vos yeux déguisée
Aura ces mêmes yeux pour tristes spectateurs;
Et votre abaissement servira de risée
A vos propres flatteurs.

ODE XV.

AU ROSSIGNOL.

P OURQUOI, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand pour apaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer son zèle ?

L'Univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire ;
Les Dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire.

Loin de vous l'Aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure ;
La Terre reprend sa verdure ;
Le Ciel brille des plus beaux feux.

Pour vous l'Amante de Céphale
Enrichit Flore de ses pleurs ;
Le Zéphir cueille sur les fleurs
Les parfums que la Terre exhale,

Pour entendre vos doux accens ,
 Les Oiseaux cessent leur ramage ;
 Et le Chasseur le plus sauvage
 Respecte vos jours innocens.

Cependant votre ame attendrie
 Par un douloureux souvenir,
 Des malheurs d'une Sœur chérie
 Semble toujours s'entretenir.

Hélas , que mes tristes pensées
 M'offrent des maux bien plus cuisans !
 Vous pleurez des peines passées ;
 Je pleure des ennuis présens ;

Et quand la Nature attentive
 Cherche à calmer vos déplaisirs ,
 Il faut même que je me prive
 De la douceur de mes soupirs.

ODE XVI.

IMITEE D'HORACE.

AUX SUISSES ;

Durant leur Guerre civile en 1712.

O U courez-vous, cruels ? Quel Démon parricide
 Arme vos sacrilèges bras ?
 Pour qui destinez-vous l'appareil homicide
 De tant d'armes & de Soldats ?

Allez-

Allez-vous réparer la honte encor nouvelle
De vos passages violés ?
Etes-vous résolu à venger la querelle
De vos Ancêtres immolés ?

Non : vous voulez venger votre ennemi lui-même ;
Et faire voir aux fiers Germains
Leurs antiques Rivaux, dans leur fureur extrême ,
Egorgés de leurs propres mains.

Tigres plus acharnés que le Lion sauvage ,
Qui , malgré sa férocité ,
Dans un autre Lion respectant son image ,
Dépouille pour lui sa fierté.

Mais parlez : répondez. Quels feux illégitimes
Allument en vous ce transport ?
Est-ce un aveugle instinct ? Sont-ce vos propres crimes ,
Ou la fatale loi du Sort ?

Ils demeurent sans voix ! Que devient leur audace ?
Je vois leurs visages pâlir.
Le trouble les saisit : Pétonnement les glace.
Ah ! vos destins vont s'accomplir.

Vos peres ont péché : vous en portez la peine ;
Et Dieu sur votre Nation
Veut des prophanateurs de sa Loi souveraine
Expier la rébellion.

Fin du second Livre.



ODES,

LIVRE TROISIEME.

ODE I.

*A M. LE COMTE DU LUC,
alors Ambassadeur de France en Suisse, &
Plénipotentiaire à la Paix de Bade.*



Et que le vieux Pasteur des troupeaux
de Neptune,
Protée, à qui le Ciel, pere de la For-
tune,

Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flâme, fontaine,
S'efforce d'échaper à la vûe incertaine
Des mortels indiscrets :

Ou tel que d'Apollon le Ministre terrible,
Impatient du Dieu dont le souffle invincible
Agite sous ses sens,

LIVRE III.

111

Le regard fureux , la tête échevelée ,
Du Temple fait mugir la demeure ébranlée

Par ses cris impuissans :

Tel aux premiers accès d'une sainte manie ;
Mon esprit allarmé redoute du génie

L'assaut victorieux.

Il s'étonne , il combat l'ardeur qui le possède ,
Et voudroit secouer du Démon qui l'obsède

Le joug impérieux.

Mais si-tôt que cédant à la fureur divine ,
Il reconnoit enfin du Dieu qui le domine ,

Les souveraines Loix :

Alors tout pénétré de sa vertu suprême ,

Ce n'est plus un mortel , c'est Apollon lui-même

Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles ;
Pour qui les doctes Sœurs , caressantes , dociles ,

Ouvrent tous leurs trésors ;

Et qui dans la douceur d'un tranquille délire ,
N'éprouverent jamais , en maniant la lyre ,

Ni fureur ni transports.

Des veilles , des travaux un foible cœur s'étonne ;
Apprenons toutefois que le fils de Latone ,

Dont nous suivons la cour ,

Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme ;

Et ces ailes de feu qui ravissent une ame
Au céleste séjour.

C'est par-là qu'autrefois d'un Prophète fidèle
L'esprit s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,
S'élançoit dans les airs comme un Aigle intrépide;
Et jusques chez les Dieux alloit d'un vol rapide
Interroger le Sort.

C'est par-là qu'un Mortel forçant les rives sombres,
Au superbe Tyran qui régne sur les ombres,
Fit respecter sa voix.
Heureux ! si trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois.

Telle étoit de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentoit les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés valons.
Mais ce n'est plus le tems, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil & le caprice,
Sont nos seuls Apollons.

Ah ! si ce Dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitoit pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords ;

Si je pouvois du Ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voutes
De l'Empire des Morts :

Je n'irois point des Dieux profanant la retraite ,
Dérober aux Destins, téméraire interprète ,

Leurs augustes secrets :

Je n'irois point chercher une Amante ravie ,
Et la lyre à la main redemander sa vie

Au gendre de Cérés.

Enflammé d'une ardeur plus noble & moins stérile ,

J'irois, j'irois pour vous , ô mon illustre azile ,

O mon fidèle espoir ,

Implorer aux Enfers, ces trois fières Déeses ,

Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses

N'ont scu l'art d'émuouvoir.

Puissantes Déeses, qui peuplez cette rive ,

Préparez, leur dirois-je, une oreille attentive

Au bruit de mes concerts.

Puissent-ils amollir vos superbes courages

En faveur d'un Héros digne des premiers âges

Du naissant Univers.

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cytèle

La Terre ne fit naître un plus parfait modèle

Entre les Dieux mortels ;

Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare ,

D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare

Vû fumer ses Autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie ,

Qui soutient l'équité contre la tyrannie

D'un Astre injurieux.

L'aimable Vérité fugitive , importune ;
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire , sa fortune ;
Sa Patrie & ses Dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.
Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.

C'est à vous que du Styx les Dieux inexorables
Ont confié les jours , hélas ! trop peu durables
Des fragiles humains.

Si ces Dieux , dont un jour tout doit être la proie ;
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redeviez ;
Ne délibérez plus , tranchez mes destinées ,
Et rendez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le Ciel toujours pur & tranquille
Verser sur tous les jours que votre main nous file ,
Un regard amoureux ;
Et puissent les Mortels , amis de l'innocence ,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux.

C'est ainsi qu'au de-là de la fatale Barque
Mes chants adouciroient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable Loi.

Lachésis apprendroit à devenir sensible ;
Et le double ciseau de sa Sœur inflexible
Tomberoit devant moi.

Une santé dès-lors florissante , éternelle ,
Vous feroit recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuses moissons.

Le Ciel ne seroit plus fatigué de nos larmes ;
Et je verrois enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi , des Dieux même suivie ,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux.

Un partage inégal ne leur fut jamais libre ;
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Tous nos biens & nos maux.

Ils ont sur vous , ces Dieux , épuisé leur largesse,
C'est d'eux que vous tenez la raison , la sagesse ,
Les sublimes talens.

Vous tenez d'eux enfin cette magnificence ,
Qui seule sçait donner à la haute naissance
De solides brillans.

C'en étoit trop , hélas ! & leur tendresse avare
Vous refusant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassés ,

Prit sur votre santé , par un décret funeste ,
Le salaire des dons qu'à votre ame céleste
Elle avoit dispensés.

Le Ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue :

Vainement un mortel se plaint, & le fatigue
De ses cris superflus.

L'ame d'un vrai Héros tranquille, courageuse,
Sçait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux & le reflux.

Il sçait, & c'est par-là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien, ni des fureurs d'Eole,
Ni des flots inconstans ;

Et que s'il est mortel, son immortelle gloire
Bravera dans le sein des Filles de mémoire
Et la mort & le tems.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solennel ;

L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

Il sçaura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armoit pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illustre assistance
Sçut ménager pour nous les cœurs & la constance
D'un peuple belliqueux.

Il sçaura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta malgré nous dans leurs vastes conquêtes
Nos ennemis hautains ;

Et que vos seuls conseils déconcertant leurs Princes,
Guiderent au secours de deux riches Provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel Peintre fameux , par de sçavantes veilles
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel souvenir ,
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle ,
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle,
Aux siècles à venir ?

Que ne puis-je franchir cette noble barrière !
Mais peu propre aux efforts d'une longue carrière ,
Je vais jusqu'où je puis ;
Et , semblable à l'Abeille en nos jardins éclosé ,
De différentes fleurs j'assemble & je compose
Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'avanture ,
Des spectacles nouveaux que m'offre la Nature,
Mes yeux sont égayés ;
Et tantôt dans les bois , tantôt dans les prairies ;
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui se livrant à des guides vulgaires ,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux ,
Marche plus sûrement dans une humble campagne ,
Que ceux qui plus hardis , percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos Maîtres célèbres
 Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres
 De leur antiquité ;
 Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple ,
 Que nous pouvons comme eux arriver jusqu'au Temple
 De l'Immortalité.

ODE II.

*A S. A. S. Monseigneur le Prince EUGENE
 DE SAVOIE.*

EST-CE une illusion soudaine ,
 Qui trompe mes regards surpris ?
 Est-ce un songe , dont l'ombre vaine
 Trouble mes timides esprits ?
 Quelle est cette Déesse énorme ?
 Ou plutôt ce monstre difforme
 Tout couvert d'oreilles & d'yeux ,
 Dont la voix ressemble au tonnerre ,
 Et qui des pieds touchant la terre ,
 Cache sa tête dans les Cieux ?

C'est l'inconstante Renommée ,
 Qui sans cesse les yeux ouverts ,
 Fait sa revue accoutumée
 Dans tous les coins de l'Univers.
 Toujours vaine , toujours errante ,

Et messagère indifférente
Des vérités & de l'erreur ,
Sa voix en merveilles féconde
Va chez tous les peuples du Monde
Semer le bruit & la terreur.

Quelle est cette troupe sans nombre
D'Amans autour d'elle assidus ,
Qui viennent en foule à son ombre
Rendre leurs hommages perdus ?
La Vanité qui les enivre ,
Sans relâche s'obstine à suivre
L'éclat dont elle les séduit :
Mais bientôt leur ame orgueilleuse
Voit sa lumière frauduleuse
Changée en éternelle nuit.

O toi , qui sans lui rendre hommage ,
Et sans redouter son pouvoir ,
Scûs toujours de cette volage
Fixer les soins & le devoir :
Héros , des Héros le modèle ,
Etoit-ce pour cette infidèle
Qu'on t'a vû cherchant les hazards ,
Braver mille morts toujours prêtes ,
Et dans les feux & les tempêtes
Défier la fureur de Mars !

Non , non : ses lueurs passagères
N'ont jamais ébloûi tes sens.

A des Déités moins légères
Ta main prodigue son encens.
Ami de la gloire solide,
Mais de la vérité rigide
Encor plus vivement épris,
Sous ses drapeaux seuls tu te ranges ;
Et ce ne sont point les louanges,
C'est la vertu que tu chéris.

Tu méprises l'orgueil frivole
De tous ces Héros imposteurs,
Dont la fausse gloire s'envole
Avec la voix de leurs flatteurs.
Tu sçais que l'Equité sévère
A cent fois du haut de leur iphère
Précipité ces vains Guerriers ;
Et qu'elle est l'unique Déesse,
Dont l'incorruptible sagesse
Puisse éterniser tes lauriers.

Ce Vicillard qui d'un vol agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le Tems, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peiqe du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A mesure qu'il le produit.

Mais la Déesse de mémoire
Favorable aux noms éclatans,
Soulève l'équitable Histoire
Contre l'iniquité du tems ;
Et dans le registre des âges
Consacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir ,
Sans cesse en cet auguste Livre
Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vû périr.

C'est-là que sa main immortelle ,
Mieux que la Déesse aux cent voix ,
Sçaura dans un tableau fidèle
Immortaliser tes exploits.
L'Avenir faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événemens,
Dans leurs vérités authentiques
Des Fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhensibles ,
Par les fictions annoblis
Dans l'ordre des choses possibles
Par-là se verront rétablis.
Chez nos neveux moins incrédules ;
Les vrais Césars , les faux Hercules ,
Seront mis en même degré ;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire ;

Et qu'on admire sans le croire ,
Serz crû , sans être admiré.

Guéris d'une vaine surprise ,
Ils concevront sans être émus
Les faits du petit-fils d'Acrise ,
Et tous les travaux de Cadmus.
Ni le Monstre du Labyrinthe ,
Ni la triple Chimère éteinte ,
N'étonneront plus la raison ;
Et l'esprit avoura sans honte
Tout ce que la Grèce raconte
Des merveilles du fils d'Eson.

Et pourquoi traiter de prestiges
Les aventures de Colchos ?
Les Dieux n'ont-ils fait des prodiges
Que dans Thèbes ou dans Argos ?
Que peuvent opposer les Fables
Aux prodiges inconcevables ,
Qui de nos jours exécutés ,
Ont cent fois dans la Germanie ,
Chez le Belge , dans l'Ausonie ,
Frappé nos yeux épouvantés ?

Mais ici ma lyre impuissante
N'ose seconder mes efforts :
Une voix fière & menaçante
Tout-à-coup glace mes transports.
Arrête , insensé , me dit-elle :

Ne vas point d'une main mortelle
Toucher un laurier immortel.
Arrête ; & dans ta folle audace
Crains de reconnoître la trace
Du sang dont fume ton Autel.

Le terrible Dieu de la Guerre,
Bellone & la fière Atropos,
N'ont que trop effrayé la Terre
Des triomphes de ton Héros.
Ces Dieux, ta Patrie elle-même,
Rendront à sa valeur suprême
D'assez authentiques tributs,
Admirateur plus légitime,
Garde tes vers & ton estime
Pour de plus tranquilles vertus.

Ce n'est point d'un amas funeste
De massacres & de débris,
Qu'une vertu pure & céleste
Tire son véritable prix.
Un Héros qui de la victoire
Emprunte son unique gloire,
N'est Héros que quelques momens ;
Et pour l'être toute sa vie,
Il doit opposer à l'envie
De plus paisibles monumens.

En vain ses exploits mémorables
Étonnent les plus fiers Vainqueurs :

Les seules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.
Un tyran cruel & sauvage
Dans les feux & dans le ravage
N'acquiert qu'un honneur criminel :
Un Vainqueur , qui sçait toujours l'être ,
Dans les cœurs dont il se rend maître ,
S'élève un trophée éternel.

C'est par cette illustre conquête ,
Mieux encor que par ses travaux ,
Que ton Prince élève sa tête
Au-dessus de tous ses rivaux.
Grand , par tout ce que l'on admire :
Mais plus encor , j'ose le dire ,
Par cette héroïque bonté ,
Et par cet abord plein de grace ,
Qui des premiers âges retrace
L'adorable simplicité.

Il sçait qu'en ce vaste intervalle ,
Où les destins nous ont placés ,
D'une fierté qui les ravale ,
Les mortels sont toujours blessés :
Que la grandeur fière & hautaine
N'attire souvent que leur haine ,
Lorsqu'elle ne fait rien pour eux ;
Et que tandis qu'elle subsiste ,
Le parfait bonheur ne consiste
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les Dieux même, éternels arbitres
Du sort des fragiles mortels,
N'exigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes & nos autels.
C'est leur puissance qu'on implore :
Mais c'est leur bonté qu'on adore
Dans le bien qu'ils font aux humains ;
Et sans cette bonté fertile ,
Leur foudre souvent inutile
Gronderoit en vain dans leurs mains ,

Prince, sui toujours les exemples
De ces Dieux dont tu tiens le jour.
Avant de mériter nos Temples ,
Ils ont mérité notre amour.
Tu le sçais : l'aveugle Fortune
Peut faire d'une ame commune
Un Héros par-tout admiré.
La seule vertu profitable ,
Généreuse, tendre, équitable ,
Peut faire un Héros adoré.

Ce Potentat toujours auguste ,
Maître de tant de Potentats ,
Dont la main si ferme & si juste
Conduit tant de vastes Etats ,
Deviendra la gloire des Princes ,
Lorsqu'en ses nombreuses Provinces
Rassemblant les plaisirs épars ,
Sous sa féconde Providence

Tu feras fleurir l'abondance ,
Les délices & les beaux arts.

Seconde les heureux auspices
D'un Monarque si renommé.
Déjà par tes secours propices
Janus voit son Temple fermé.
Puisse ta gloire toujours pure
A toute la race future
Servir de modèle & de loi ;
Et ton intégrité profonde
Etre à jamais l'amour du Monde ,
Comme ton bras en fut l'effroi !

ODE III.

A M. LE COMTE DE BONNEVAL,

*Lieutenant - Général des Armées
de l'Empereur.*

LE Soleil dont la violence
Nous a fait languir si long-tems ,
Arme de feux moins éclatans
Les rayons que son char nous lance ;
Et plus paisible dans son cours ,
Laisse la céleste balance
Arbitre des nuits & des jours.

L'Aurore , désormais stérile
Pour la Divinité des fleurs ,

De l'heureux tribut de ses pleurs
Enrichit un Dieu plus utile ;
Et sur tous les côteaux voisins
On voit briller l'ambre fertile ,
Dont elle dore nos raisins.

C'est dans cette saison si belle ,
Que Bacchus prépare à nos yeux
De son triomphe glorieux
La pompe la plus solennelle ,
Il vient de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle ;
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de son char diaphane
Les Ris voltigeant dans les airs ,
Des soins qui troublent l'Univers
Ecartent la foule profane.
Tel sur les bords inhabités
Il vint de la triste Ariane
Calmer les esprits agités.

Les Satyres tout hors d'haleine
Conduisant les Nymphes des bois ,
Au son du fifre & du hautbois
Dansent par troupes dans la plaine ;
Tandis que les Sylvains lassés
Portent l'immobile Silène
Sur leurs thyrses entrelacés.

Leur plus vive ardeur se déploie
Autour de ce Dieu belliqueux.
Cher Comte, partage avec eux
L'allégresse qu'il leur envoie ;
Et plein d'une douce chaleur,
Montre-toi rival de leur joie,
Comme tu l'es de sa valeur.

Prens part à la juste louange
De ce Dieu si cher aux Guerriers,
Qui couvert de mille lauriers
Moissonnés jusqu'aux bords du Gange ;
A trouvé mille fois plus grand
D'être le Dieu de la vendange,
Que de n'être qu'un Conquérant.

De ses Ménades révoltées
Craignons l'impétueux courroux.
Tu sçais jusqu'où ce Dieu jaloux
Porte ses fureurs irritées,
Et quelles tragiques horreurs
Des Lycurgues & des Penthées
Payerent les folles erreurs.

C'est lui, qui des Fils de la Terre
Châtiant la rébellion,
Sous la forme d'un fier Lion
Vengea le Maître du Tonnerre ;
Et par lui les os de Rhécus.

Furent brisés comme le verre ,
Aux yeux de ses freres vaincus.

Ici par l'aimable Paresse
Ce fameux Vainqueur désarmé ,
Ne se montre plus enflâmé
Que des feux d'une douce ivresse ;
Et cherchant de plus doux combats ,
Dans le Temple de l'Allégresse
Il s'offre à conduire nos pas.

Là sous une voute sacrée
Peinte des plus riches couleurs ,
Ses Prêtres couronnant de fleurs
La victime par toi parée ,
Bientôt sur un Autel divin
Feront couler à ton entrée
Des ruisseaux de lait & de vin.

Reçois ce Nectar adorable
Versé par la main des Plaisirs ;
Et laisse au gré de leurs désirs
Par cette liqueur favorable
Remplir tes esprits & tes yeux
De cette joie inaltérable ,
Qui rend l'homme semblable aux Dieux.

Par elle, en toutes ses disgraces
Un cœur d'audace revêtu ,
Sçait asservir à sa vertu

Les ennuis qui suivent ses traces ;
Et tranquille jusqu'à la mort ,
Conjurer toutes les menaces
Des Dieux , & des Rois , & du Sort.

Par elle bravant la puissance
De son implacable Démon ,
Le vaillant fils de Télamon
Banni des lieux de sa naissance ,
Au fort de ses calamités
Rendre le calme & l'espérance
A ses compagnons rebutés.

Amis , la volage Fortune
N'a , dit-il , nuls droits sur mon cœur :
Je prétens malgré sa rigueur
Fixer votre course importune.
Passons ce jour dans les festins :
Demain les Zéphirs & Neptune
Ordonneront de nos destins.

C'est sur cet illustre modèle
Qu'à toi-même toujours égal ,
Tu scûs loin de ton lieu natal
Triompher d'un astre infidèle ;
Et sous un ciel moins rigoureux
D'une Salamine nouvelle
Jeter les fondemens heureux.

Une douleur pusillanime
Touche peu les Dieux immortels.

On aborde en vain leurs Autels,
Sans un cœur ferme & magnanime.
Quand nous venons les implorer,
C'est par une joie magnanime
Que nous devons les honorer.

Telle est l'allégresse rustique
De ces vendangeurs altérés,
Qu'on voit à leurs yeux égarés
Saisis d'une ivresse mystique;
Et qui saintement furieux,
Retracent de l'Orgie antique
L'emportement mystérieux.

Tandis que toute la campagne
Retentit de leur doux transport,
Allons travailler à l'accord
Du Tokaye avec la Champagne;
Et près de tes Lares assis,
Des vins de rive & de montagne
Juger les procès indécis.

Les Juges à ton arrivée
Se trouveront tous assemblés.
La soif qui les tient désolés,
Brûle de se voir abreuvée;
Et leur appétit importun
A deux heures de relevée
S'étonne d'être encor à jeun.

O D E I V.

AUX PRINCES CHRE'TIENS,

*Sur l'Armement des Turcs contre la République
de Venise, en 1715.*

C E n'est donc point assez que ce peuple perfide,
De la sainte Cité profanateur stupide,
Ait dans tout l'Orient porté ses étendars,
Et paisible Tyran de la Grèce abattue,
Partage à notre vûe
La plus belle moitié du trône des Césars ?

Déjà pour réveiller sa fureur assoupie,
L'Interprète effréné de son Prophète impie
Lui promet d'asservir l'Italie à sa Loi ;
Et déjà son orgueil plein de cette aisûrance,
Renverse en espérance
Le siège de l'Empire & celui de la Foi.

A l'aspect des Vaisseaux que vomit le Bosphore,
Sous un nouveau Xerxès Thétis croit voir encore
A travers de ses flots promener les forêts ;
Et le nombreux amas de lances hérissées
Contre le Ciel dressées
Egalent les épics qui dorent nos guérets.

Princes, que pensez-vous à ces apprêts terribles ?
Attendrez-vous encor, spectateurs insensibles,

Quels

Quels seront les décrets de l'aveugle Destin ?
Comme en ce jour affreux, où dans le sang noyée,
Byfance foudroyée
Vit périr sous ses murs le dernier Constantin.

O honte, ô de l'Europe infamie éternelle !
Un peuple de brigands sous un Chef infidèle
De ses plus saints remparts détruit la sûreté ;
Et le Mensonge impur tranquillement repose,
Où le Grand Théodose
Fit régner si long-tems l'auguste Vérité.

Jadis, dans leur fureur non encor ralentie ;
Ces Esclaves chassés des marais de Scythie
Porterent chez le Parthe & la mort & l'effroi ;
Et bientôt des Persans, ravisseurs moins barbares,
Leurs conducteurs avars
Reçurent à la fois & le Sceptre & la Loi.

Dès-lors courant toujours de victoire en victoire,
Des Caliphes déchus de leur antique gloire
Le redoutable Empire entr'eux fut partagé.
Des bords de l'Hellespont aux rives de l'Euphrate,
Par cette race ingrate
Tout fut en même tems soumis ou ravagé.

Mais si-tôt que leurs mains en ruines fécondes
Oserent, du Jourdain souillant les saintes ondes,
Profaner le Tombeau du Fils de l'Eternel :
L'Occident réveillé par ce coup de tonnerre ;

Arma toute la Terre ,
Pour laver ce forfait dans leur sang criminel.

En vain à cette ardeur si bouillante & si vive
La folle ambition , la prudence craintive ,
Prétendoient opposer leurs conseils spécieux.
Chacun comprit alors mieux qu'au siècle où nous
sommes ,

Que l'intérêt des hommes
Ne doit point balancer la querelle des Cieux.

Comme un torrent fougueux , qui du haut des mon-
tagues

Précipitant ses eaux , traîne dans les campagnes
Arbres , rochers , troupeaux par son cours emportés :
Ainsi de Godefroi les légions guerrières

Forcerent les barrières ,
Que l'Asie opposoit à leurs bras indomptés.

La Palestine enfin , après tant de ravages ,
Vit fuir ses ennemis , comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'Aquilon ;
Et des vents du Midi la dévorante haleine

N'a consumé qu'à peine
Leurs ossemens blanchis dans les champs d'Ascalon,

De ses Temples détruits & cachés sous les herbes
Sion vit relever les portiques superbes ,
De notre délivrance augustes monumens ;
Et d'un nouveau David la valeur noble & sainte

Sembloit dans leur enceinte
D'un Royaume éternel jeter les fondemens.

Mais chez ses successeurs la Discorde insolente
Allumant le flambeau d'une guerre sanglante ,
Enerva leur puissance , en corrompant leurs mœurs ;
Et le Ciel irrité ressuscitant l'audace

D'une coupable race ,
Se servit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois , symboles mortels de la grandeur céleste ,
C'est à vous de prévoir dans leur chute funeste
De vos divisions les fruits infortunés.

Assez & trop long-tems , implacables Achilles ,

Vos discordes civiles
De morts ont assouvi les enfers étonnés.

Tandis que de vos mains déchirant vos entrailles ,
Dans nos champs engraisés de tant de funérailles
Vous semiez le carnage , & le trouble , & l'horreur :
L'Infidèle , tranquille au milieu des alarmes ,

Forgeoit ces mêmes armes ,
Qu'aujourd'hui contre vous aiguisé sa fureur.

Enfin l'heureuse paix de l'amitié suivie
A réuni les cœurs séparés par l'envie ,
Et banni loin de nous la crainte & le danger.
Paissible dans son champ , le Laboureur moissonne ;

Et les dons de l'Automne
Ne sont plus profanés par le fer étranger.

Mais ce calme si doux que le Ciel vous renvoie,
N'est point le calme oisif d'une indolente joie,
Où s'endort la vertu des plus fameux Guerriers.
Le démon des combats siffle encor sur vos têtes;

Et de justes conquêtes

Vous offrent à cueillir de plus nobles lauriers.

Il est tems de venger votre commune injure.
Eteignez dans le sang d'un ennemi parjure
Du nom que vous portez l'opprobre injurieux;
Et sous leurs braves Chefs assemblant vos cohortes,

Allez briser les portes

D'un Empire usurpé sur vos foibles ayeux.

Vous n'êtes plus au tems de ces craintes serviles,
Qu'imprimoient dans le sein des peuples imbéciles
De cruels ravisseurs à leur perte animés.

L'Aigle de Jupiter, ministre de la foudre,

A cent fois mis en poudre

Ces Géans orgueilleux contre le Ciel armés.

Belgrade assujettie à leur joug tyrannique
Regrette encor ce jour, où le fer Germanique
Renversa leur Croissant du haut de ses remparts;
Et de Salankemen les plaines infectées

Sont encore humectées

Du sang de leurs soldats sur la poussière épars.

Sous le fer abattus, consumés dans la flamme,
Leur Monarque insensé, le désespoir dans l'ame,

Pour, la dernière fois osa tenter le fort.
Déjà de sa fureur barbares émissaires,
Ses nombreux Janissaires
Portoient de toutes parts la terreur & la mort.

Arrêtez, troupe lâche & de pillage avide :
D'un Hercule naissant la valeur intrépide
Va bientôt démentir vos projets forcenés ;
Et sur vos corps sanglans se traçant un passage ,
Faire l'apprentissage
Des triomphes fameux qui lui sont destinés.

Le Tibisque effrayé de la digue profonde
De tant de bataillons entassés dans son onde,
De ses flots enchaînés interrompit le cours ;
Et le fier * Ottoman sans drapeaux & sans suite
Précipitant sa fuite ,
Borna toute sa gloire au salut de ses jours.

C'en est assez , dit-il : retournons sur nos traces.
Foibles & vils troupeaux , après tant de disgraces ,
N'irritons plus en vain de superbes Lions.
Un Prince nous poursuit, dont le fatal génie
Dans cette ignominie
De notre antique gloire éteint tous les rayons.

Par une prompte paix tant de fois profanée ,
Conjurons la victoire à le suivre obstinée.
Prévenons du Destin les revers éclatans ;

* *Mustapha II.*

Et sur d'autres climats détournons les tempêtes,
Qui déjà toutes prêtes
Menacent d'écraser l'Empire des Sultans.

O D E V.

*A MALHERBE,**Contre les Détracteurs de l'Antiquité.*

SI du tranquille Parnasse
Les habitans renommés
Y gardent encor leur place,
Lorsque leurs yeux sont fermés ;
Et si contre l'apparence,
Notre farouche ignorance,
Et nos insolens propos,
Dans ces demeures sacrées
De leurs ames épurées
Troublent encor le repos.

Que dis-tu, sage MALHERBE,
De voir tes Maîtres proscrits
Par une foule superbe
De fanatiques esprits ?
Et dans ta propre patrie
Renaître la barbarie
De ces tems d'infirmité,
Dont ton immortelle Veine

Jadis avec tant de peine
Dissipa l'obscurité ?

Peux-tu malgré tant d'hommages ,
D'encens , d'honneurs & d'autels ,
Voir mutiler les images
De tous ces morts immortels ,
Qui jusqu'au siècle où nous sommes ,
Ont fait chez les plus grands hommes
Naître les plus doux transports ;
Et dont les divins génies
De tes doctes symphonies
Ont formé tous les accords ?

Animé par leurs exemples ,
Soutenu par leurs leçons ,
Tu fis retentir nos Temples
De tes célestes chansons.
Sur la montagne Thébaine
Ta lyre fière & hautaine
Consacra l'illustre sort
D'un Roi vainqueur de l'Envie ,
Vraiment Roi pendant sa vie ,
Vraiment Grand après sa mort.

Maintenant ton ombre heureuse ,
Au comble de ses désirs ,
De leur troupe généreuse
Partage tous les plaisirs.
Dans ces bocages tranquilles

Peuplés de myrtes fertiles
Et de lauriers toujours verts,
Tu mêles ta voix hardie
A la douce mélodie
De leurs sublimes concerts.

Là d'un Dieu fier & barbare
Orphée adoucit les Loix :
Ici le divin Pindare
Charme l'oreille des Rois.
Dans tes douces promenades
Tu vois les folles Ménades
Rire autour d'Anacréon ;
Et les Nymphes plus modestes
Gémir des ardeurs funestes.
De l'Amante de Phaon.

A la source d'Hippocrène,
Homere ouvrant ses rameaux ;
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux.
Les sçavantes Immortelles.
Tous les jours de fleurs nouvelles
Ont soin de parer son front ;
Et par leur commun suffrage
Avec elles il partage
Le sceptre du double Mont.

Ainsi les chastes Déeses
Dans ces bois verts & fleuris

Comblent de justes largesses
Leurs antiques favoris.
Mais pourquoi leur docte lyre
Prendroit-elle un moindre empire
Sur les esprits des neuf Sœurs,
Si de son pouvoir suprême
Pluton, Cerbere lui-même,
Ont pû sentir les douceurs ?

Quelle est donc votre manie,
Censeurs, dont la vanité
De ces Rois de l'harmonie
Dégrade la majesté ;
Et qui par un double crime,
Contre l'Olympe sublime
Lançant vos traits venimeux,
Osez, dignes du tonnerre,
Attaquer ce que la Terre
Eut jamais de plus fameux ?

Impitoyables Zoïles,
Plus sourds que le noir Pluton,
Souvenez-vous, ames viles,
Du sort de l'affreux Python.
Chez les Filles de mémoire
Allez apprendre l'histoire
De ce Serpënt abhorré,
Dont l'haleine détestée
De sa vapeur empestée
Souilla leur séjour sacré.

Lorsque la terrestre masse
Du Déluge eut bû les eaux,
Il effraya le Parnasse
Par des prodiges nouveaux.
Le Ciel vit ce monstre impie ;
Né de la fange croupie
Au pied du mont Pélion,
Souffler son infecte rage
Contre le naissant ouvrage
Des mains de Deucalion.

Mais le bras sûr & terrible
Du Dieu qui donne le jour,
Lava dans son sang horrible
L'honneur du docte séjour.
Bientôt de la Thessalie
Par sa dépouille annoblie
Les champs en furent baignés ;
Et du Céphise rapide
Son corps affreux & livide
Grossit les flots indignés.

De l'écume empoisonnée
De ce reptile fatal ,
Sur la terre prophanée
Nâquit un germe infernal ;
Et de-là naissent les sectes
De tous ces sales insectes ,
De qui le souffle envieux
Ose d'un venin critique

Noircir de la Grèce antique
Les célestes demi-Dieux.

A peine sur de vains titres
Intrus au sacré Vallon ,
Ils s'érigent en arbitres
Des Oracles d'Apollon.
Sans cesse dans les ténèbres
Insultant les morts célèbres ,
Ils sont comme ces Corbeaux,
De qui la troupe affamée
Toujours de rage animée
Croasse autour des tombeaux.

Cependant à les entendre,
Leurs ramages sont si doux ,
Qu'aux bords même du Méandre
Le Cygne en seroit jaloux ;
Et quoiqu'en vain ils allument
L'encens dont ils se parfument
Dans leurs chants étudiés ,
Souvent de ceux qu'ils admirent ,
Lâches flatteurs, ils attirent
Les éloges mandiés.

Une louange équitable ,
Dont l'honneur seul est le but ,
Du mérite véritable
Est le plus juste tribut.
Un esprit noble & sublime ;

Nourri de gloire & d'estime,
Sent redoubler ses chaleurs :
Comme une tige élevée
D'une onde pure abreuvée
Voit multiplier ses fleurs.

Mais cette flatteuse amorce
D'un hommage qu'on croit dû,
Souvent prête même force
Au vice qu'à la vertu.
De la céleste rosée
La terre fertilisée,
Quand les frimats ont cessé,
Fait également éclore,
Et les doux parfums de Flore,
Et les poisons de Circé,

Cieux, gardez vos eaux fécondes
Pour le myrte aimé des Dieux :
Ne prodiguez plus vos ondes
A cet if contagieux.
Et vous, enfans des nuages,
Vents, ministres des orages,
Venez, fiers tyrans du Nord,
De vos brûlantes froidures
Sécher ces feuilles impures,
Dont l'ombre donne la mort.

ODE VI.

A S. E. M.^r le Comte de SINZINDORF,
Chancelier de la Cour Impériale.

L'HIVER, qui si long-tems a fait blanchir nos
plaines,
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux ;
Et les jeunes Zéphirs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.

Les troupeaux ont quitté leurs cabannes rustiques :
Le Laboureur commence à lever ses guérets :
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques
Ombrager les vertes forêts.

Déjà la terre s'ouvre ; & nous voyons éclore
Les prémices heureux de ses dons bienfaisans,
Cérès vient à pas lents à la suite de Flore
Contempler ses nouveaux présens.

De leurs douces chansons, Instruits par la Nature,
Mille tendres oiseaux font résonner les airs ;
Et les Nymphes des bois dépouillant leur ceinture,
Dansent au bruit de leurs concerts.

Des objets si charmans, un séjour si tranquille,
La verdure, les fleurs, les ruisseaux, les beaux jours,
Tout invite le Sage à chercher un asile
Contre le tumulte des Cours,

Mais vous , à qui Minerve & les Filles d'Astrée
Ont confié le sort des terrestres humains :
Vous , qui n'osez quitter la balance sacrée,
Dont Thémis a chargé vos mains :

Ministre de la Paix , qui gouvernez les rênes
D'un Empire puissant autant que glorieux ,
Vous ne pouvez long-tems vous dérober aux chaînes
De vos emplois laborieux.

Bientôt l'Etat privé d'une de ses colonnes ,
Se plaindrait d'un repos qui trahiroit le sien.
L'orphelin vous crieroit : Hélas , tu m'abandonnes :
Je perds mon plus ferme soutien.

Vous irez donc revoir , mais pour peu de journées ,
Ces fertiles jardins , ces rivages si doux ,
Que la Nature & l'Art de leurs mains fortunées
Prennent soin d'embellir pour vous.

Dans ces immenses lieux dont le sort vous fit maître ,
Vous verrez le Soleil cultivant leurs trésors ,
Se lever le matin , & le soir disparaître ,
Sans sortir de leurs riches bords.

Tantôt vous tracerez la course de votre onde :
Tantôt , d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux ,
Vous ferez remonter leur sève vagabonde
Dans de plus utiles rameaux.

Souvent d'un plomb subtil que le salpêtre embrâse ,
Vous irez insulter le Sanglier glouton ,

Où, nouveau Jupiter, faire aux oiseaux du Phae
Subir le sort de Phaëton.

O doux amusemens ! O charme inconcevable
A ceux que du grand monde éblouit le cahos !
Solitaires vallons, retraite inviolable
De l'innocence & du repos.

Délices des Ayeux d'une Epouse adorée,
Qui réunit l'éclat de toutes leurs splendeurs ;
Et dans qui la Vertu par les Graces parée,
Brille au-dessus de leurs grandeurs.

Arbres verts & fleuris, bois paisibles & sombres,
A votre possesseur si doux & si charmans,
Puissez-vous ne durer, que pour prêter vos ombres
A ses nobles délassemens.

Mais la loi du devoir, qui lui parle sans cesse,
Va bientôt l'enlever à ses heureux loisirs.
Il n'écouterà plus que la voix qui le presse
De s'arracher à vos plaisirs.

Bientôt vous le verrez renonçant à lui-même,
Reprendre les liens dont il est échappé,
Toujours de l'intérêt d'un Monarque qu'il aime,
Toujours de sa gloire occupé.

Allez, illustre appui de ses vastes Provinces,
Allez, mais revenez, de leur amour épris,
Organe des decrets du plus sage des Princes,
Veiller sur ses peuples chéris.

C'est pour eux qu'autrefois , loin de votre patrie ,
Consacré de bonne heure à de nobles travaux ,
Vous fîtes admirer votre heureuse industrie
A ses plus illustres rivaux.

La France vit briller votre zèle intrépide
Contre le feu naissant de nos derniers débats.
Le Batave vous vit opposer votre égide
Au cruel démon des combats.

Vos vœux sont satisfaits. La Discorde & la Guerre
N'osent plus rallumer leurs tragiques flambeaux ;
Et les Dieux apaisés redonnent à la Terre
Des jours plus serains & plus beaux.

Ce Chef de tant d'Etats , à qui le Ciel dispense
Tant de riches trésors , tant de fameux bienfaits ;
A déjà de ces Dieux reçu la récompense
De sa tendresse pour la paix.

Il a vû naître enfin de son Epouse aimée
Un gage précieux de sa fécondité ,
Et qui va désormais de l'Europe charmée
Affermir la tranquillité.

Arbitre tout-puissant d'un Empire invincible ,
Plus maître encor du cœur de ses sujets heureux ,
Qu'a-t-il à désirer , qu'un usage paisible
Des jours qu'il a reçûs pour eux ?

Non , non : il n'ira point , après tant de tempêtes ,
Ressusciter encor d'antiques différends ,

Il sçait trop que souvent les plus belles conquêtes
Sont la perte des Conquérans.

Si toutefois l'ardeur de son noble courage
L'engageoit quelque jour au-delà de ses droits :
Ecoutez la leçon d'un Socrate sauvage
Fait au plus puissant de nos Rois.

Pour la troisième fois du superbe Versailles
Il faisoit agrandir le Parc délicieux :
Un peuple harassé de ses vastes murailles
Creusoit le contour spacieux.

Un seul contre un vieux chêne appuyé, sans mot dire,
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part.
A quoi rêves-tu là , dit le Prince ? Hélas ! Sire ,
Répond le champêtre vieillard ,

Pardonnez. Je songeais que de votre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins :
Quand vous l'agrandiriez trente fois davantage ,
Vous aurez toujours des voisins,

ODE VII.

POUR S. A. MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE VENDÔME,

ALORS

GRAND - PRIEUR DE FRANCE ;

Sur son Retour de l'Isle de Malthe en 1715.

A PRÈS que cette Isle guerrière,
Si fatale aux fiers Ottomans,
Eut mis sa puissante barrière
A couvert de leurs armemens,
VENDÔME, qui par sa prudence
Scut y rétablir l'abondance,
Et pourvoir à tous ses besoins,
Voulut céder aux destinées,
Qui réservoient à ses années
D'autres climats & d'autres soins.

Mais dès que la céleste voute
Fut ouverte au jour radieux,
Qui devoit éclairer la route
De ce Héros ami des Dieux :
Du fond de ses grottes profondes
Neptune éleva sur les ondes
Son char de Tritons entouré ;
Et ce Dieu prenant la parole,

Aux superbes enfans d'Eole
Adressa cet ordre sacré.

Allez, Tyrans impitoyables,
Qui désolèz tout l'Univers,
De vos tempêtes effroyables
Troubler ailleurs le sein des Mers.
Sur les eaux qui baignent l'Afrique,
C'est au Vulture pacifique
Que j'ai destiné votre emploi.
Partez ; & que votre furie
Jusqu'à la dernière Hespérie
Respecte & subisse sa loi.

Mais vous, aimables Néréides,
Songez au sang du Grand Henri,
Lorsque nos campagnes humides
Porteront ce Prince chéri.
Applanissez l'onde orageuse.
Secondez l'ardeur courageuse
De ses fidèles Matelots.
Venez ; & d'une main agile
Soutenez son Vaisseau fragile,
Quand il roulera sur mes flots.

Ce n'est pas la première grace
Qu'il obtient de votre secours.
Dès l'enfance sa jeune audace
Osa vous confier ses jours.
C'est vous, qui sur ce moite Empire

Au gré du volage Zéphire
Conduisiez au port son Vaisseau ,
Lorsqu'il vint plein d'un si beau zèle
Au secours de l'Isle où Cybèle
Sauva Jupiter au berceau.

Dès-lors quels périls, quelle gloire
N'ont point signalé son grand cœur ?
Ils font le plus beau de l'histoire
D'un Héros en tous lieux vainqueur ,
D'un Frere. . . Mais le Ciel avare
De ce don si cher & si rare ,
L'a trop tôt repris aux humains.
C'est à vous seuls de l'en absoudre ,
Trônes ébranlés par sa foudre ,
Sceptres raffermis par ses mains.

Non moins grand , non moins intrépide ,
On le vit aux yeux de son Roi
Traverser un fleuve rapide ,
Et glacer ces rives d'effroi.
Tel que d'une ardeur sanguinaire
Un jeune Aiglon , loin de son aire
Emporté plus prompt qu'un éclair ,
Fond sur tout ce qui se présente ,
Et d'un cri jette l'épouvante
Chez tous les habitans de l'air.

Bientôt sa valeur souveraine
Moins rebelle aux leçons de l'Art ,

Dans l'école du grand Turenne
Apprit à fixer le hazard.
C'est dans cette source fertile,
Que son courage plus utile,
De sa gloire unique artisan,
Acquit cette hauteur suprême,
Qu'admira Bellone elle même
Dans les campagnes d'Orbassan.

Est-il quelque Guerre fameuse,
Dont il n'ait partagé le poids ?
Le Rhin, le Pô, l'Ebre, la Meuse,
Tour à tour ont vû ses exploits.
FRANCE, tandis que tes Armées
De ses yeux furent animées,
Mars n'osa jamais les trahir ;
Et la Fortune permanente
A son étoile dominante
Fit toujours gloire d'obéir.

Mais quand de lâches artifices
T'eurent enlevé cet appui,
Tes destins jadis si propices
S'exilèrent tous avec lui.
Un Dieu plus puissant que tes armes
Frappa de paniques alarmes
Tes plus intrépides Guerriers ;
Et sur tes frontières célèbres
Tu ne vis que cyprès funébres
Succéder à tous tes lauriers.

O détestable Calomnie ,
Fille de l'obscur Fureur ,
Compagne de la Zizanie ,
Et mere de l'aveugle Erreur !
C'est toi , dont la langue aiguillée
De l'austère fils de Thésée
Osa déchirer les vertus :
C'est par toi , qu'une épouse indigne
Arma contre un Héros insigne
La crédulité de Prétus.

Dans la nuit & dans le silence
Tu conduis tes coups ténébreux.
Du masque de la vraisemblance
Tu couvres ton visage affreux.
Tu divises , tu désespères
Les amis , les époux , les freres.
Tu n'épargnes pas les autels ;
Et ta fureur envenimée
Contre les plus grands noms armée
Ne fait grace qu'aux vils mortels.

Voilà de tes agens sinistres
Quels sont les exploits odieux.
Mais enfin ces lâches ministres
Epuisent la bonté des Dieux.
En vain , chéris de la Fortune ,
Ils cachent leur crainte importune
Enveloppés dans leur orgueil :
Le remords déchire leur ame ;

Et la honte , qui les diffame ,
Les suit jusques dans le cercueil.

Vous rentrerez , monstres perfides ,
Dans la foule où vous êtes nés.
Aux vengeances des Euménides
Vos jours seront abandonnés.
Vous verrez , pour comble de rage ,
Ce Prince , après un vain orage ,
Paroître en sa première fleur ;
Et sous une heureuse Puissance
Jouer des droits que la naissance
Ajoute encore à sa valeur.

Mais déjà ses humides voiles
Flottent dans les vastes déserts.
Le Soleil vainqueur des Etoiles ,
Monte sur le trône des airs.
Hâtez-vous , Filles de Nérée ;
Allez sur la plaine azurée
Joindre vos Tritons dispersés.
Il est tems de servir mon zèle.
Allez : VENDÔME vous appelle.
Neptune parle : obéissez.

Il dit ; & la mer qui s'entr'ouvre ,
Déjà fait briller à ses yeux
De son Palais qu'elle découvre ,
L'or & le cristal précieux.
Pendant la Nef vagabonde

Au milieu des Nymphes de l'onde
Vogue d'un cours précipité :

• Telle qu'on voit rouler sur l'herbe
Un char triomphant & superbe
Loin de la barrière emporté.

Enfin d'un Prince que j'adore,
Les Dieux sont devenus l'appui.
Il revient éclairer encore
Une Cour plus digne de lui.
Déjà d'un nouveau phénomène
L'heureuse influence y ramène
Les jours d'Astrée & de Thémis.
Les vertus n'y sont plus en proie
A l'avare & brutale joie
De leurs insolens ennemis.

Un instinct né chez tous les hommes,
Et chez tous les hommes égal,
Nous force tous tant que nous sommes
D'aimer notre séjour natal.
Toutefois, quels que puissent être
Pour les lieux qui nous ont vû naître
Ces mouvemens respectueux,
La vertu ne se sent point née,
Pour voir sa gloire prophanée
Par le vice présomptueux.

Ulysse, après vingt ans d'absence,
De disgraces & de travaux,

Dans

Dans le pays de sa naissance
 Vit finir le cours de ses maux.
 Mais il eût trouvé moins pénible
 De mourir à la Cour paisible
 Du généreux Alcinoüs,
 Que de vivre dans sa patrie,
 Toujours en proie à la furie
 D'Eurymaque ou d'Antinoüs.

ODE VIII.

A S. E. MONSIEUR GRIMALDI,
 AMBASSADEUR DE VENISE
 A LA COUR DE VIENNE,

*Sur le Départ des Troupes Impériales pour la
 Campagne de 1716. en Hongrie.*

ILs partent, ces Cœurs magnanimes,
 Ces Guerriers, dont les noms chéris
 Vont être pour jamais écrits
 Entre les noms les plus sublimes.
 Ils vont en de nouveaux climats
 Chercher de nouvelles victimes
 Au terrible Dieu des combats.

A leurs légions indomtables
 Bellone inspire sa fureur.
 Le bruit, l'épouvante & l'horreur

Tome I.

O

Devancent leurs flots redoutables ;
Et la mort remet dans leurs mains
Ces tonnerres épouvantables ,
Dont elle écrase les humains.

Un Héros tout brillant de gloire
Les conduit vers ces mêmes bords ,
Où jadis ses premiers efforts
Ont éternisé sa mémoire.

Sous ses pas naît la liberté :

Devant lui vole la victoire ,
Et Pallas marche à son côté.

O Dieux ! Quel favorable augure .

Pour ces généreux fils de Mars !

J'entens déjà de toutes parts

L'air frémir de leur doux murmure :

Je vois , sous leur Chef applaudi ,

Le Nord venger avec usure

Toutes les pertes du Midi.

Quel triomphe pour ta Patrie ,

Et pour toi quel illustre honneur ,

Ministre , né pour le bonheur

De cette mere si chérie !

Toi de qui l'amour généreux ,

Toi de qui la sage industrie

Ménagea ces secours heureux.

Cent fois nous avons vu ton zèle

Porter les pleurs de ses enfans

Jusques sous les yeux triomphans
Du Prince qui s'arme pour elle ;
Et qui plein d'estime pour toi ,
Attire encor dans ta querelle
Cent Princes soumis à sa loi.

C'est ainsi que du jeune Atride
On vit l'éloquente douleur
Intéresser dans son malheur
Les Grecs assemblés en Aulide ,
Et d'une noble ambition
Armer leur colère intrépide
Pour la conquête d'Ilion.

En vain l'inflexible Neptune
Leur oppose un calme odieux.
En vain l'Interprète des Dieux
Fait parler sa crainte importune.
Leur invincible fermeté
Lasse enfin l'injuste Fortune ,
Les Vents & Neptune irrité.

La constance est le seul remède
Aux obstacles du sort jaloux.
Tôt ou tard attendris pour nous
Les Dieux nous accordent leur aide :
Mais ils veulent être implorés ;
Et leur résistance ne cède
Qu'à nos efforts réitérés.

Ce ne fut qu'après dix années
 D'épreuve & de travaux constans,
 Que ces glorieux combattans
 Triomphèrent des destinées ;
 Et que loin des bords Phrygiens,
 Ils emmenerent enchaînées
 Les veuves des Héros Troyens.

O D E I X.

PALINODIE.

CELUI dont la balance équitable & sévère
 Sçait peser l'homme au poids de la réalité,
 En payant son tribut aux vertus qu'il révere,
 Peut braver les regards de la postérité.

Des éloges trompeurs qu'arrache la Fortune,
 Il craint peu le reproche & la confusion ;
 Et trop sûr d'étouffer cette amorce commune,
 Il combat seulement sa propre illusion.

J'en atteste les Dieux. L'intérêt ni la crainte
 N'ont jamais dans mes mains infecté mon encens,
 Mon unique ennemi fut la fatale empreinte,
 Que l'aveugle amitié fit jadis sur mes sens.

C'est à vous, Séducteurs, que ce discours s'adresse,
 A vous, Héros honteux de mes premiers écrits.
 Comment avez-vous pû, séduisant ma tendresse,
 Fasciner si long-tems mes yeux & mes esprits ?

Hélas ! j'aimois en vous un or faux & perfide
Par le creuset du tems en vapeur converti.
Je croyois admirer une vertu solide ;
Et j'admirois l'orgueil en vertu travesti.

Ce crédit, ce pouvoir, pour qui seuls on vous aime,
Me présentoient en vain leurs côtés les plus doux.
Vous ne l'ignorez pas ; détaché de moi-même,
Ce n'étoit que vous seuls que je cherchois en vous,

Mais vous vouliez des cœurs voüés à l'esclavage,
Par l'espoir enchainés, par la crainte soumis ;
Et de la vérité redoutant l'œil sauvage,
Vous cherchiez des valets, & non pas des amis.

Vos yeux importunés de la sinistre vûe
D'un partisan grossier de la sincérité,
Ont enfin préféré la laideur toute nue
Aux voiles contraignans de la fausse beauté.

Voilà quel fut mon crime, & ce qui me transforme
En aspic effroyable, en serpent monstrueux.
Un mortel pénétrer, quel attentat énorme,
Dans les replis sacrés de nos cœurs tortueux !

Que son exemple apprenne à ne plus nous déplaire,
Qu'il périsse à jamais cet Icare odieux,
Ce profane Actéon, de qui l'œil téméraire
Souille de ses regards la retraite des Dieux.

Ainsi parla bientôt votre haine ombrageuse ;
Et dès-lors l'Imposture accourant au secours ,
Excita par vos cris la tempête orageuse
De cent foudres mortels lancés contre mes jours.

Je n'en fus point surpris. Je connois vos maximes.
Hé comment échapper à vos traits médifans ,
Quand ceux dont vous tenez tous vos titres sublimes,
Quand vos Rois au tombeau n'en peuvent être exemts ?

Ce Monarque fameux, qui de ses mains prodigues
D'honneurs non-mérités vous combla tant de fois,
Les yeux à peine éteints , voit par vos lâches brigues
Diffamer ses vertus & détester ses loix.

Tandis qu'il a vécu , c'étoit l'Ange céleste ,
Le Dieu conservateur du peuple & des autels.
C'en est fait ; il n'est plus : c'est un tyran funeste ;
Le fléau de la Terre & l'effroi des mortels.

On ne gémira plus sous cet injuste Maître.
Les Dieux ont pris pitié de ses tristes sujets.
La paix va refleurir , les beaux jours vont renaître.
Vous allez réparer tous les maux qu'il a faits.

Quoi ! ne craignez-vous point à ce discours horrible
Les reproches affreux de son ombre en courroux ?
Ne la voyez-vous pas furieuse & terrible ,
Du séjour de la mort s'élever contre vous ?

Le feu de la colère en ses yeux étincelle.
Elle vient. Elle parle. Où fuir ? Où vous cacher ?
Tremblez, lâches, tremblez : reconnoissez, dit-elle ;
Celui que sans frémir vous n'osez approcher.

Traîtres, c'est donc ainsi qu'outrageant ma mémoire,
Vous osez me punir de mes propres bontés ?
Je n'ai donc sur vos jours répandu tant de gloire,
Que pour accréditer vos infidélités ?

Répondez-moi, parlez. Sous quels fameux auspices
Occupez-vous le rang où l'on vous voit assis ?
Quelles rares vertus, quels exploits, quels services
Ont pû fléchir pour vous les Destins endurcis ?

Sans moi, sans mes bienfaits, dans une foule obscure
Vos noms seroient encor cachés & confondus.
J'ai vaincu ma raison, j'ai forcé la Nature,
Pour vous charger de biens, qui ne vous sont pas dûs.

Ah ! je connoissois peu vos retours ordinaires.
Sur vos seuls intérêts vous réglez vos transports.
Vous croyez ne pouvoir, Courtisans mercenaires,
Chatoüiller les vivans, sans déchirer les morts.

Connoissez mieux, ingrats, le Prince magnanime,
Qui reçoit aujourd'hui votre hommage suspect.
Voulez-vous mériter ses dons & son estime ?
Secondez ses travaux, imitez son respect.

Craignez surtout , craignez la honte & les disgraces
Qu'attire enfin l'abus d'un injuste pouvoir :
Craignez les Dieux vengeurs , qui déjà sur vos traces
Conduisent les Remords , enfans du Désespoir.

Nous avons vû des jours plus sereins que les vôtres,
D'orages imprévus sinistres précurseurs.
Les Grandeurs ont leur cours, Vous succédez à d'au-
tres :

Mais d'autres quelque jour seront vos successeurs,

C'est ainsi que ce Roi vous parle & vous conseille :
Mais ses discours sont vains ; vous ne l'écoutez pas.
La voix de la Sagesse offense votre oreille :
Le mensonge trompeur a bien d'autres appas.

Un favori superbe , enflé de son mérite,
Ne voit point ses défauts dans le miroir d'autrui ,
Et ne peut rien sentir , que l'odeur favorite
De l'encens fastueux qui brûle devant lui.

Il n'entend que le son des flatteuses paroles :
Toute autre mélodie interrompt son repos.
Il faut pour le charmer que les Muses frivoles
L'exaltent aux dépens des Dieux & des Héros.

C'est alors , qu'ébloui par un si doux prestige ,
De tous les dons du Ciel il se croit revêtu.
Regardez-moi , Mortels : vous voyez un prodige
D'honneur , de probité , de gloire , & de vertu,

Dites, dites plutôt, ame farouche & dure :
Je suis un imposteur tout cangréné d'orgueil ;
Un cadavre couvert de pourpre & de dorure ,
Et tout rongé de vers au fond de son cercueil.

Sous un masque éclatant , je me cache à moi-même
De mon visage affreux la livide maigreur ;
Et trompé le premier , ma volupté suprême
Est de faire par-tout respecter mon erreur.

Mais malgré ce respect , toujours , je le confesse ,
La triste Vérité vient affliger mes yeux ;
Et ce Dragon fatal qui me poursuit sans cesse ,
Change mes plus beaux jours en des jours ennuyeux.

Par ce sincère aveu vous ferez disparaître
L'idolâtre concours de tous vos corrupteurs.
Ne vous admirant plus , vous deviendrez peut-être
Plus digne de trouver de vrais admirateurs.

On peut mettre à profit un légitime hommage ,
Lorsque l'on tient sur soi les yeux toujours ouverts ;
Et le plus insensé commence d'être sage
Dès l'instant qu'il commence à sentir son travers.

O D E X.

*SUR LA BATAILLE
DE PETERVARADEIN.*

AINSI le glaive fidèle
De l'Ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple prophanateur :
Quand l'Assyrien terrible
Vit dans une nuit horrible
Tous ses soldats égorgés,
De la fidèle Judée
Par ses armes obsédée
Couvrir les champs saccagés!

Où sont ces Fils de la Terre,
Dont les fières légions
Devoient allumer la guerre
Au sein de nos régions ?
La nuit les vit rassemblées ;
Le jour les voit écoulées,
Comme de foibles ruisseaux,
Qui gonflés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.
Déjà ces monstres sauvages
Qu'arma l'Infidélité,

Marchoient le long des rivages
Du Danube épouvanté.
Leur Chef guidé par l'audace ,
Avoit épuisé la Thrace
D'armes & de combattans,
Et des bornes de l'Asie
Jusqu'à la double Mésie
Conduit leurs drapeaux flottans.

A ce déluge barbare
D'effroyables bataillons
L'infatigable Tartare
Joint encor ses pavillons.
C'en est fait. Leur insolence
Peut rompre enfin le silence ;
L'effroi ne les retient plus.
Ils peuvent sans nulle crainte ,
D'une paix trompeuse & feinte
Briser les nœuds superflus.

C'est en vain qu'à notre vûe
Un Guerrier par sa valeur
De leur attaque imprévûe
A repoussé la chaleur.
C'est peu qu'après leur défaite ,
Sa triomphante retraite
Sur nos confins envahis
Ait avec sa renommée
Consacré dans leur armée
La honte de leurs Spahis.

Ils s'aigrissent par leurs pertes ;
Et déjà de toutes parts
Nos campagnes sont couvertes
De leurs escadrons épars.
Venez , troupe meurtrière :
La nuit , qui dans sa carrière
Fuit à pas précipités ,
Va bien-tôt laisser éclore
De votre dernière Aurore
Les foudroyantes clartés.

Un Prince dont le génie
Fait le destin des combats ,
Veut de votre tyrannie
Purger enfin nos Etats.
Il tient cette même foudre ,
Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour si glorieux ,
Où par vingt mille victimes
La mort expia les crimes
De vos funestes Ayeux.

Hé quoi ! votre ardeur glacée
Délibère à son aspect ?
Ah ! la saison est passée
D'un orgueil si circonspect.
En vain de lâches tranchées
Couvrent vos têtes cachées :
EUGENE est prêt d'avancer.
Il vient , il marche en personne :

Le jour luit : la charge sonne :
Le combat va commencer.

WIRTEMBERG sous sa conduite,
A la tête de nos rangs,
Déjà certain de leur fuite,
Attaque leurs premiers flancs.
MERCI, qu'un même ordre enflâme,
Parmi les feux & la flâme
Qui tonnent aux environs,
Force, dissipe, renverse,
Détruit tout ce qui traverse
L'effort de ses escadrons.

Nos Soldats dans la tempête
Par cet exemple affermis,
Sans crainte exposent leur tête
A tous les feux ennemis ;
Et chacun, malgré l'orage,
Suivant d'un même courage
Le Chef présent en tous lieux,
Plein de joie & d'espérance,
Combat avec l'assurance
De triompher à ses yeux.

De quelle ardeur redoublée
Mille intrépides guerriers
Viennent-ils dans la mêlée
Chercher de sanglans lauriers ?
O Héros, à qui la gloire

D'une si belle victoire
Doit son plus ferme soutien ,
Que ne puis-je dans ces rimes
Consacrant vos noms sublimes ,
Immortaliser le mien !

Mais quel désordre incroyable
Parmi ces corps séparés
Grossit la nue effroyable
Des ennemis rassûrés ?
Près de leur moment suprême
Ils osent , en fuyant même ,
Tenter de nouveaux exploits.
Le désespoir les excite ;
Et la crainte ressuscite
Leur espérance aux abois.

Quel est ce nouvel * Alcide ,
Qui seul entouré de morts ,
De cette foule homicide
Arrête tous les efforts ?
A peine un fer détestable
Ouvre son flanc redoutable :
Son sang est déjà payé ;
Et son ennemi qui tombe ,
De sa troupe qui succombe ,
Voit fuir le reste effrayé.

* *Le Comte de Bonneval,*

EUGENE a fait ce miracle,
 Tout se rallie à sa voix.
 L'Infidèle à ce spectacle
 Recule encor une fois.
 AREMBERG , dont le courage
 De ces monstres pleins de rage
 Soutient le dernier effort ,
 D'un air que Bellone avoue ,
 Les poursuit , & les dévoue
 Au triomphe de la mort.

Tout fuit : tout cède à nos armes.
 Le Visir percé de coups
 Va dans Belgrade en alarmes
 Rendre son ame en courroux.
 Le camp s'ouvre ; & ses richesses ,
 Le fruit des vastes largeesses
 De cent peuples asservis ,
 Dans cette nouvelle Troie
 Vont être aujourd'hui la proie
 De nos Soldats assouvis.

Rendons au Dieu des Armées
 Nos honneurs les plus touchans.
 Que ces voutes parfumées
 Retentissent de nos chants ;
 Et lorsqu'envers sa Puissance
 Notre humble reconnoissance
 Aura rempli ce devoir ,
 Marchons pleins d'un nouveau zèle

A la victoire nouvelle
Qui flatte encor notre espoir.

Temefwar , de nos conquêtes
Deux fois le fatal écueil ,
Sous nos foudres toutes prêtes
Va voir tomber son orgueil.

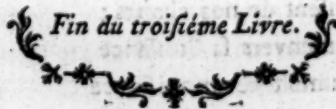
Par toi seul , Prince invincible ,
Ce rempart inaccessible
Pouvoit être renversé.

Va par son illustre attaque
Rompre les fers du Valaque
Et du Hongrois oppressé.

Et toi , qui suivant les traces
Du premier de tes Ayeux ,
Eprouvés par tant de graces
La bienveillance des Cieux :

Monarque aussi grand que juste ,
Reconnois le prix auguste ,
Dont le Monarque des Rois
Paye avec tant de clémence
Ta piété , ta constance ,
Et ton zèle pour ses Loix.

Fin du troisieme Livre.





ODES,

LIVRE QUATRIEME.

ODE I.

A L'EMPEREUR,

Après la Conclusion de la Quadruple Alliance.



DANS sa carrière féconde
Le Soleil sortant des eaux,
Couvre d'une nuit profonde
Tous les célestes flambeaux.

Entre les causes premières,
Tout cède aux vives lumières
Du feu créé pour les Dieux ;
Et des dons que nous étale
La richesse Orientale,
L'or est le plus radieux.

Telle, ô Prince magnanime,
Ta lumineuse clarté

Obscure l'éclat sublime
De toute autre Majesté.
Dans un Roi d'un sang illustre
Nous admirons le haut lustre

Du premier de ses Etats :
En toi la Royauté même
Honore le Diadème

Du premier des Potentats.

Mais dis-nous : Quelle est la source

De cette auguste splendeur,

Qui du Midi jusqu'à l'Oufse
Fait révéler ta grandeur ?

Est-ce cette antique race
D'Ayeux , dont tu tiens la place

Sur le Trône des Romains ?

Est-ce cet amas de Princes ,

De Peuples & de Provinces ,

Dont le sort est dans tes mains ?

Du vaste Empire des Mages

Les fastueux héritiers

S'applaudissoient des hommages

De mille peuples altiers.

Du rivage de l'Aurore

Jusqu'au delà du Bosphore

Ils faisoient craindre leurs Loix ;

Et de l'Univers Arbitres ,

Ajoutoient à tous leurs titres

Le titre de Rois des Rois.

Cependant la Grèce unie
Avoit déjà sur leurs fronts
Imprimé l'ignominie
De mille sanglans affronts :
Quand la colère céleste
Fit naître en son sein funeste
A ces Tyrans amollis ,
Celui dont la main superbe
Devoit enterrer sous l'herbe
Les murs de Persépolis.

Non , non , la servile crainte
De cent peuples différens
Ne mit jamais hors d'atteinte
La gloire des Conquérans.
Les lauriers les plus fertiles ,
Sans l'art de les rendre utiles ,
Leur sont vainement promis ;
Et leur puissance n'est stable ,
Qu'autant qu'elle est profitable
Aux peuples qu'ils ont soumis.

C'est cette sainte maxime ,
Qui contre tous les revers
T'affermira sur la cime
Des Grandeurs de l'Univers.
Tes Sujets pleins d'allégresse ,
Des marques de ta tendresse
Feront leur seul entretien ;
Et leur amour secourable

De ta puissance durable
Sera l'éternel soutien.

Ton invincible courage,
Signalé dans tous les tems,
Fonda le pénible ouvrage
De tes destins éclatans.
C'est lui, qui de la Fortune,
De Bellone & de Neptune,
Bravant les légeretés,
Dans leurs épreuves-diverses,
T'a conduit par les traverses
Au sein des prospérités.

Déjà l'horrible tourmente
De cent tonnerres épars
De Barcelone fumante
Avoit brisé les remparts;
Et bien-tôt, si ta constance
N'eût armé la résistance
De ses braves combattans,
Tes rivaux sur ses murailles
Auroient fait les funérailles
De ses derniers habitans.

En vain, pour sauver ta tête,
La Mer t'offroit sur ses eaux,
A ton secours toute prête,
L'azile de ses Vaisseaux.
A tes amis plus fidèle,

Tu voulus malgré leur zèle
Vaincre ou mourir avec eux ;
Et ta vertu toujours ferme
Les protégea jusqu'au terme
De leurs travaux belliqueux.

Mais sur le Trône indomtable
Où commandoient tes Ayeux,
Quel objet épouvantable
S'offrit encore à tes yeux,
Quand l'implacable Furie,
Qui sur ta triste patrie
Déployoit ses cruautés,
Vint jusqu'en ta Capitale
Souffler la vapeur fatale
De ses venins empestés.

Dans sa course dévorante
Rien n'arrêtoit ce torrent.
L'épouse tomboit mourante
Sur son époux expirant.
Le fils aux bras de son père,
La fille au sein de sa mere
S'arrachoit avec horreur ;
Et la Mort livide & blême
Remplissoit ton Palais même
De sa brûlante fureur.

Tu pouvois braver la foudre
Sous un Ciel moins dangereux :

Mais rien ne put te résoudre
A quitter des malheureux
Rois, qui bornez vos tendresses
Dans ces publiques détresses
Au soin de vous épargner,
Apprenez à cette marque,
Qu'un Prince n'est point Monarque
Pour vivre, mais pour régner.

Oùi, j'ose encor le redire,
Cette illustre fermeté
Est de ton solide Empire
L'appui le plus redouté.
C'est elle qui déconcerte
L'Envie obscure & couverte
De tes foibles ennemis.
C'est elle dont l'influence
Fait l'indomtable défense
De tes Sujets affermis.

De leur ardeur aguerrie
Par son exemple éternel
Tu laissas dans l'Ibérie
Un monument solennel,
Quand sur les rives de l'Ebre
Cherchant le laurier célèbre
A ta valeur réservé,
Tes yeux devant Sarragosse
Virent tomber le Colosse
Contre ta gloire élevé,

Fléau de la tyrannie
Des Thraces ambitieux,
N'a-t-on pas vû ton génie
Toujours protégé des Cieux,
Montrer à ces fiers esclaves,
Que les efforts les plus braves
Et les plus inespérés
Deviennent bientôt possibles
A des Guerriers invincibles
Par tes ordres inspirés ?

Mais une vertu plus rare
Chez les Héros de nos jours
Dans tes voisins te prépare
Encor de nouveaux secours.
C'est cette épreuve avérée,
Et cent fois réitérée,
De ton équitable foi :
Vertu, sans qui tout le reste
N'est souvent qu'un don funeste
Au bonheur du plus grand Roi.

Vous, qui dans l'indépendance
Des nœuds les plus respectés,
Masquez du nom de prudence
Toutes vos duplicités,
Infidèles Politiques,
Qui nous cachez vos pratiques
Sous tant de voiles épais,
Cessez de troubler la Terre,

Moins terribles dans la guerre,
Que sinistres dans la paix.

En vain sur les artifices
Et le faux déguisement,
De vos frêles édifices
Vous posez le fondement.
Contre vos sourdes intrigues
Bientôt de plus justes ligues
Joignent vos voisins nombreux ;
Et leur vengeance unanime
Vous plonge enfin dans l'abîme ,
Que vous creusâtes pour eux.

C'est en suivant cette voie ,
Que tes ennemis flattés
Deviendront la juste proie
De leurs complots avortés :
Tandis qu'aux yeux du Ciel même
Par ton équité suprême
Justifiant tes exploits ,
Les premiers Princes du Monde
Armeront la Terre & l'Onde
Pour le maintien de tes droits.

Ils savent que ta justice
Sourde aux vaines passions ,
Est la seule directrice
De toutes tes actions ;
Et que la vigueur austère

De ton sage Ministère
Toujours inspiré par toi,
Inaccessible aux foiblesses,
Lui fait des moindres promesses
Une inviolable loi.

Ainsi jamais ni la crainte,
Ni les soupçons épineux,
D'une alliance si sainte
Ne pourront troubler les nœuds;
Et cette amitié durable,
Qui d'un repos désirable
Fonde en eux le ferme espoir,
Leur rendra toujours sacrée
L'incorruptible durée
De ton suprême pouvoir.

ODE II.

A S. A. S. MONSEIGNEUR
LE PRINCE EUGENE DE SAVOIE;

Après la Paix de Passarovits.

LEs cruels oppresseurs de l'Asie indignée,
Qui violant la foi d'une Paix dédaignée,
Forgeoient déjà les fers-qu'ils nous avoient promis;
De leur coupable sang ont lavé cette injure,
Et payé leur parjure
De trois vastes Etats par nos armées soumis.

Deux fois l'Europe a vû leur brutale furie
 De trois cens mille bras armant la barbarie,
 Faire voler la mort au milieu de nos rangs ;
 Et deux fois on a vû leurs corps sans sépulture
 Devenir la pâture
 Des corbeaux affamés & des loups dévorans.

O vous, qui combattant sous les heureux auspices
 D'un Monarque du Ciel l'amour & les délices,
 Avez rempli leurs champs de carnage & de morts :
 Vous, par qui le Danube affranchi de sa chaîne,
 Peut désormais sans peine
 Du Tage débordé réprimer les efforts.

Prince, n'est-il pas tems, après tant de fatigues,
 De goûter un repos que vos Destins prodigues,
 Pour prix de vos exploits, accordent aux humains ?
 N'osez-vous profiter de vos travaux sans nombre,
 Et vous assôir à l'ombre
 Des paisibles lauriers moissonnés par vos mains ?

Non : ce seroit en vain que la paix renaissante
 Rendroit à nos Cités leur pompe florissante,
 Si ses charmes flatteurs vous pouvoient éblouir ;
 Son bonheur, sa durée impose à votre zèle
 Une charge nouvelle ;
 Et vous êtes le seul qui n'osez en jouir.

Mais quel heureux génie au milieu de vos veilles
 Vous rend encore épris des sçavantes merveilles
 Qui firent de tout tems l'objet de votre amour ?

Pouvez-vous des neuf Sœurs concilier les charmes

Avec le bruit des armes ,

Le poids du Ministère & les soins de la Cour ?

Vous le pouvez sans doute ; & cet accord illustre

Peu connu des Héros sans éloge & sans lustre ,

Fut toujours réservé pour les Héros fameux.

C'est aux grands Hommes seuls à sentir le mérite

D'un art qui ressuscite

L'héroïque vertu des grands Hommes comme eux.

Leurs hauts faits peuvent seuls enflâmer le génie

De ces enfans chéris du Dieu de l'harmonie ,

Dont l'immortelle voix se consacre aux Guerriers.

Une gloire commune , un même honneur animé

Leur tendresse unanime ;

Et leur front fut toujours ceint des mêmes lauriers.

Entre tous les mortels que l'Univers voit naître ,

Peu doivent aux ayeux dont ils tiennent leur être ,

Le respect de la Terre & la faveur des Rois.

Deux moyens seulement d'illustrer leur naissance

Sont mis en leur puissance ,

Les sublimes talens & les fameux exploits.

C'est par-là , qu'au travers de la foule importune

Tant d'hommes renommés , malgré leur infortune ;

Se sont fait un destin illustre & glorieux ;

Et que leurs noms vainqueurs de la nuit la plus sombre ,

Ont sçû dissiper l'ombre ,

Dont les obscurcissoit le sort injurieux.

Dans l'enfance du Monde eneor tendre & fragile ;
Quand le souffle des Dieux eut animé l'argile ,
Dont les premiers Humains avoient été paîtris :
Leurs rangs n'étoient marqués d'aucune différence ;

Et nulle préférence

Ne distinguoit eneor leur mérite & leur prix.

Mais ceux qui pénétrés de cette ardeur divine ,
Sentirent les premiers leur sublime origine ,
S'éleverent bientôt par un vol généreux ;
Et ce céleste feu dont ils tenoient la vie ,

Leur fit naître l'envie

D'éclairer l'Univers & de le rendre heureux.

De-là ces Arts divins en tant de biens fertiles ;
De-là ces saintes Loix , dont les règles utiles
Firent chérir la paix , honorer ses autels ;
Et de-là ce respect des peuples du vieil âge ;

Dont le pieux hommage

Plaça leurs bienfaiteurs au rang des Immortels.

Les Dieux dans leur séjour reçurent ces grands hom-
mes.

Le reste , confondus dans la foule où nous sommes ,
Jouissoient des travaux de leurs sages ayeux :
Lorsque l'Ambition , la Discorde , & la Guerre ,

Vils enfans de la Terre ,

Vinrent troubler la paix de ces enfans des Dieux ,

Alors pour soutenir la débile innocence ,
Pour réprimer l'audace & domter la licence ,

Il fallut à la gloire immoler le repos.
 Les veilles, les combats, les travaux mémorables,
 Les périls honorables,
 Furent l'unique emploi des Rois & des Héros.

Mais combien de grands noms couverts d'ombres
 funébres,
 Sans les écrits divins qui les rendent célèbres,
 Dans l'éternel oubli languiroient inconnus ?
 Il n'est rien que le tems n'absorbe & ne dévore ;
 Et les faits qu'on ignore,
 Sont bien peu différens des faits non venus.

Non, non : sans le secours des Filles de mémoire,
 Vous vous flattez en vain, partisans de la gloire,
 D'assurer à vos noms un heureux souvenir :
 Si la main des neuf Sœurs ne pare vos trophées,
 Vos vertus étouffées
 N'éclaireront jamais les yeux de l'Avenir.

Vous arrosez le champ de ces Nymphes sublimes :
 Mais vous sçavez aussi que vos faits magnanimes
 Ont besoin des lauriers cueillis dans leur vallon.
 Ne cherchons point ailleurs la cause sympathique
 De l'alliance antique
 Des favoris de Mars avec ceux d'Apollon.

Ce n'est point chez ce Dieu qu'habite la Fortune.
 Son art peu profitable à la vertu commune,
 Au vice qui le craint fut toujours odieux.

Il n'appartient qu'à ceux que leurs vertus suprêmes
Egalent aux Dieux mêmes,
De sçavoir estimer le langage des Dieux.

Vous qu'ils ont pénétré de leur plus vive flâme,
Vous qui leur ressemblez par tous les dons de l'ame,
Non moins que par l'éclat de vos faits lumineux,
Ne désavouez point une Muse fidèle;

Et souffrez que son zèle
Puisse honorer en vous ce qu'elle admire en eux;

Souffrez qu'à nos Neveux elle laisse une image
De ce qu'ont de plus grand l'héroïque courage,
L'inébranlable foi, l'honneur, la probité,
Et mille autres vertus, qui mieux que vos victoires
Feront de nos histoires

Le modèle éternel de la postérité.

Cependant occupé de soins plus pacifiques,
Achevez d'embellir ces jardins magnifiques
De vos travaux guerriers nobles délassemens;
Et rendez-nous encor par vos doctes largesses

Les sçavantes richesses
Que vit périr l'Egypte en ses embrasemens.

Dans nos arts florissans quelle adresse pompeuse,
Dans nos doctes écrits quelle beauté trompeuse
Peuvent se dérober à vos vives clartés!

Et dans l'obscurité des plus sombres retraites,
Quelles vertus secrètes,

Quel mérite timide échappe à vos bontés?

LIVRE IV.

119

Je n'en ressens que trop l'influence féconde.
Tandis que votre bras faisoit le sort du Monde,
Vos bienfaits ont daigné descendre jusqu'à moi,
Et me rendre peut-être à moi seul chérissable

La gloire périssable
Des stériles travaux qui font tout mon emploi.

C'est ainsi qu'au milieu des palmes les plus belles ;
Le Vainqueur généreux du Granique & d'Arbelles
Cultivoit les talens, honoroit le sçavoir ;
Et de Chérile même excusant la manie,

Au défaut du génie,
Récompensoit en lui le désir d'en avoir.

ODE III.

A L'IMPERATRICE AMELIE.

MUSE, qui des vrais Alcées
Soutenant l'activité,

A leurs captives pensées

Fais trouver la liberté,

Viens à ma timide verve,

Que le froid repos énerve ;

Redonner un feu nouveau ;

Et délivre ma Minerve

Des prisons de mon cerveau,

Si la céleste Puissance,

Pour l'honneur de ses Autels,

Vouloit rendre l'innocence
 Aux infortunés Mortels ;
 Et si l'aimable Cybèle
 Sur cette Terre infidèle
 Daignoit redescendre encor,
 Pour faire vivre avec elle
 Les vertus de l'Age d'or.

Quels organes ? quels ministres
 Dignes d'obtenir son choix ,
 Pourroient en ces tems sinistres
 Nous faire entendre sa voix ?
 Seroit-ce ces doctes Mages ,
 Des peuples de tous les âges
 Réformateurs consacrés ,
 Bien moins pour les rendre sages,
 Que pour en être honorés ?

Mais les divines merveilles
 Qui font chérir leurs leçons ,
 Dans nos superbes oreilles
 N'exciteroient que des sons.
 Quel siècle plus mémorable
 Vit d'un glaive secourable
 Le vice mieux combattu ?
 Et quel siècle misérable
 Vit régner moins de vertu ?

L'éloquence des paroles
 N'est que l'art ingénieux

LIVRE IV.

289

D'amuser nos sens frivoles
Par des tours harmonieux.
Pour rendre un peuple traitable
Vertueux , simple , équitable,
Ami du Ciel & des Loix ,
L'éloquence véritable
Est l'exemple des Grands Rois;

C'est ce langage visible
Dans nos vrais Législateurs ,
Qui fait la règle infaillible
Des peuples imitateurs.
Contre une Loi qui nous gêne ;
La Nature se déchaîne ,
Et cherche à se révolter ;
Mais l'exemple nous entraîne ;
Et nous force à l'imiter.

En vous , en votre sagesse ,
De ce principe constant
Je vois , Auguste Princesse ,
Un témoignage éclatant ;
Et dans la splendeur divine
De ces vertus qu'illumine
Tout l'éclat du plus grand jour ;
Je reconnois l'origine
Des vertus de votre Cour.

La bonté qui brille en elle
De ses charmes les plus doux ;

Est une image de celle
Qu'elle voit briller en vous ;
Et par vous seule enrichie ,
Sa politesse affranchie
Des moindres obscurités ,
Est la lueur réfléchie
De vos sublimes clartés.

Et quel âge si fertile ,
Quel règne si renommé
Vit d'un éclat plus utile
Le Diadème animé !
Quelle piété profonde ,
Quelle lumière féconde
En nobles instructions ,
Du premier Trône du Monde
Rehaussa mieux les rayons !

Des Héros de ses écoles
La Grèce a beau se targuer :
La pompe de leurs paroles
Ne m'apprend qu'à distinguer
De l'autorité puissante
D'une sagesse agissante
Qui régne sur mes esprits ;
La sagesse languissante
Que j'honore en leurs écrits ;

Non , non : la Philosophie
En vain se fait exalter ;

On n'écoute que la vie
De ceux qu'on doit imiter.
Vous seuls, ô divine Race,
Grands Rois qui tenez la place
Des Rois au Ciel retirés,
Pouvez conserver la trace
De leurs exemples sacrés.

Pendant la courte durée
De cet âge radieux,
Qui vit la Terre honorée
De la présence des Dieux :
L'homme instruit par l'habitude ;
Marchant avec certitude
Dans leurs sentiers lumineux,
Imitoit sans autre étude
Ce qu'il admiroit en eux.

Dans l'innocence première
Affermi par ce pouvoir,
Chacun puisoit sa lumière
Aux sources du vrai sçavoir ;
Et dans ce cé'este Livre
Des leçons qu'il devoit suivre ;
Toujours prêt à se nourrir,
Préféroit l'art de bien vivre
A l'art de bien discourir.

Mais dès que ces heureux guides,
Transportés loin de nos yeux,

Sur l'alle des Vents rapides
S'envolèrent vers les Cieux :
La Science opiniâtre,
De son mérite idolâtre,
Vint au milieu des clameurs
Edifier son théâtre
Sur la ruine des mœurs.

Dès-lors avec l'assurance
De s'attirer nos tributs,
La fastueuse Eloquence
Prit la place des Vertus.
L'Art forma leur caractère;
Et de la Sagesse austère
L'aimable simplicité
Ne devint plus qu'un mystère
Par l'Amour-propre inventé.

Dépouillez donc votre écorce,
Philosophes sourcilleux;
Et pour nous prouver la force
De vos secours merveilleux,
Montrez-nous depuis Pandore
Tous les vices qu'on abhorre
En terre mieux établis,
Qu'aux siècles que l'on honore
Du nom de siècles polis.

Avant que dans l'Italie,
Sous de sinistres aspects

La vertu se fût polie
 Par le mélange des Grecs :
 La foi , l'honneur , la constance ,
 L'intrépide résistance
 Dans les plus mortels dangers ,
 Y régnoient sans l'assistance
 Des préceptes étrangers.

Mais malgré l'exemple antique ,
 Elle laissa dans son sein
 Des Disciples du Portique
 Glisser le premier essain.
 Rome en les voyant paroître ,
 Cessa de se reconnoître
 Dans ses tristes rejettons ;
 Et le même âge vit naître
 Les Gracques & les Catons.

O D E I V.

A U R O I

D E L A G R A N D E B R E T A G N E.

TANDIS que l'Europe étonnée
 Voit ses peuples les plus puissans
 Traîner dans les besoins pressans
 Une importune destinée :
 Grand Roi , loin de ton peuple heureux
 Quel Dieu propice & généreux

Détournant ces tristes nuages,
Semble pour lui seul désormais
Réserver tous les avantages
De la victoire & de la paix ?

Quelle inconcevable puissance
Fait fleurir sa gloire au dehors !
Quel amas d'immenses trésors
Dans son sein nourrit l'abondance !
La Tamise , Reine des eaux,
Voit ses innombrables Vaisseaux
Porter sa loi dans les deux Mondes ;
Et forcer jusqu'au Dieu des Mers
D'enrichir ses rives fécondes
Des tributs de tout l'Univers.

De cette pompeuse largesse
Ici tout partage le prix.

A l'aspect de ces murs chéris,
La pauvreté devient richesse.
Dieux ! quel déluge d'habitans
Y brave depuis si long-tems

L'indigence ailleurs si commune !

Quel prodige encor une fois
Semble y faire de la Fortune
L'exécutrice de ses loix !

Peuples , vous devez le connoître.

Ce comble de félicité
N'est dû qu'à la sage équité

Du meilleur Roi qu'on ait vû naître.
De vos biens, comme de vos maux,
Les Gouvernemens inégaux
Ont toujours été la semence.
Vos Rois sont dans la main des Dieux
Les instrumens de la clémence
Ou de la colère des Cieux.

Oùi, grand Prince, j'ose le dire,
Tes Sujets de biens si comblés
Languiroient peut-être accablés
Sous le joug de tout autre Empire.
Le Ciel jaloux de leur Grandeur,
Pour en assurer la splendeur,
Leur devoit un Maître équitable,
Qui préférât leurs libertés
A la justice incontestable
De ses droits les plus respectés.

Mais, grand Roi, de ces droits sublimes
Le sacrifice généreux
T'assûre d'autres droits sur eux
Bien plus forts & plus légitimes.
Les faveurs qu'ils tiennent de Toi,
Sont des ressources de leur foi
Toujours prêtes pour ta défense,
Qui leur font chérir leur devoir,
Et qui n'augmentent leur puissance;
Que pour affermir ton pouvoir.

Un Roi qui ravit par contrainte
Ce que l'amour doit accorder ,
Et qui content de commander ,
Ne veut régner que par la crainte ,
En vain fier de ses hauts projets ,
Croit en abaissant ses Sujets ,
Relever son pouvoir suprême :
Entouré d'esclaves soumis ,
Tôt ou tard il devient lui-même
Esclave de ses ennemis.

Combien plus sage & plus habile
Est celui qui par ses faveurs
Songe à s'élever dans les cœurs
Un trône durable & tranquille ?
Qui ne connoît point d'autres biens ;
Que ceux que ses vrais Citoyens
De sa bonté peuvent attendre ;
Et qui prompt à les discerner ,
N'ouvre les mains que pour répandre ,
Et ne reçoit que pour donner ?

Noble & généreuse industrie
Des Antonins & des Titus ,
Source de toutes les vertus
D'un vrai Pere de la Patrie !
Hélas ! par ce titre fameux
Peu de Princes ont scû comme eux
S'affranchir de la main des Parques ,
Mais ce nom si rare , grand Roi ,

Qui jamais d'entre les Monarques
S'en rendit plus digne que Toi ?

Qui jamais vit le Diadème
Armer contre ses ennemis
Un vengeur aux loix plus soumis,
Et plus détaché de soi-même ?
La sûreté de tes Etats
Peut bien contre quelques ingrats
Changer ta clémence en justice :
Mais ce mouvement étranger
Redevient clémence propice,
Quand tu n'as plus qu'à te venger.

Et c'est cette clémence auguste,
Qui souvent de l'autorité
Etablit mieux la sûreté
Que la vengeance la plus juste.
Ainsi le plus grand des Romains
De ses ennemis inhumains
Confondant les noirs artifices,
Trouva l'art de se faire aimer
De ceux que l'horreur des supplices
N'avoit encor pû défarmer.

Que peut contre Toi l'impuissance
De quelques foibles mécontents,
Qui sur l'infortune des tems
Fondent leur dernière espérance,
Lorsque contre leurs vains souhaits

Tu réunis par tes bienfaits
La Cour, les Villes, les Provinces ;
Et lorsqu'aidés de ton soutien,
Les plus grands Rois, les plus grands Princes
Trouvent leur repos dans le tien ?

Jusqu'à Toi toujours désunie,
L'Europe par tes soins heureux
Voit ses Chefs les plus généreux
Inspirés du même génie.
Ils ont vû par ta bonne-foi
De leurs peuples troublés d'effroi
La crainte heureusement déçûe,
Et déracinée à jamais
La haine si souvent reçûe
En survivance de la paix.

Poursuis, Monarque magnanime !
Acheve de leur inspirer
Le désir de persévérer
Dans cette concorde unanime.
Commande à ta propre valeur
D'éteindre en Toi cette chaleur
Qu'allume ton goût pour la gloire ;
Et donne au repos des humains
Tous les lauriers que la victoire
Offre à tes invincibles mains.

Mais vous, Peuples, à sa puissance
Associés par tant de droits,

Songez que de toutes vos loix,
La plus sainte est l'obéissance:
Craignez le zèle séducteur,
Qui sous le prétexte flatteur
D'une liberté plus durable,
Plonge souvent sans le vouloir,
Dans le cahos inséparable
De l'abus d'un trop grand pouvoir.

Athènes, l'honneur de la Grèce,
Et, comme vous, Reine des Mers,
Eût toujours rempli l'Univers
De sa gloire & de sa sagesse:
Mais son peuple trop peu soumis
Ne put dans les termes permis
Contenir sa puissance extrême,
Et trahi par la vanité,
Trouva dans sa liberté même
La perte de sa liberté.

ODE V.

AU ROI DE POLOGNE,

*Sur les Vœux que les Peuples de Saxe font
pour le retour de Sa Majesté.*

C'EST trop long-tems, grand Roi, différer ta
promesse,
Et d'un Peuple qui t'aime épuiser les desirs,

Reviens de ta patrie en proie à la tristesse
Calmer les déplaisirs.

Elle attend ton retour , comme une tendre épouse
Attend son jeune époux absent depuis un an ,
Et que retient encor sur son onde jalouse
L'infidèle Océan.

Plongée à ton départ dans une nuit obscure ,
Ses yeux n'ont vû lever que de tristes Soleils.
Rens lui par ta présence une clarté plus pure ,
Et des jours plus vermeils.

Mais non : je vois l'erreur du zèle qui m'anime.
Ta Patrie est par tout , grand Roi , je le sçai bien ,
Où peut de tes Etats le bonheur légitime
Exiger ton soutien.

Les Peuples nés aux bords que la Vistule arrose ,
Sont par adoption devenus tes Enfants.
Tu leur dois compte enfin , ton devoir te l'impose ,
De tes jours triomphans.

N'ont-ils pas vû ton bras au milieu des alarmes ,
Même avant qu'à ta loi leur choix les eût soumis ,
Faire jadis l'essai de ses premières armes
Contre leurs ennemis ?

Cent fois d'une Puissance impie & sacrilège
Leurs yeux t'ont vû braver les feux , les javelots ;
Et le fer à la main briguer le privilège
De mourir en Héros.

Ce n'est pas que le feu de ta valeur altière
N'eût pour premier objet la gloire & les lauriers :
Tu ne cherchois alors qu'à t'ouvrir la barrière
Du Temple des Guerriers.

En mille autres combats, sous l'œil de la Victoire ;
Des plus affreux dangers affrontant le concours ,
Tu semblois ne vouloir assurer ta mémoire
Qu'aux dépens de tes jours.

Telle est de tes pareils l'ardeur héréditaire.
Ils savent qu'un Héros par son rang exalté
Ne doit qu'à la vertu ce que doit le Vulgaire
A la nécessité.

Mais le Ciel protégeoit une si belle vie.
Il vouloit voir sur Toi ses desseins accomplis ;
Et par Toi relever au sein de ta Patrie
Ses honneurs abolis.

Un Royaume fameux fondé par tes Ancêtres
Devoit mettre en tes mains la suprême grandeur ;
Et ses Peuples par Toi voir de leurs premiers Maîtres
Revivre la splendeur.

En vain le Nord frémit & fait gronder l'orage ,
Qui sur eux tout-à-coup va fondre avec effroi :
Le Ciel t'offre un péril digne de ton courage ;
Mais il combat pour Toi.

Ce superbe ennemi des Princes de la Terre ,
Contre Eux , contre leurs droits si fièrement armé ;

Tombe , & meurt foudroyé par le même tonnerre
Qu'il avoit allumé.

Tu régnes cependant ; & tes Sujets tranquilles
Vivent sous ton appui dans un calme profond ,
A couvert des larcins & des courses agiles
Du Scythe vagabond.

Les troupeaux rassurés broutent l'herbe sauvage :
Le Laboureur content cultive ses guérêts :
Le Voyageur est libre , & sans peur du pillage
Traverse les forêts.

Le Peuple ne craint plus de Tyran qui l'opprime :
Le foible est soulagé , l'orgueilleux abbatu :
La force craint la Loi ; la peine suit le crime ;
Le prix suit la vertu.

Grand Roi , si le bonheur d'un Royaume paisible
Fait la félicité d'un Prince généreux ,
Quel Héros couronné , quel Monarque invincible
Fut jamais plus heureux ?

Quelle alliance enfin plus noble & plus sacrée ;
Eternisant ta gloire en ta postérité ,
Pouvoit mieux affermir l'infailible durée
De ta prospérité ?

Ce sont-là les faveurs dont la bonté céleste
A payé ton retour au culte fortuné ,
Que tes Peres séduits par un guide funeste
Avoient abandonné.

N'en doute point, grand Roi, c'est l'arbitre suprême,
Qui pour mieux t'élever voulut t'assujettir;
Et qui couronne en Toi les faveurs que lui-même
Daigna te départir.

C'est ainsi qu'autrefois dans les eaux de sa grace
Des fiers Héros Saxons il lava les forfaits,
Afin de faire un jour éclater sur leur race
Sa gloire & ses bienfaits.

L'Empire fut le prix de leur obéissance.
Il choisit les Othons, & voulut par leurs mains
Du joug des Albéric, & des fers de Crescence
Affranchir les Romains.

Dès-lors, que ne peut point un exemple sublime
Transmis des Souverains au reste des Mortels !
L'Univers vit par-tout un encens légitime
Fumer sur les Autels.

Des Héros de leur sang la piété soumise
Triompha six cens ans avec le même éclat,
Sans jamais séparer l'étendart de l'Eglise
Des drapeaux de l'Etat.

Rome enfin ne voyoit dans ces augustes Princes
Que des Fils généreux, qui fermes dans sa Loi,
Maintenoient la splendeur de leurs vastes Provinces
Par celle de la Foi.

O siècles lumineux ! votre clarté célèbre
Devoit-elle à leurs yeux dérober son flambeau ?

Falloit-il que la nuit vînt d'un voile funèbre
Couvrir un jour si beau ?

L'héritier de leur nom , l'héritier de leur gloire,
Ose applaudir , que dis-je ? ose appuyer l'erreur,
Et d'un vil apostat , l'opprobre de l'Histoire ,
Adopter la fureur.

L'auguste Vérité le voit s'armer contre elle ;
Et sous le nom du Ciel combattant pour l'Enfer ,
Tout le Nord révolté soutenir sa querelle
Par la flâme & le fer.

Ah ! c'en est trop ; je cède à ma douleur amère :
Retirons-nous , dit-elle , en de plus doux climats ,
Et cherchons des enfans , qui du sang de leur mere
Ne souillent point leurs bras.

Fils ingrat , c'est par toi que mon malheur s'acheve.
Tu détruis mon pouvoir : mais le tien va finir.
Un Dieu vengeur te suit : tremble ; son bras s'élève
Tout prêt à te punir.

Je vois , je vois le trône où ta fureur s'exerce ,
Tomber sur tes neveux de sa chute écrasés ,
Comme un chêne orgueilleux , que l'orage renverse
Sur ses rameaux brisés.

Mais sur ce tronc aride une branche élevée
Doit un jour réparer ses débris éclatans ,
Par mes mains & pour moi nourrie & conservée
Jusqu'à la fin des tems.

Rejetton

Rejetton fortuné de cette tige illustre,
Un Prince aimé des Cieux rentrera sous mes loix ;
Et mes Autels détruits reprendront tout le lustre ;
Qu'ils eurent autrefois.

Je régnerai par lui sur des Peuples rebelles :
Il régnera par moi sur des Peuples soumis ;
Et j'aneantirai les complots infidèles
De tous leurs ennemis.

Peuples vraiment heureux ! Veuillent les destinées
De son Empire aimable éterniser le cours ;
Et pour votre bonheur prolonger ses années
Au dépens de vos jours !

Puisse l'auguste Fils , qui marche sur ses traces ,
Et que le Ciel lui-même a pris soin d'éclairer ,
Conserver à jamais les vertus & les graces
Qui le font adorer !

Digne fruit d'une race en Héros si féconde ,
Puisse-t-il égaler leur gloire & leurs exploits ,
Et devenir comme eux les délices du Monde ,
Et l'exemple des Rois !

L'ODE suivante est le fruit d'une insomnie opiniâtre, causée par une longue maladie, dont je n'ai pû trouver moyen de dissiper l'ennui que par la peinture des symptômes mêmes qui l'accompagnoient ; mais de laquelle, grace au Ciel, il ne me reste plus aujourd'hui, que le souvenir reconnoissant des illustres bontés qui m'ont été témoignées à son occasion.

ODE VI.

A M. LE COMTE DE LANNOY,
GOUVERNEUR DE BRUXELLES,

*Sur une Ma'adie de l'Auteur, causée par une
attaque de Paralyfie, en l'année 1738.*

C'EST UI qui des cœurs sensibles
Cherche à devenir vainqueur,
Doit pour les rendre flexibles
Consulter son propre cœur :
C'est notre plus sûr arbitre.
Les Dieux ne sont qu'à ce titre
De nos offrandes jaloux.
Si Jupiter veut qu'on l'aime,

C'est qu'il nous prévient lui-même
Par l'amour qu'il a pour nous.

C'est cette noble industrie,
Comte, qui par tant de nœuds
T'attache dans ta Patrie
Tous les cœurs & tous les vœux.
Rappelle dans ta pensée,
A la nouvelle annoncée
Du dernier prix de ta foi,
Tous ces torrens de tendresse,
Dont la publique allégresse
Signala son feu pour toi.



En moi-même, ô preuve insigne !
Jusqu'où n'a pas éclaté
D'un caractère si digne
L'intarissable bonté !
Dans le calme, dans l'orage,
Toujours même témoignage ;
Sur-tout dans ces tristes jours,
Dont la lumière effacée
De ma Planète éclipcée
Me fait sentir le décours.

Malheureux l'homme qui fonde
L'avenir sur le présent,
Et qu'endort au sein de l'onde
Un Zéphire séduisant !
Jamais l'adverse Fortune,

Ma surveillante importune,
Ne parut plus loin de moi ;
Et jamais aux doux mensonges
De mille agréables songes :
Je ne prêtai tant de foi.

Ces dans ces routes fleuries,
Où mes volages esprits
Promenoient leurs rêveries,
D'un charme trompeur épris :
Que contre moi révoltée,
L'impatiente Adrastée
Némésis avoit caché,
Vengeresse impitoyable,
Le précipice effroyable
Où mes pas ont trébuché.

Tel qu'un Arbre stable & ferme ;
Quand l'Hiver par sa rigueur
De la sève qu'il renferme
A refroidi la vigueur :
S'il perd l'utile assistance
Des appuis dont la constance
Soutient ses bras relâchés,
Sa tête fière & hautaine
Cachera bien-tôt l'arène
Sous ses rameaux desséchés.

Tel quand le secours robuste
Dont mon corps est étayé,

En laisse à mon sang aduste
Régir la foible moitié,
L'autre moitié qui succombe ;
Hésite, chancelle, tombe,
Et tient que malgré l'effort
Que la vertu fait renaitre,
Le plus foible est toujours maître,
Et triomphe du plus fort.

Par mes désirs prévenue,
Près de mon lit douloureux
Déjà la Mort est venue
Asséoir son squelette affreux ;
Et le regard homicide
De son cortége perfide
Porte à son dernier degré
L'excès toujours plus terrible
D'un accablement horrible
Par l'insomnie ulcéré.

Quelle vapeur vous enivre,
Mortels, qui cl'érís du sort,
Ne désirez que de vivre,
Et ne craignez que la mort ?
Souvent malgré leurs promesses,
Vos dignités, vos richesses
Affligent leurs possesseurs.
Pour les Ames généreuses
D'un vrai bonheur amoureuses,
La mort même a ses douceurs.

On a beau se plaindre d'elle ,
Quelque horreur que l'on en ait ;
Les Guerriers la trouvent belle ,
Lorsqu'elle vient d'un seul trait
Les frapper à l'improvisite :
Mais , juste Ciel ! qu'elle est triste ;
Et quel rigoureux travail ,
Quand ses approches moins vives
Par des pertes successives
Nous détruisent en détail !

Pour le juste & le coupable
Arrêtés dans ses filets ,
Sa furie inévitable
N'a que roues & chevaux ;
Un supplice illégitime
De l'innocence & du crime
Confond la destruction :
C'est la même tyrannie ;
Et la seule ignominie
En fait la distinction.

Près de ma dernière Aurore ;
En vain dit-on que les Cieux
De quelques beaux jours encore
Pourront éclairer mes yeux.
O promesse imaginaire !
Quel emploi pourrois-je faire ;
Soleil , céleste flambeau ,
De ta lumière suprême ,

LIVRE IV.

Quand la moitié de moi-même
Est déjà dans le tombeau ?

Acheve donc ton ouvrage :
Viens, ô favorable Mort,
De ce caduque assemblage
Rompre le fragile accord.
Par ce coup où je t'invite,
Per mets que mon corps s'acquite
De ce qu'il doit au cercueil,
Et que mon ame y révoque
Cette constance équivoque
Dont la douleur est l'écueil.

Ainsi, parmi les ténèbres,
Les yeux vainement fermés,
Dans mille pensers funèbres
Mes sens étoient abîmés :
Lorsque d'une voix amie
Mon oreille raffermie
Crut reconnoître les sons.
C'étoit l'ombre de Malherbe,
Qui sur sa lyre superbe
Vint m'adresser ses leçons.

Sous quelles inquiétudes,
Ami, te vois-je abattu ?
Que t'ont servi nos études ?
Qu'as-tu fait de ta vertu ?
Toi qui, disciple d'Horace,

Par les Nymphes du Parnasse
Dès ton jeune âge nourri,
Semblois sur ces espérances
Contre toutes les souffrances
T'être fait un sûr abri ?

Ignorez-tu donc encore,
Que tous les fléaux tirés
De la Boîte de Pandore
Se sont du Monde emparés ?
Que l'ordre de la Nature
Soumet la pourpre & la bure
Aux mêmes sujets de pleurs ?
Et que tout fiers que nous sommes,
Nous naissons tous, foibles hommes,
Tributaires des douleurs ?

Prétendois-tu que les Parques
Dûssent, filant tes instans,
Signaler de mêmes marques
Ton hiver & ton printems ?
Quel Dieu te rend si plausible
La jouissance impossible
D'un privilège inouï
Réservé pour l'Empyrée,
Et dont pendant leur durée
Jamais Mortels n'ont joui ?

En recevant l'existence
Que le Ciel nous daigne offrir,

Nous recevons la sentence
Qui nous condamne à souffrir,
A sa vigueur naturelle
En vain notre corps appelle
De ce décret hazardeux :
Notre ame subordonnée,
Par les soucis dominée,
Paye assez pour tous les deux.

Quelle fièvre plus cruelle
Que ses mortels déplaisirs,
Quand la Fortune infidèle
Vient traverser ses desirs ?
En tout pais, à tout âge,
La douleur est son partage
Jusqu'à l'heure du trépas :
Dans le sein des grandeurs même ;
Le Sceptre & le Diadème
Ne l'en affranchissent pas.

Que dirai-je du supplice
Où l'exposent tous les jours
L'Imposture & la Malice
Que farde l'art du discours ?
Quand elle voit à sa place
L'Hypocrisie & l'Audace
Triompher de leurs larcins ;
Et sa timide innocence
Sans ressource & sans défense
Livrée à ses assassins ?

Si donc par des loix certaines
L'Ame, & le Corps son rempart,
Ont leurs plaisirs & leurs peines,
Leurs biens & leurs maux à part :
N'est-ce pas une fortune,
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix,
Que la moindre le reclame,
Et que du bonheur de l'Ame
Le Corps seul fasse les frais ?

L'espérance consolante
D'un plus heureux avenir
De ta douleur accablante
Doit chasser le souvenir.
C'étoit le dernier désastre,
Que de ton malheureux Astre
Exigeoit l'inimitié.
Calme ta crainte inquiète :
Némésis est satisfaite ;
Et ton tribut est payé.

ODE VII.

A LA POSTERITE. *

D E S S E des Héros, qu'adorent en idée
Tant d'illustres Amans, dont l'ardeur hazardée
Ne consacre qu'à toi ses vœux & ses efforts :
Toi qu'ils ne verront point, que nul n'a jamais vûe,
Et dont pour les Vivans la faveur suspendue
Ne s'accorde qu'aux Morts.

Vierge non encor née, en qui tout doit renaître ;
Quand le tems dévoilé viendra te donner l'Ètre,
Laisse-moi dans ces vers te tracer mes malheurs ;
Et ne refuse pas, arbitre vénérable,
Un regard généreux au récit déplorable
De mes longues douleurs.

Le Ciel qui me créa sous le plus dur auspice,
Me donna pour tout bien l'amour de la justice,
Un génie ennemi de tout art suborneur,
Une pauvreté fière, une mâle franchise,
Instruite à détester toute fortune acquise
Aux dépens de l'honneur.

Infortuné trésor ! importune largesse !
Sans le superbe appui de l'heureuse richesse,

* C'est de cette Ode que M. de Voltaire a dit, qu'elle
n'arriveroit jamais à son adresse.

Quel cœur impunément peut naître généreux ;
Et l'aride vertu limitée en soi-même,
Ne sert-elle qu'à rendre un malheureux qui l'aime,
Encor plus malheureux ?

Craintive, dépendante , & toujours poursuivie
Par la Malignité , l'Intérêt , & l'Envie ,
Quel espoir de bonheur lui peut être permis ,
Si pour avoir la paix , il faut qu'elle s'abaisse
A toujours se contraindre , & courtoiser sans cesse
Jusqu'à ses ennemis ?

Je n'ai que trop appris qu'en ce monde où nous sem-
mes,
Pour souverain mérite on ne demande aux hommes
Qu'un vice complaisant de grace revêtu ;
Et que des ennemis que l'amour-propre inspire ,
Les plus envenimés sont ceux que nous attire
L'inflexible vertu.

C'est cet amour du vrai , ce zèle antipatique
Contre tout faux brillant , tout éclat sophistique ;
Où l'orgueil frauduleux va chercher ses atours ,
Qui seul me suscita cette foule perverse
D'ennemis forcenés , dont la rage traverse
Le repos de mes jours.

Ecartons , ont-ils dit , ce censeur intraitable ;
Que des plus beaux dehors l'attrait inévitable
Ne fit jamais gauchir contre la vérité.
Détruisons un témoin qu'on ne sçauroit séduire ;

Et

Et pour la garantir , perdons ce qui peut nuire
A notre vanité.

Inventons un venin dont la vapeur infâme ;
En soulevant l'esprit , pénètre jusqu'à l'ame ;
Et sous son nom connu répandons ce poison.
N'épargnons contre lui mensonge ni parjure :
Chez le peuple troublé la fureur & l'injure
Tiendront lieu de raison.

Imposteurs effrontés , c'est par cette souplesse ;
Que j'ai vû tant de fois votre scélératesse
Jusques chez mes amis me chercher des censeurs ;
Et des yeux les plus purs bravant le témoignage ,
Défigurer mes traits , & souiller mon visage
De vos propres noirceurs.

Toutefois au milieu de l'horrible tempête ;
Dont malgré ma candeur , pour écraser ma tête ;
L'autorité séduite arma leurs passions ,
La chaste Vérité prit en main ma défense ,
Et fit luire en tout tems sur ma foible innocence
L'éclat de ses rayons.

Aussi marchant toujours sur mes antiques traces ;
Combien n'ai-je pas vû , dans mes longues disgraces ,
D'illustres amitiés consoler mes ennuis ?
Constamment honoré de leur noble suffrage ,
Sans employer d'autre art que le fidèle usage
D'être ce que je suis ,

Telle est sur nous du Ciel la sage Providence ,
Qui bornant à ses traits l'effet de sa vengeance ,
D'un plus âpre tourment m'épargnoit les horreurs ,
Pouvoit-elle acquitter par une moindre voie
La dette des excès d'une jeunesse en proie
A mes folles erreurs ?

Objets de la bonté , même dans sa colere ,
Enfans toujours chéris de cette tendre mere ,
Ce qui nous semble un fruit de son inimitié ,
N'est en nous que le prix d'une vie infidèle :
Châtiment maternel , qui n'est jamais en elle
Qu'un effet de pitié.

Révérans sa justice , adorons sa clémence ,
Qui jusques dans les maux que sa main nous dispense ,
Nous présente un moyen d'expier nos forfaits ;
Et qui nous imposant ces peines salutaires ,
Nous donne en même tems les secours nécessaires ,
Pour en porter le faix.

Juste Postérité , qui me feras connoître ,
Si mon nom vit encor quand tu viendras à naître ,
Donne-moi pour exemple à l'homme infortuné ,
Qui courbé sous le poids de son malheur extrême ,
Pour azile dernier n'a que l'azile même
Dont il fut détourné.

Dis-lui qu'en mes écrits il contemple l'image
D'un mortel qui du monde embrassant l'esclavage ,
Trouva , cherchant le bien , le mal qu'il haïssoit ;

Et qui dans ce trompeur & fatal labyrinthe ,
De son miel le plus pur vit composer l'absynthe ,
Que l'erreur lui verfoit.

Heureux encor pourtant , même dans son naufrage ,
Que le Ciel l'ait toujours assisté d'un courage ,
Qui de son seul devoir fit sa suprême loi :
De vils tempéramens combattant la mollesse ,
Sans s'exposer jamais par la moindre foiblesse
A rougir devant toi.

Voilà quel fut celui qui t'adresse sa plainte ,
Victime abandonnée à l'envieuse feinte ,
De sa seule innocence en vain accompagné :
Toujours persécuté , mais toujours calme & ferme ;
Et surchargé de jours , n'aspirant plus qu'au terme
A leur nombre assigné.

Le pinceau de Zeuxis , rival de la Nature ,
A souvent de ses traits ébauché la peinture :
Mais du sage Lecteur les équitables yeux ,
Libres de préjugé , de colere & d'envie ,
Jugeront que ces Vers , vrai tableau de sa vie ,
Le peignent encor mieux ,

ODE VIII.

A LA PAIX.

O PAIX ! aimable Paix ! secourable Immortelle ;
Fille de l'Harmonie , & Mere des Plaisirs ,
Que fais-tu dans les Cieux , tandis que de Cybèle
Les sujets désolés t'adressent leurs soupirs ?

Si par l'Ambition de la Terre bannie ,
Tu crois devoir ta haine à tes profanateurs ,
Que t'a fait l'Innocence injustement punie
De l'inhumanité de tes persécuteurs ?

Equitable Déesse , entens nos voix plaintives :
Voi ces champs ravagés , voi ces temples brûlans ;
Ces peuples éplorés , ces meres fugitives ,
Et ces enfans meurtris entre leurs bras sanglans.

De quels débordemens de sang & de carnage
La Terre a-t-elle vû ses flancs plus engraisés ?
Et quel Fleuve jamais vit border son rivage
D'un plus horrible amas de mourans entassés ?

Telle autour d'Ilion la Mort livide & blême
Moissonnoit les Guerriers de Phrygie & d'Argos ;
Dans ces combats affreux , où le Dieu Mars lui-même
De son sang immortel vit bouillonner les flots.

D'un cri pareil au bruit d'une Armée invincible,
 Qui s'avance au signal d'un combat furieux,
 Il ébranla du Ciel la voute inaccessible,
 Et vint porter sa plainte au Monarque des Dieux.

Mais le grand Jupiter, dont la présence auguste
 Fait rentrer d'un coup d'œil l'Audace en son devoir,
 Interrompant la voix de ce Guerrier injuste,
 En ces mots foudroyans confondit son espoir.

* » Va, tyran des mortels, Dieu barbare & funeste;
 » Va faire retentir tes regrets loin de moi :
 » De tous les habitans de l'Olympe céleste
 » Nul n'est à mes regards plus odieux que toi.

» Tigre, à qui la pitié ne peut se faire entendre ;
 » Tu n'aimes que le meurtre & les embrasemens.
 » Les remparts abattus, les Palais mis en cendre,
 » Sont de ta cruauté les plus doux monumens.

» La Frayeur & la Mort vont sans cesse à ta suite ;
 » Monstre nourri de sang, cœur abreuvé de fiel,
 » Plus digne de régner sur les bords du Cocyte,
 » Que de tenir ta place entre les Dieux du Ciel.

» Ah! lorsque ton orgueil languissoit dans les chaînes,
 » Où les Fils d'Aloüs te faisoient soupirer,
 » Pourquoi, trop peu sensible aux misères humaines,
 » Mercure malgré moi vint-il t'en délivrer !

* *Iliad. Liv. 5.*

- » La Discorde dès-lors avec toi détronée ;
- » Eût été pour toujours reléguée aux Enfers ;
- » Et l'altière Bellone au repos condamnée ,
- » N'eût jamais exilé la PAIX de l'Univers.
- » La PAIX, l'aimable PAIX fait bénir son Empire :
- » Le bien de ses Sujets fait son soin le plus cher ;
- » Et toi, fils de Junon, c'est elle qui t'inspire
- » La fureur de régner par la flâme & le fer.

Chaste PAIX, c'est ainsi que le Maître du Monde
 Du fier Mars & de toi sçait discerner le prix.
 Ton Sceptre rend la Terre en délices féconde :
 Le sien ne fait régner que les pleurs & les cris.

Pourquoi donc au malheur de la Terre affligée
 Refuser le secours de tes divines mains ?
 Pourquoi du Roi des Cieux chérie & protégée ;
 Céder à ton rival l'Empire des Humains ?

Je t'entens. C'est en vain que nos vœux unanimes
 De l'Olympe irrité conjurent le courroux ?
 Avant que sa justice ait expié nos crimes ,
 Il ne t'est pas permis d'habiter parmi nous.

Et quel Siècle jamais mérita mieux sa haine ?
 Quel âge plus fécond en Tyrans orgueilleux ?
 En quel tems a-t-on vû l'Impiété hautaine
 Lever contre le Ciel un front plus sourcilleux ?

La peur de ses Arrêts n'est plus qu'une foiblesse :
 Le Blasphème s'érige en noble liberté,

La Fraude au double front en prudente sagesse,
Et le mépris des loix en magnanimité.

Voilà, Peuples, voilà ce qui sur vos Provinces
Du Ciel inexorable attire la rigueur :
Voilà ce Dieu fatal, qui met à tant de Princes
La foudre dans les mains, la haine dans le cœur.

Des douceurs de la PAIX, des horreurs de la Guerre,
Un ordre indépendant détermine le choix.
C'est le courroux des Rois qui fait armer la Terre :
C'est le courroux des Dieux qui fait armer les Rois.

C'est par eux, que sur nous la suprême vengeance
Exerce les fûeaux de sa sévérité,
Lorsqu'après une longue & stérile indulgence,
Nos crimes ont du Ciel épuisé la bonté.

Grands Dieux ! si la rigueur de vos coups légitimes
N'est point encor lassée après tant de malheurs,
Si tant de sang versé, tant d'illustres victimes
N'ont point fait de nos yeux couler assez de pleurs :

Inspirez-nous du moins ce repentir sincère,
Cette douleur soumise, & ces humbles regrets,
Dont l'hommage peut seul, en ces tems de colère,
Fléchir l'austérité de vos justes décrets.

Echauffez notre zèle, attendrissez nos ames,
Elevez nos esprits au céleste séjour ;
Et remplissez nos cœurs de ces ardentes flâmes
Qu'allument le devoir, le respect & l'amour.

Un Monarque vainqueur , arbitre de la Guerre ;
Arbitre du destin de ses plus fiers Rivaux ,
N'attend que ce moment pour poser son tonnerre ;
Et pour faire cesser la rigueur de nos maux.

Qu dis-je ! Ce moment de jour en jour s'avance ;
Les Dieux sont adoucis ; nos vœux sont exaucés :
D'un Ministre adoré l'heureuse Providence
Veille à notre salut ; il vit , c'en est assez.

Peuples , c'est par lui seul que Bellone asservie
Va se voir enchaîner d'un éternel lien.
C'est à votre bonheur qu'il consacre sa vie :
C'est à votre repos qu'il immole le sien.

Revien donc , il est tems que son vœu se consomme ;
Revien , divine PAIX , en recueillir le fruit :
Sur ton char lumineux fais monter ce grand homme ,
Et laisse-toi conduire au Dieu qui le conduit.

Ainsi , du Ciel calmé rapellant la tendresse ,
Pussions-nous voir changer par ses dons souverains
Nos peines en plaisirs , nos pleurs en allégresse ,
Et nos obscures nuits en jours purs & serains !



A V I S.

LA Traduction suivante a été examinée par plusieurs Italiens d'un mérite distingué dans la République des Lettres, qui tous l'ont trouvée écrite avec toute la pureté & toute l'élégance possibles ; & quoique mes pensées y soient rendues Vers pour Vers, & presque mot pour mot, il y régne cependant par-tout un air de facilité, qu'on auroit de la peine à trouver dans les Traductions les moins scrupuleuses. Ainsi j'espère que le Lecteur la recevra avec plaisir, & que l'Auteur, quoique je n'aye pas l'honneur d'en être connu, me pardonnera la liberté que je prens d'associer ici ses Vers aux miens, ce que j'en fais n'étant qu'en vûe de la satisfaction du Public, & nullement par vanité, puisque si j'avois à prononcer moi-même sur le mérite des deux Ouvrages, je ne ferois nulle difficulté de donner la préférence à la Copie sur l'Original.



TRADUZIONE
DELL' ODA IV.
DEL SECONDO LIBRO;
FATTA

DAL SIGNORE N. GUINIGI,

Allora Ambasciadore della Repubblica
di Lucca alla Corte Cesarea.

SPIRTO nato quaggiù per chiaro esempio
Alle bell' alme di virtude accese,
Che senza guida per aspre e scoscese
Vie su'l giogo salisti ov' ella ha il Tempio:
Com' or' ti veggio la tristezza e'l pianto
Mesti compagni accanto?
E al duol ti rendi che oppugnar tu dei?
D'atri pensieri impresso,
Mal' accorto così ministro sei
Del tuo supplicio istesso.

Scuoti l'injusto affanno, è libertate
Rendi allo spirto tra ner' ombre chiuso:
Che darfi vinto alla fortuna, è l'uso
Del volgo vil delle anime mal nate.

*Volgi la fronte corragioso è forte
Alla nemica Sorte,
E sostenta el valor con giusta speme.
Forse il novello giorno
In porto ti vedrà, s'oggi ti freme
Il turbine d'intorno.*

*Non è già sempre il mar dagli spumosi
Fiatì dell' Aquilon sossopra volto;
Ne giù sempre a ruina il corso an sciolto
Per le valli i torrenti impetuosi.
E duro anche all' intrepida Virtute
Senza sperar salute
Strar' in mezza alle pene immobil sempre:
Ma dove il dolce raggio
Della speranza avvien che le contempra,
Si rallegra il corraggio.*

*Quella eh' ora ti punge egra e molesta
Cura, un dì sentirai tranquilla farsi,
E dall'alma quieta il duol sgombrarsi,
Come sogno sen va quand' uom si desta.
Prendi fidanza. Se teme il Pilote
Quand' Euro infuria e Noto:
Pur la speme di placida bonaccia
Fa che si riconforti,
Allor che la procella il core agghiaccia.*

*Ben puote il Saggio [e da fortezza daffi]
Quando di mali ha dura guerra al fianco,*

Qualehe voto a Fortuna offerir anco;
 Purchè addietro Valore unqua non lassì:
 Ma se non songe mai ventura infesta
 Che tenga Virtù desta,
 Questa lenta divien, ne virtù serba:
 Vano orgoglio e dispetto
 Con la ricchezza indomita e superba,
 E dispietato affetto.

E ver che tua virtù, pria che protervo
 Destin l'urtasse con maligne scosse,
 Non languia per quiete, onde uopo fosse
 Che negli assalti racquitasse nervo.
 Ne mal' unquanco a se stessa conforme
 Seguia la traccia e l'orme
 Di quel Folle, che all' aura di fortuna
 Si gonfio e altier si rende,
 Ne sciagura ebbe mai se non quest' una,
 Che non provo vicende.

Ma se per uso tal co' duri guai
 Il Ciel severo inutilmente affigge
 Chi, quel confin che la raggion prefigge
 Al tempo lieto non trascorse mai:
 Pure i tranquilli di dopo gli amari
 Sembram venir più cari.
 Destan le pene e l'inquieto affanno
 La calma istupidità

D'un

*D'una felicità, che mai non hanno
Le sciagure assalita.*

*Qual forma il giro e la misura agli anni
Del giorno e della notte il moto alterno,
Tal quel che a noi prefisse il Fato eterno
Corso, a gioie distingue ed effanni.
E fè del Cielo l'ammirabil' arte,
Che l'una e l'altra parte
Di nostra vita variando giove;
E l'amiche venture
Sovente trae l'incomprendibil Giove
Di mezzo all' aspre cure.*

*D'inutil grida e di lamenti afforda
L'aer in vano il misero dolente.
Fa di tutto quaggiù gioco insolente
La severa Fortuna, e al pianto è sorda.
Sotto l'imperio suo siam pari a quelli
Favolosi Gemelli,
Cui già misere Genti altari ergeste:
Coppia di strani Numi,
Or di Cocite placid' ombre morte,
Or del Ciel chiari lumi.*

*Così da lieto stato a vita acerba
Ne sospinge a sua voglia; onde più fermo
Contro a caprici suoi non hassi schermo,*

230 ODES, LIVRE IV.

*Che ripensare ognor che sè non serba ;
E mirar la d'un volto non curante
Qual femina vagante
Di nostri voti indegna , e che tradisce
Per malvaggia nature ,
Poi volubile torna , ed offerisce
Quand' altri mén , la cura.*





ODES
 EN MUSIQUE,
 OU
 CANTATES ALLEGORIQUES.

DIANE.
 CANTATE I.



PEINE le Soleil au fond des antres som-
 bres
 Avoit du haut des Cieux précipité les
 ombres :

Quand la chaste Diane à travers les forêts
 Apperçut un lieu solitaire ,
 Où le Fils de Venus & les Dieux de Cythère
 Dormoient sous un ombrage frais.
 Surprise , elle s'arrête ; & sa prompte colère
 S'exhale en ce discours , qu'elle adresse tout bas
 A ces Dieux endormis qui ne l'entendent pas :

V ij

Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables :
Laissez respirer l'Univers.

Profitons de la nuit profonde
Dont le sommeil couvre leurs yeux !
Assurons-le repos au Monde,
En brisant leurs traits odieux.

Vous par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fers :
Dormez, Amours inexorables :
Laissez respirer l'Univers.

A ces mots elle approche ; & ses Nymphes timides
Portant sans bruit leurs pas vers ces Dieux homicides,
D'une tremblante main saisissent leurs carquois ;
Et bientôt du débris de leurs flèches perfides
Sement les plaines & les bois.
Tous les Dieux des forêts, des fleuves, des montagnes
Viennent féliciter leurs heureuses compagnes ;
Et de leurs ennemis bravant les vains efforts,
Expriment ainsi leurs transports.

Quel bonheur ! quelle victoire !
Quel triomphe ! quelle gloire !
Les Amours sont désarmés.

Jeunes cœurs, rompez vos chaînes,
Cessons de craindre les peines
Dont nous étions alarmés.

CANTATES.

233

Quel bonheur ! quelle victoire !

Quel triomphe ! quelle gloire !

Les Amours sont défarmés.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'allégresse ;

Mais quels objets lui sont offerts !

Quel réveil ! Dieux ! quelle tristesse ,

Quand de ses dards brisés il voit les champs couverts !

Un trait me reste encor dans ce désordre extrême ;

Perfides , votre exemple instruira l'Univers.

Il parle. Le trait vole , & traversant les airs ,

Va percer Diane elle-même.

Juste , mais trop cruel revers ,

Qui signale , grand Dieu , ta vengeance suprême ,]

Respectons l'Amour

Tandis qu'il sommeille ,

Et craignons qu'un jour

Ce Dieu ne s'éveille.

En vain nous romprons

Tous les traits qu'il darde ,

Si nous ignorons

Celui qu'il nous garde.

Respectons l'Amour

Tandis qu'il sommeille ,

Et craignons qu'un jour

Ce Dieu ne s'éveille.

ADONIS.

CANTATE II.

LE Dieu Mars & Venus blessés des mêmes traits
Goûtoient les biens les plus parfaits,
Qu'aux cœurs bien enflammés le tendre Amour apprête;
Mais ce Dieu superbe & jaloux
D'un œil de Conquérant regardant sa conquête,
Fit bientôt aux plaisirs succéder les dégoûts.

Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr;
Et pour être toujours le maître,
L'Amant doit toujours obéir.

L'Amour ne va point sans les Graces;
On n'arrache point ses faveurs.
L'empportement ni les menaces
Ne font point le lien des cœurs.

Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr;
Et pour être toujours le maître,
L'Amant doit toujours obéir.

La Déesse déjà ne craint plus son absence;
Et cessant de l'aimer sans s'en appercevoir,
Fait atteler son char, pleine d'impatience,
Et vole vers les bords soumis à son pouvoir.

Là ses jours couloient sans allarmes,
Lorsqu'un jeune Chasseur se présente à ses yeux.
Elle croit voir son Fils ; il en a tous les charmes.
Jamais rien de plus beau ne parut sous les Cieux ;
Et le Vainqueur de l'Inde étoit moins gracieux,
Le jour que d'Ariane il vint sécher les larmes.

La froide Nayade
Sort pour l'admirer ;
La jeune Dryade
Cherche à l'attirer.
Faune d'un sourire
Approuve leur choix ;
Le jaloux Satyre
Fuit au fond des bois ;
Et Pan qui soupire,
Brise son hautbois.

Il aborde en tremblant la charmante Déesse ;
Sa timide pudeur relève ses appas.

Les Graces, les Ris, la Jeunesse
Marchent au-devant de ses pas ;
Et du plus haut des airs, l'Amour avec adresse
Fait partir à l'instant le trait dont il les blesse.

Que désormais Mars en fureur
Gronde, menace, tonne, éclate.
Amans, profitez tous de sa jalouse erreur.
Des feux trop violens font souvent une ingratitude :
On oublie aisément un amour qui fait peur,
En faveur d'un amour qui flatte.

Que le soin de charmer
Soit votre unique affaire.
Songez que l'art d'aimer
N'est que celui de plaire.

Voulez-vous dans vos feux
Trouver des biens durables ?
Soyez moins amoureux,
Devenez plus aimables.

Que le soin de charmer
Soit votre unique affaire.
Songez que l'art d'aimer
N'est que celui de plaire.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR.

CANTATE III.

FILLES du Dieu de l'Univers,
Muses, que je me plais dans vos douces retraites !
Que ces rivages frais, que ces bois toujours verts
Sont propres à charmer les âmes inquiètes !
Quel cœur n'oublieroit les tourmens
Au murmure flatteur de cette onde tranquille !
Qui pourroit résister aux doux ravissemens
Qu'excite votre voix fertile !
Non, ce n'est qu'en ces lieux charmans
Que le parfait bonheur a choisi son azile.

Heureux , qui de vos doux plaisirs
Goûte la douceur toujours pure !
Il triomphe des vains desirs ,
Et n'obéit qu'à la Nature.

Il partage avec les Héros
La gloire qui les environne ;
Et le puissant Dieu de Délos
D'un même laurier les couronne.

Heureux , qui de vos doux plaisirs
Goûte la douceur toujours pure !
Il triomphe des vains desirs ,
Et n'obéit qu'à la Nature.

Mais que vois-je , grands Dieux ! quels magiques efforts
Changent la face de ces bords !
Quelles danses ! quels jeux ! quels concerts d'allégresse !
Les Graces , les Plaisirs , les Ris & la Jeunesse
Se rassemblent de toutes parts.
Quel songe me transporte au-dessus du tonnerre ?
Jè ne reconnois point la Terre
Au spectacle enchanteur qui frappe mes regards.

Est-ce la Cour suprême
Du Souverain des Dieux ?
Ou Venus elle-même
Descend-elle des Cieux ?

Les compagnes de Flore
Parfument ces côteaux.

Une nouvelle Aurore
Semble sortir des eaux ;
Et l'Olympe se dore
De ses feux les plus beaux.

Est-ce la Cour suprême
Du Souverain des Dieux ?
Ou Venus elle-même
Descend-elle des Cieux ?

Nymphes, quel est ce Dieu qui reçoit votre hommage ?
Pourquoi cet Arc & ce Bandeau ?

Quel charme en le voyant, quel prodige nouveau
De mes sens interdits me dérobe l'usage !

Il s'approche, il me tend une innocente main,

Venez, cher tyran de mon ame :

Venez, je vous fuirais en vain ;

Et je vous reconnois à ces traits pleins de flamme
Que vous allumez dans mon sein.

Adieu, Muses, adieu : je renonce à l'envie

De mériter les biens dont vous m'avez flatté.

Je renonce à ma liberté.

Sous de trop douces loix mon ame est asservie ;

Et je suis plus heureux dans ma captivité,

Que je ne le fus de ma vie

Dans le triste bonheur dont j'étois enchanté,

L'HYMEN.

CANTATE IV.

CE fut vers cette rive, où Junon adorée
Des Peuples de Sidon reçoit les vœux offerts,
Que la divine Cythérée
Pour la première fois parut dans l'Univers.
Jamais beauté plus admirée
Ne brilla sur les vastes mers.
Les Tritons rassemblés de mille endroits divers
Autour d'elle flottoient sur l'onde tempérée;
Et les Filles du vieux Nérée
Faisoient devant son char retentir ces concerts;

Qu'Eole en ses gouffres enchaîne
Les Vents ennemis des beaux jours :
Qu'il dompte leur bruyante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler sur l'humide plaine.

Dieux du Ciel, venez en ces lieux
Admirer un objet si rare :
Avouez que même à vos yeux
Les beautés dont la Mer se pare,
Effacent les beautés des Cieux.

Qu'Eole en ses gouffres enchaîne
Les Vents ennemis des beaux jours :

Qu'il dompte leur bruyante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler sur l'humide plaine.

Jalouse de l'éclat de ces honneurs nouveaux;
Amphitrite se cache au plus profond des eaux.
Cependant Palémén conduisoit l'Immortelle
Vers cette Isle enchantée où tendoient ses souhaits;
Et c'est-là que la Terre à sa gloire fidèle,
Met le comble aux honneurs qu'ont reçu ses attraits,

L'Amant de l'Aurore
Des yeux qu'il adore,
Perd le souvenir.
La timide Flore
Craint de perdre encore
Son jeune Zéphir,
De sa grace extrême
Minerve elle-même
Reconnoît le prix;
Et par sa surprise
Juno autorise
Le choix de Paris.

Frappés de l'éclat de ses yeux,
Neptune, Jupiter, que dis-je ? tous les Dieux
En font l'objet de leurs conquêtes.
Ils vont tous de l'Hymen implorer les faveurs.
Les faveurs de l'Hymen ! Aveugles que vous êtes,
L'Hymen est-il donc fait pour assortir les cœurs ?

Jupiter

CANTATES.

241

Jupiter étoit Roi du Monde :

Neptune commandoit sur l'Onde :

Mars avoit pour partage un courage indompté ;

Mercuré la jeunesse , Apollon la beauté.

Si de ces Dieux l'Amour eût été le refuge ,

Entr'eux du moins son choix se seroit déclaré ;

Mais ils prirent l'Hymen pour juge ;

Et Vulcain se vit préféré.

Hymen , quand le Sort t'outrage ,

Ne t'en prens point à l'Amour.

De son plus doux héritage

Tu t'enrichis chaque jour.

Souffre que de ton partage

Il s'enrichisse à son tour.

Souvent par un juste échange

Il t'enleve tes sujets.

Tu lui fais un crime étrange

De quelques larcins secrets.

Mais c'est ainsi qu'il se venge

Des larcins que tu lui fais.

AMYMONE.

CANTATE V.

SUR les rives d'Argos , près de ces bords arides
Où la mer vient briser ses flots impérieux ,

La plus jeune des Danaïdes ,

Amymone imploroit l'assistance des Dieux.

Tome I.

X

121 CANTATES.

Un Faune poursuivoit cette belle craintive ;
Et levant ses mains vers les Cieux ,
Neptune, disoit-elle , entens ma voix plaintive ;
Sauve-moi des transports d'un amant furieux.

A l'innocence poursuivie ,
Grand Dieu , daigne offrir ton secours.
Protège ma gloire & ma vie
Contre de coupables amours.

Hélas ! ma prière inutile
Se perdra-t-elle dans les airs ?
Ne me reste-t-il plus d'azile
Que le vaste abîme des mers ?

A l'innocence poursuivie ,
Grand Dieu , daigne offrir ton secours.
Protège ma gloire & ma vie
Contre de coupables amours.

La Danaïde en pleurs faisoit ainsi sa plainte ,
Lorsque le Dieu des Eaux vint dissiper sa crainte.
Il s'avance , entouré d'une superbe Cour.
Tel jadis il parut aux regards d'Amphitrite ,
Quand il fit marcher à sa suite
L'Hyménée & le Dieu d'Amour.
Le Faune à son aspect s'éloigne du rivage ;
Et Neptune enchanté , surpris ,
L'amour peint dans les yeux , adresse ce langage
A l'objet dont il est épris.

CANTATES.

243

Triomphez, belle Princesse,
Des amans audacieux :
Ne cédez qu'à la tendresse
De qui sçait aimer le mieux.

Heureux le cœur qui vous aime,
S'il étoit aimé de vous !
Dans les bras de Venus même
Mars en deviendrait jaloux.

Triomphez, belle Princesse,
Des amans audacieux :
Ne cédez qu'à la tendresse
De qui sçait aimer le mieux.

Qu'il est facile aux Dieux de séduire une belle !
Tout parloit en faveur de Neptune amoureux ;
L'éclat d'une Cour immortelle,
Le mérite récent d'un secours généreux.
Dieux ! Quels secours ! Amour, ce sont-là de tes jeux ;
Quel Satyre eût été plus à craindre pour elle ?
Thétis en rougissant détourna ses regards.
Doris se replongea dans ses grottes humides ;
Et par cette leçon apprit aux Néréides
À fuir de semblables hazards.

Tous les amans sçavent feindre :
Nymphes, craignez leurs appas,
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

L'audace d'un téméraire
 Est aisée à surmonter.
 C'est l'amant qui sçait nous plaire,
 Que nous devons redouter.

Tous les amans sçavent feindre :
 Nymphes , craignez leurs appas.
 Le péril le plus à craindre
 Est celui qu'on ne craint pas.

THETIS.

CANTATE VI.

PRE's de l'humide Empire où Venus prit naissance;
 Dans un Bois consacré par le malheur d'Atis,
 Le Sommeil & l'Amour tous deux d'intelligence
 A l'amoureux Pélée avoient livré Thétis.
 Qu'eût fait Minerve même en cet état réduite ?
 Mais dans l'art de Protée en sa jeunesse instruite,
 Elle sçut éluder un amant furieux.
 D'une ardente Lionne elle prend l'apparence :
 Il s'émeut ; & tandis qu'il songe à sa défense,
 La Nymphé en rugissant se dérobe à ses yeux.

Où fuyez-vous, Déesse inexorable ;
 Cruel Lion de carnage altéré ?
 Que craignez-vous d'un amant misérable ;
 Que vos rigueurs ont déjà déchiré ?

CANTATES.

248

Il ne craint point un mort rigoureuse.
Il s'offre à vous sans armes, sans secours ;
Et votre fuite est pour lui plus affreuse,
Que les lions, les tigres, ni les ours.

Où fuyez-vous, Déesse inexorable,
Cuel Lion de carnage altéré ?
Que craignez-vous d'un amant misérable ;
Que vos rigueurs ont déjà déchiré ?

Ce Héros malheureux exprimoit en ces mots

Sa honte & sa douleur extrême,
Quand tout-à-coup du fond des flots
Protée apparoisant lui-même :

Que fais-tu, lui dit-il, foible & timide amant ?

Pourquoi troubler les airs de plaintes éternelles ?

Est-ce d'aujourd'hui que les belles

Ont recours au déguisement ?

Répare ton erreur. La Nymphé qui te charme ;

Va rentrer dans le sein des Mers.

Attens-la sur ces bords. Mais que rien ne t'allarme ;

Et songe que tu dois Achille à l'Univers.

Le Guerrier qui délibère,
Fait mal sa Cour au Dieu Mars !
L'Amant ne triomphe guère,
S'il n'affronte les hazards.

Quand le péril nous étonne ;
N'importunons point les Dieux.

X üj

Venus ainsi que Bellone ,

Aime les audacieux.

Le Guerrier qui délibère ,

Fait mal sa cour au Dieu Mars ;

L'Amant ne triomphe guère ,

S'il n'affronte les hazards.

Pélée à ce discours portant au loin sa vue ;

Voit paroître l'objet qui le tient sous ses loix :

Heureux , que pour lui seul l'occasion perdue

Renaîsse une seconde fois !

Le cœur plein d'une noble audace ,

Il vole à la Déesse , il s'approche , il l'embrasse.

Thétis veut se défendre ; & d'un prompt changement

Employant sa ruse ordinaire ,

Redevient à ses yeux lion , tigre , panthère :

Vains objets , qui ne font qu'irriter son amant.

Ses desirs ont vaincu sa crainte :

Il la retient toujours d'un bras victorieux ;

Et lasse de combattre , elle est enfin contrainte

De reprendre sa forme , & d'obéir aux Dieux.

Amans , si jamais quelque belle ,

Changée en lionne cruelle ,

S'efforce à vous faire trembler :

Mocquez-vous d'une image feinte ;

C'est un fantôme que sa crainte

Vous présente pour vous troubler.

Elle peut, en prenant l'image
D'un tigre ou d'un lion sauvage,
Effrayer les jeunes Amours :
Mais après un effort extrême,
Elle redevient elle-même;
Et ces Dieux triomphent toujours.

CIRCE.

CANTATE VII.

SUR un Rocher désert, l'effroi de la Nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les Cieux,
Circé pâle, interdite, & la mort dans les yeux,
Pleuroit sa funeste aventure.
Là ses yeux errans sur les flots
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros;
Et cette illusion soulageant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs & ses sanglots.

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas.
Tourne un moment tes yeux sur ces climats;
Et si ce n'est pour partager ma flâme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas,
Ce triste cœur devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris.

Amour fatal ! Ta haine en est le prix ;
Tant de tendresse , ô Dieux , est-elle un crime ;
Pour mériter de si cruels mépris !

Cruel auteur des troubles de mon ame ,
Que la pitié retarde un peu tes pas.
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et si ce n'est pour partager ma flâme ,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare.
Mais bientôt de son art employant le secours ,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours ,
Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare ;
Les Parques , Némésis , Cerbère , Phlégeton ,
Et l'inflexible Hécate , & l'horrible Aleçon.
Sur un Autel sanglant l'affreux bûcher s'allume ;
La foudre dévorante aussi-tôt le consume.
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour.
Les Astres de la nuit interrompent leur course.
Les Fleuves étonnés remontent vers leur source ;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les Enfers.
Un bruit formidable
Gronde dans les airs.
Un voile effroyable
Couvre l'Univers.
La terre tremblante

Frémit de terreur,
L'onde turbulente
Mugit de fureur.
La Lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres.

Les Mânes effrayés quittent leurs monumens :
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens ;
Et les vents échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens,
Inutiles efforts ! Amante infortunée,
D'un Dieu plus fort que toi dépend ta destinée :
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des Enfers déchaînés allumer la colère :

Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pû faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime ;
L'Amour est jaloux de ses droits,
Il ne dépend que de lui-même ;
On ne l'obtient que de son choix.
Tout reconnoît sa loi suprême,
Lui seul ne connoît point de loix.

Dans les champs que l'hiver désole ;
Flore vient rétablir sa Cour,
L'Alcyon fuit devant Eole ;

Eole le fuit à son tour.

Mais si-tôt que l'Amour s'envole,

Il ne connoît plus de retour.

CEPHALE.

CANTATE VIII.

LA nuit d'un voile obscur couvroit encor les airs ;
Et la seule Diane éclairoit l'Univers :

Quand de la rive Orientale

L'Aurore dont l'Amour avance le réveil,

Vint trouver le jeune Céphale,

Qui reposoit encor dans le sein du Sommeil.

Elle approche, elle hésite, elle craint, elle admire ;

La surprise enchaîne ses sens ;

Et l'amour du Héros pour qui son cœur soupire,

A la timide voix arrache ces accens :

Vous, qui parcourez cette plaine,

Ruisseaux, coulez plus lentement ;

Oiseaux, chantez plus doucement ;

Zéphirs, retenez votre haleine,

Respectez un jeune Chasseur

Las d'une course violente ;

Et du doux repos qui l'enchanté ;

Laissez-lui goûter la douceur.

Vous, qui parcourez cette plaine,

Ruisseaux, coulez plus lentement ;

Oiseaux , chantez plus doucement ;
Zéphirs , retenez votre haleine.

Mais , que dis-je , où m'emporte une aveugle tendresse ?

Lâche Amant , est-ce là cette délicatesse,
Dont s'enorgueillit ton amour ?

Viens-je donc en ces lieux te servir de trophée ?

Est-ce dans ses bras de Morphée ,

Que l'on doit d'une Amante attendre le retour ?

Il en est tems encore ,

Céphale , ouvre les yeux ;

Le jour plus radieux

Va commencer d'éclorre ;

Et le flambeau des Cieux

Va faire fuir l'Aurore.

Il en est tems encore ,

Céphale , ouvre les yeux.

Elle dit ; & le Dieu qui répand la lumière ;

De son char argenté lançant ses premiers feux ;

Vint ouvrir , mais trop tard , la tranquille paupière

D'un Amant à la fois heureux & malheureux.

Il s'éveille , il regarde , il la voit , il l'appelle.

Mais ô cris , ô pleurs superflus !

Elle fuit ; & ne laisse à sa douleur mortelle ,

Que l'image d'un bien qu'il ne possède plus.

Ainsi l'Amour punit une froide indolence.

Méritons ses faveurs par notre vigilance.

N'attendons jamais le jour :
 Veillons quand l'Aurore veille.
 Le moment où l'on sommeille,
 N'est pas celui de l'Amour.

Comme un Zéphir qui s'envole,
 L'heure de Vénus s'enfuit,
 Et ne laisse pour tout fruit
 Qu'un regret triste & frivole.
 N'attendons jamais le jour :
 Veillons quand l'Aurore veille.
 Le moment où l'on sommeille,
 N'est pas celui de l'Amour.

BACCHUS.

CANTATE IX.

C'EST toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire;
 Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.
 Qu'un autre apprenne à l'Univers
 Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire.
 Qu'il résuscite dans ses vers
 Des enfans de Pélops l'odieuse mémoire.
 Puissant Dieu des raisins, digne objet de nos vœux;
 C'est à toi seul que je me livre.
 De pampres, de festons couronnant mes cheveux,
 En tous lieux je prétens te suivre.

C'est

CANTATES.

339

C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins & les jeux.

Des dons les plus rares
Tu combles les Cieux.
C'est toi qui prépares
Le Nectar des Dieux.

La céleste troupe
Dans ce jus vanté
Boit à pleine coupe
L'Immortalité.

Tu prêtes des armes
Au Dieu des combats.
Venus sans tes charmes
Perdroit les appas.

Du fier Polyphème
Tu domptes les sens ;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accens.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout-à-coup mon esprit agité ?
Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires
Suis-je en ce moment transporté ?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères.
Un mouvement confus de joie & de terreur
M'échauffe d'une sainte audace ;
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.

Tome I.

Y

N'attendons jamais le jour :
 Veillons quand l'Aurore veille.
 Le moment où l'on sommeille,
 N'est pas celui de l'Amour.

Comme un Zéphir qui s'envole ;
 L'heure de Venus s'enfuit ,
 Et ne laisse pour tout fruit
 Qu'un regret triste & frivole.

N'attendons jamais le jour :
 Veillons quand l'Aurore veille.
 Le moment où l'on sommeille,
 N'est pas celui de l'Amour.

BACCHUS.

CANTATE IX.

C'EST toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire ;
 Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.
 Qu'un autre apprenne à l'Univers
 Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire.
 Qu'il résuscite dans ses vers
 Des enfans de Pélops l'odieuse mémoire.
 Puissant Dieu des raisins, digne objet de nos vœux ;
 C'est à toi seul que je me livre.
 De pampres, de festons couronnant mes cheveux,
 En tous lieux je prétens te suivre.

C'est

CANTATES.

133

C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins & les jeux.

Des dons les plus rares
Tu combles les Cieux.
C'est toi qui prépares
Le Nectar des Dieux.

La céleste troupe
Dans ce jus vanté
Boit à pleine coupe
L'Immortalité,

Tu prêtes des armes
Au Dieu des combats.
Venus sans tes charmes
Perdroit ses appas.

Du fier Polyphème
Tu domptes les sens ;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accens.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout-à-coup mon esprit agité ?
Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires
Suis-je en ce moment transporté ?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères.
Un mouvement confus de joie & de terreur
M'échauffe d'une sainte audace ;
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vû de pareil dans les antres de Thrace.

Tome I.

Y

Descendez , Mere d'Amour :
Venez embellir la Fête
Du Dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez , Mere d'Amour :
Mars trop long-tems vous arrête.

Déjà le jeune Silvain
Yvre d'amour & de vin ,
Poursuit Doris dans la plaine ;
Et les Nymphes des forêts
D'un jus pétillant & frais
Arrosent le vieux Silène.

Descendez , Mere d'Amour :
Venez embellir la Fête
Du Dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez , Mere d'Amour :
Mars trop long-tems vous arrête.

Profanes , fuyez de ces lieux :
Je cède à la fureur que ce grand jour m'inspire
Fidèles sectateurs du plus charmant des Dieux ,
Ordonnez le festin , apportez-moi ma lyre.
Célébrons entre nous un jour si glorieux.
Mais parmi les transports d'un aimable délire ,
Eloignons loin d'ici ces bruits séditieux
Qu'une aveugle vapeur attire.
Laissons aux Scythes inhumains

CANTATES.

255

Mêler dans leurs banquets le meurtre & le carnage :
Les dards du Centaure sauvage
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas.
Les Satyres , Bacchus & Faune
Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires ,
Qui par de tragiques forfaits
Ensanglantent les doux mystères
D'un Dieu qui préside à la Paix !

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas.
Les Satyres , Bacchus & Faune
Détestent l'horreur des combats.

Veut-on que je fasse la guerre ?

Suivez-moi , mes amis , accourez , combattez ;
Remplissons cette coupe , entourons-nous de lierre :
Bacchantes , prêtez-moi vos thyrses redoutés.
Que d'athlètes soumis ! Que de rivaux par terre !
O Fils de Jupiter , nous ressentons enfin

Ton assistance souveraine :

Je ne vois que Buveurs étendus sur l'arène ,
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe, Victoire ,
Honneur à Bacchus :
Publions sa gloire.

Triomphe, Victoire :

Buvons aux Vaincus.

Bruyante trompette,

Secondez nos voix.

Sonnez leur défaite :

Bruyante trompette,

Chantez nos exploits.

Triomphe, Victoire,

Honneur à Bacchus :

Publions sa gloire.

Triomphe, Victoire :

Buvons aux Vaincus.

LES FORGES DE LEMNOS.

CANTATE X.

DANS ces antres fameux, où Vulcain nuit & jour
Forge de Jupiter les foudroyantes armes,

Venus faisoit remplir le carquois de l'Amour.

Les Graces, les Plaisirs lui prêtoient tous leurs char-
mes ;

Et son époux couvert de feux étincelans,

Animoit en ces mots ses Cyclopes brûlans,

Travaillons, Venus nous l'ordonne,

Excitons ces feux allumés :

Déchainons ces vents enfermés ;

Que la flâme nous environne,

Que l'airain écume & bouillonne ;
Que mille dards en soient formés :
Que sous nos marteaux enflammés
A grand bruit l'enclume résonne.

Travaillons , Venus nous l'ordonne ;
Excitons ces feux allumés :
Déchainons ces vents enfermés ;
Que la flâme nous environne.

C'est ainsi que Vulcain par l'Amour excité ,
Armoit contre lui-même une épouse volage :
Quand le Dieu Mars encor tout fumant de carnage
Arrive, l'œil en feu , le bras ensanglanté.
Que faites-vous , dit-il , de ces armes fragiles ,
Fils de Junon , & vous , Calybes assemblés ?
Est-ce pour amuser des enfans inutiles ,
Que cet antre gémit de vos coups redoublés ?

Hâtez-vous de réduire en poudre
Ce fruit de vos travaux honteux ,
Renoncez à forger la foudre ,
Ou quittez ces frivoles jeux.

Mais tandis qu'il s'emporte en des fureurs si vaines ,
Il se sent tout-à-coup frappé d'un trait vengeur.
Quel changement ! Quel feu répandu dans ses veines
Couvre son front guerrier de honte & de rougeur !
Il veut parler ; sa voix sur ses lèvres expire.
Il leve au Ciel les yeux , il se trouble , il soupire.
Toute sa fierté cède ; & ses regards confus

Par les yeux de l'Amour arrêtés au passage ;
 Achevent de faire naufrage
 Contre un sourire de Venus.

Fiers Vainqueurs de la Terre,
 Cédez à votre tour.

Le vrai Dieu de la Guerre
 Est le Dieu de l'Amour.

N'offensez point sa gloire ;
 Gardez de l'irriter.

C'est perdre la victoire
 Que de la disputer.

Fiers Vainqueurs de la Terre,
 Cédez à votre tour.

Le vrai Dieu de la Guerre
 Est le Dieu de l'Amour.

LES FILETS DE VULCAIN.

CANTATE XI.

LE Soleil adoroit la Reine de Paphos,
 Et disputoit à Mars le cœur de l'Immortelle,
 Lorsqu'un coup du destin fatal à son repos,
 Du bonheur d'un rival le fit témoin fidèle.

Confus, désespéré, jaloux,

Il court pour se venger d'un si cruel outrage :

Mais au milieu de son courroux,

Une secrète voix lui tenoit ce langage.

Où portes-tu tes pas ?
Etouffe ta colère ;
Et ne t'aveugle pas ,
Quand la raison t'éclaire.

Tous ces efforts jaloux
Qu'excite une infidèle ,
La vengent mieux de nous ,
Qu'ils ne nous vengent d'elle.

Ainsi loin de punir
L'ingrate qui t'offense ,
Tâche d'en obtenir
Le prix de ton silence.

Fais-lui payer ta foi ,
Presse , prie , intimide :
L'Amour sera pour toi ,
Si la raison te guide.

Foible raison , hélas ! Le Dieu plein de fureur
Chez l'époux de Venus va souffler la terreur.
Dans un réduit obscur , ignoré , solitaire ,
Ses yeux, ses yeux ont vu... ce qu'il ne peut plus taire.
A ce discours Vulcain de rage possédé ,
N'aspire qu'à confondre une épouse perfide.
Malheureux ! Mais l'Hymen fut toujours mal guidé,
Quand il prit le courroux pour guide.
Autour de ce réduit heureux ,
Théâtre où les Amours célèbrent leur victoire ,

Il dispose avec art d'imperceptibles nœuds;
Piège où doit expirer leur honneur & sa gloire;

Craignez, Amans trop heureux,
Votre félicité même.
Plus un bonheur est extrême,
Et plus il est dangereux.

Le Dieu qui vous fait aimer,
Vous enivre de ses charmes:
Mais d'un amour sans alarmes
On doit toujours s'alarmer.

Craignez, Amans trop heureux,
Votre félicité même.
Plus un bonheur est extrême,
Et plus il est dangereux.

Victimes de leur négligence,
Mars & Venus surpris sont la fable des Cieux.
Déjà tout fier de sa vengeance,
Vulcain à ce spectacle appelle tous les Dieux.
Déjà sur cet objet leur troupe se partage:
Quand tout-à-coup Momus court à ce Dieu peu sage,
Et d'un laurier burlesque orne son triste front.
Tout l'Olympe éclata de rire;
Et Vulcain essuyant mille traits de satire,
S'enfuit, & dans Lemnos fut cacher son affre;

Heureux, qui se rend maître
D'un stérile courroux! *trage*
C'est être heureux époux.

Que de feindre de l'être ;
Et plus on est jaloux ,
Moins on doit le paroître.
Venus sçait se contraindre :
Elle fuit le grand jour.
De sa paisible Cour
L'Hymen doit peu se plaindre ;
Et ce n'est point l'Amour ,
C'est Momus qu'il doit craindre.

LES BAINS DE TOMERI,

CANTATE XII.

POUR S. A. S. MADAME LA DUCHESSE
DOVAIRIERE.

QUEL spectacle pompeux orne ce bord tranquille ?
Diane avec toute sa Cour
Vient-elle y chercher un azile *asyle*
Contre les feux du Dieu du jour ?
Pour voir ces Déités nouvelles
Le Soleil tient encor ses coursiers arrêtés.
La Nymphé qui préside à ces bords enchantés ,
Epuise ses regards sur elles ;
Et rassemble en ces mots ses compagnes fidèles ,
Pour rendre hommage à leurs beautés.
Venez voir votre Souveraine ,
Nymphes, sortez de vos roseaux ;

C'est Thétis qui vient sur la Seine
Goûter la fraîcheur de mes eaux.

Flow

Coulez, coulez, eaux fugitives ;
Et vous, oiseaux, quittez les bois :
Chantez sur ces aimables rives,
Chantez l'honneur que je reçois.

Venez voir votre Souveraine,
Nymphes, sortez de vos roseaux :
C'est Thétis qui vient sur la Seine
Goûter la fraîcheur de mes eaux.

Nouvelles Déités, qui flottez sur mes ondes,
Que d'attraits inconnus vous offrez à mes yeux ?

Jamais dans ses Grottes profondes
Amphitrite n'a vu rien de si précieux.
Mais n'en rougissez pas : dans cette Cour charmante
La Déesse qui vous conduit,

Brille comme au milieu des Astres de la nuit
Du jeune Endymion on voit briller l'Amante.
Quel cœur résisteroit à des attraits si doux !
Nayades, approchez : Tritons, éloignez-vous.

Vous, qui rendez Flore immortelle,
Rassemblez-vous, tendres Zéphirs :
Une Divinité nouvelle
Est réservée à vos soupirs. *signe*

Venez sur mes humides plaines
Caresser ces jeunes Beautés :

Venez de vos douces haleines

Echauffer mes flots argentés.

Vous, qui rendez Flore immortelle ;

Rassemblez-vous, tendres Zéphirs :

Une Divinité nouvelle

Est réservée à vos soupirs.

Et vous, dont le pouvoir s'étend sur tout le Monde ;

Amours, si les attraits de la Fille des Mers

Ont pû vous attirer sur l'onde,

Accourez sur ma rive, & traversez les airs :

Une Venus nouvelle exige votre hommage ;

Et bientôt vous verrez que celle de Paphos

Lui cède autant que mon rivage

Le cède aux vastes bords de l'empire des flots,

Tendres Amours, accourez tous ;

Venez, volez, troupe immortelle :

La Beauté languiroit sans vous ;

Et vous expireriez sans elle.

S'il est vrai que le Dieu d'Amour

A la Beauté doit sa naissance,

La Beauté par un doux retour

Doit à l'Amour seul sa puissance.

Tendres Amours, accourez tous ;

Venez, volez, troupe immortelle :

La Beauté languiroit sans vous ;

Et vous expireriez sans elle.

CALISTO.

CANTATE XIII.

DESSE des Forêts, à vos pieds je m'engage
 A mépriser l'Amour, à détester ses feux.
 Puisse-je devenir, si je trahis mes vœux,
 Des objets de ces Bois l'objet le plus sauvage !
 Calisto, ce fut-là ton serment : mais, hélas !
 Ta fatale beauté ne le confirmoit pas.

O beauté, partage funeste,
 A tous les autres préféré !
 Vous êtes du courroux céleste
 Le gage le plus assuré.

Mille embûches toujours certaines
 Semblent conjurer vos malheurs.
 La volupté forme vos chaînes :
 Votre orgueil les couvre de fleurs.

O beauté, partage funeste,
 A tous les autres préféré !
 Vous êtes du courroux céleste
 Le gage le plus assuré.

En vain mille mortels avoient brûlé pour elle :
 Sa constante vertu lui fut toujours fidèle.
 Mais qui peut, Dieux cruels, braver votre pouvoir ?
 Jupiter, sous les traits de Diane elle-même,

Séduit

CANTATES.

269

Séduit enfin cette Nymphé qu'il aime,
Et la force à trahir ses vœux & son devoir,

Feux illégitimes,
Trompeuse douceur,
Dans quels noirs abîmes
Plongez-vous mon cœur ?

*flames
decevoir*

La sombre tristesse
Toujours me poursuit :
La crainte me presse,
Le repos me fuit.

melancholy

fear

Feux illégitimes,
Trompeuse douceur,
Dans quels noirs abîmes
Plongez-vous mon cœur !

C'en est fait ; & déjà la sévère Diane
A reconnu le fruit d'un malheureux amour.

Sors de mes yeux, objet profane :
Ne souille plus, dit-elle, un si chaste séjour.

Transformée en Ourse effroyable,
Va cacher dans les bois ta honte & tes plaisirs.

Sous cette forme épouvantable,
Que Jupiter, s'il veut, t'offre encor ses soupirs;

refuse

Vous qui dans l'esclavage
Tenez le cœur des Dieux,
Craignez toujours l'hommage
Qu'ils rendent à vos yeux,

honor

Tome I.

2

Aux douceurs du mystère
 Le calme est attaché :
 Ce que la gloire éclaire
 N'est pas long-tems caché.
 Vous qui dans l'esclavage
 Tenez le cœur des Dieux ,
 Craignez toujours l'hommage
 Qu'ils rendent à vos yeux.

L'AMOUR DÉVOILÉ.

CANTATE XIV.

NE me reprochez plus tous les maux que j'ai faits,
 Disoit le Dieu d'Amour aux Nymphes des forêts,
 Si j'ai rendu tant de cœurs misérables,
 De tant d'heureux mortels si j'ai troublé la paix ,
 Et si tout l'Univers se plaint de mes forfaits ,
 Les Destins seuls en sont coupables :
 Ils m'ont voilé les yeux par d'injustes arrêts ;
 Et je ne sçaurois voir sur qui tombent mes traits.

Dans une obscurité profonde
 Je porte au hazard mon flambeau,
 Otez à l'Amour son bandeau ,
 Vous rendrez le repos au Monde.

Les Mortels d'une ardeur extrême
 M'ont choisi pour leur commander :

Mais comment puis-je les guider ?

Je ne puis me guider moi-même.

Dans une obscurité profonde

Je porte au hazard mon flambeau.

Otez à l'Amour son bandeau.

Vous rendrez le repos au Monde.

Ainsi parloit l'Amour. Mais quel heureux effort

Pouvoit accomplir ce miracle ?

C'est à vous, belle Iris, c'est à vous que le Sort

Permettoit de lever cet invincible obstacle.

Un Dieu jouit par vous de la clarté du jour :

Mais dans vos yeux, ô Ciel, quelle clarté nouvelle

S'offrit aux regards de l'Amour !

Surpris, en vous voyant si charmante & si belle,

Il vous donna dès-lors une foi solennelle

D'abandonner pour vous, & Venus & sa Cour.

L'Amour a quitté sa Mere

Pour se soumettre à vos loix :

Il ne vit que pour vous plaire ;

Et la Reine de Cythère

N'ose condamner son choix.

Les Graces & la Jeunesse

Vous parent de mille fleurs,

Et peignent votre sagesse

Des plus riantes couleurs.

L'Amour a quitté sa Mere

Pour se soumettre à vos loix :

Il ne vit que pour vous plaire ;
 Et la Reine de Cythère
 N'ose condamner son choix.

Goutez , Mortels , goûtez les heureux avantages ,
 Qui depuis si long-tems vous étoient inconnus ,
 L'Amour est sans bandeau. Que de maux prévenus !
 Et pour vous , jeunes cœurs , quel fortuné présage !

Iris a défilé les yeux
 Du Dieu qui régit la Nature.
 Amour , tes traits victorieux
 Ne partent plus à l'avanture.
 On ne voit plus d'Amant rébèle ;
 Ni de cœurs lassés de leurs fers.
 Les yeux de l'Amour sont ouverts :
 Il n'en blesse plus que pour elle.

L'AMANT HEUREUX.

CANTATE XV.

L'ABSENCE m'a fait voir la honte de mon choix ;
 Et je romps la prison , où sous de dures loix
 Gémissoit mon ame captive :
 Mais mon cœur vainement est rentré dans ses droits /
 Je n'ai pû retrouver ma raison fugitive ,
 Qu'en la perdant une seconde fois ,
 Amour , tu finis mes peines ,
 Et mes yeux se sont ouverts :

Mais pour soulager mes chaînes,
Faut-il me donner des fers ?

Mon cœur sauvé de l'orage,
N'en est que plus agité ;
Et je fors de l'esclavage,
Sans trouver la liberté.

Amour, tu finis mes peines ;
Et mes yeux se sont ouverts :
Mais pour soulager mes chaînes,
Faut-il me donner des fers ?

Mais, que dis-je, insensé ? Je m'abuse moi-même ;
Ce ne sont point des fers que je romps en ce jour :
Non, jusqu'à ce moment je n'ai point eu d'amour ;
C'est la première fois que j'aime.

Un feu séditieux
Brûle au fond de mon ame ; *soul*
Et d'une humide flâme
Fait petiller mes yeux.
D'un poison que j'ignore
Mon sang est allumé ;
Et des feux du Centaure
Hercule consumé,
Languissoit moins encore ;
Que mon cœur enflâmé.

Toutefois au milieu de ma douleur profonde ;
Je vous rends grace, ô Dieux, du trouble de mes sens ;
Et quand votre colère en cruauté féconde

M'accableroit de maux encore plus pressans ;
 Vous ne sçauriez m'ôter l'amour que je ressens ;
 Et c'est sur cet amour que mon bonheur se fonde,

Aimable souffrance ,
 Charmantes langueurs ,
 Votre violence
 Fait la récompense
 Des sensibles cœurs.

La Beauté nouvelle
 Dont je suis la loi ,
 Me rendra fidèle :
 Je vivrai pour elle
 Bien plus que pour moi ;

Aimable souffrance ,
 Charmantes langueurs ,
 Votre violence
 Fait la récompense
 Des sensibles cœurs.

L'HIVER.

CANTATE XVI.

JEUNE & tendre arbrisseau, l'espoir de mon verger,
 Fertile nourrisson de Vertumne & de Flore ,
 Des faveurs de l'Hiver redoutez le danger ,
 Et retenez vos fleurs qui se pressent d'éclore ,
 Séduites par l'éclat d'un beau jour passager,

Imitez la sage Anemone.
Craignez Borée & ses retours.
Attendez que Flore & Pomone
Vous puissent prêter leur secours.

Philomèle est toujours muette :
Progné craint de nouveaux frissons ;
Et la timide Violette
Se cache encor sous les gazons.

Imitez la sage Anemone.
Craignez Borée & ses retours.
Attendez que Flore & Pomone
Vous puissent prêter leur secours.

Soleil , pere de la Nature ,
Viens répandre en ces lieux tes fécondes chaleurs :
Dissipe les frimats , écarte la froidure ,
Qui brûle nos fruits & nos fleurs.
Cérès pleine d'impatience
N'attend que ton retour pour enrichir nos bords ;
Et sur ta fertile présence
Bacchus fonde l'espoir de ses nouveaux trésors.

Les lieux d'où tu prens ta course ,
Virent ses premiers combats :
Mais loin des climats de l'Ourse
Il porta toujours ses pas.

Quand les Amours favorables
Voulurent le rendre heureux ,

Ce fut sur des bords aimables,
Qu'échauffoient tes plus doux feux.

Les lieux d'où tu prens ta course,
Virent ses premiers combats :
Mais loin des climats de l'Ourse
Il porta toujours ses pas.

EUROPE.

CANTATE XVII. à deux voix.

EUROPE.

QUEL prodige mystérieux !

O Ciel ! Qu'est devenu ce monstre audacieux
Dont le perfide effort en ce lieu m'a conduite ?
Un Mortel s'offre seul à ma vûe interdite :
Mais, que dis-je, un Mortel ? Europe, ouvre les yeux,
Au changement soudain que tu vois en ces lieux,
A l'éclat qui te frappe, au trouble qui t'agite,
Peux-tu méconnoître les Dieux ?

JUPITER.

Rendez le calme, Europe, à votre ame étonnée :
Oui, le Maître des Dieux vient s'offrir à vos fers ;
De vous seule aujourd'hui dépend la destinée
Du Dieu de qui dépend celle de l'Univers.
Partagez les feux & la gloire
D'un cœur charmé de vos beautés ;

Que le Dieu que vous soumettez,
Applaudisse à votre victoire.

EUROPE.

O gloire, qui m'allarme autant qu'elle m'encharme !
Gloire, qui fait déjà trembler mon cœur jaloux !
Plus votre rang m'élève, & plus il m'épouvante.
Ah ! les Dieux sont-ils faits pour aimer comme nous ?

Faut-il que la crainte me glace,
Lorsque l'amour veut m'enflâmer ?
Mon cœur est fait pour vous aimer :
Mais votre grandeur l'embarrasse.
Lorsque l'amour veut m'enflâmer,
Faut-il que la crainte me glace ?

JUPITER.

Quoi ! victime d'un rang que le Sort m'a donné ;
A vivre sans desirs je serois condamné ?
J'ignorerois l'Amour & ses vives tendresses ?
Laissez aux Dieux du moins la sensibilité.
L'honneur d'être Immortel seroit trop acheté,
S'il nous défendoit les foiblesses.

EUROPE.

Auprès des Dieux, hélas, quel moyen d'arriver
A cette égalité qui forme un amour tendre ?
Un Mortel jusqu'aux Dieux ne sçauroit s'élever :
Un Dieu jusqu'aux Mortels veut rarement descendre.

JUPITER.

Non, non, ne craignez point de vous laisser toucher,
L'amour fait disparaître une gloire importune.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Non, non, ne craignez point de vous laisser toucher :
L'Amour fait disparaître une gloire importune,
C'est à l'Amour de rapprocher
Ce que sépare la Fortune.

JUPITER.

Venez partager avec moi
Cet honneur qu'en naissant j'ai reçu de Cybèle;
Pour premier gage de ma foi,
Recevez aujourd'hui le titre d'Immortelle.

EUROPE.

Ah ! ne me privez point de l'unique secours
Où je pourrois avoir recours,
Si votre cœur pour moi se laissoit d'être tendre,
Vous dire que je crains votre légèreté,
N'est-ce pas assez faire entendre
Que je crains l'Immortalité ?

JUPITER.

Non, rien n'affoiblira l'ardeur dont je vous aime :
J'en jure par l'Amour, j'en jure par vous-même.
Puisse expirer l'Astre brillant du jour,
Avant que ma tendresse expire !
Puissai-je voir la fin de mon Empire,
Avant la fin de mon amour !

TOUS DEUX.

Que de notre bonheur l'Amour seul soit le maître !

Qu'à jamais notre encens brûle sur ses Autels !
Puisse nos feux être immortels ,
Comme le Dieu qui les fit naître !

CONTRE L'HIVER.

CANTATE XVIII.

ARBRES dépouillés de verdure ,
Malheureux cadavres des Bois ,

Que devient aujourd'hui cette riche parure
Dont je fus charmé tant de fois ?

Je cherche vainement dans cette triste plaine¹
Les oiseaux, les zéphirs, les ruisseaux argentés :
Les oiseaux sont sans voix, les zéphirs sans haleine ;
Et les ruisseaux dans leur cours arrêtés.

Les Aquilons foudroyeux régner seuls sur la terre ;
Et mille horribles sifflemens
Sont les trompettes de la guerre ,
Que leur fureur déclare à tous les Elémens ;

Le Soleil , qui voit l'insolence
De ces tyrans audacieux ,
N'ose étaler en leur présence
L'or de ses rayons précieux.

La crainte a glacé son courage :
Il est sans force & sans vigueur ;
Et la pâleur sur son visage
Peint sa tristesse & sa langueur !

Le Soleil , qui voit l'insolence
De ces tyrans audacieux ,
N'ose étaler en leur présence
L'or de ses rayons précieux.

Du tribut que la Mer reçoit de nos fontaines ;
Indignés & jaloux , leur souffle mutiné
Tient les Fleuves chargés de chaînes ,
Et souleve contre eux l'Océan déchaîné.
L'Orme est brisé , le Cédre tombe ,
Le Chêne le plus dur succombe
Sous leurs efforts impérieux ;
Et les Saules couchés étalant leurs ruines ,
Semblent baisser leur tête , & lever leurs racines
Pour implorer la vengeance des Cieux.

Bois paisibles & sombres ,
Qui prodiguez vos ombres
Aux larcins amoureux ,
Expiez tous vos crimes ,
Malheureuses victimes
D'un Hiver rigoureux.

Tandis qu'assis à table ,
Dans un réduit aimable ,
Sans soins & sans amour ,
Près d'un ami fidèle ,
De la saison nouvelle
J'attendrai le retour.

POUR

POUR L'HIVER.

CANTATE XIX.

Vous, dont le pinceau téméraire
Représente l'Hiver sous l'image vulgaire
D'un Vieillard foible & languissant,
Peintres injurieux, redoutez la colere
De ce Dieu terrible & puissant.
Sa vengeance est inexorable :
Son pouvoir jusqu'aux Cieux sçait porter la terreur ;
Les efforts des Titans n'ont rien de comparable
Au moindre effet de sa fureur.

Plus fort que le Fils d'Alcmène ,
Il met les Fleuves aux fers ;
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'Univers.

Il déchaîne sur la Terre
Les Aquilons furieux :
Il arrête le tonnerre
Dans la main du Roi des Dieux.

Plus fort que le Fils d'Alcmène ,
Il met les Fleuves aux fers ;
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'Univers.

Mais si sa force est redoutable ,

Sa joie est encor plus aimable.

C'est le pere des doux loifirs.

Il réunit les cœurs , il bannit les soupirs :

Il invite aux festins , il anime la scène.

Les plus belles saisons sont des saisons de peine ;

La sienne est celle de plaisirs.

Flore peut se vanter des fleurs qu'elle nous donne ,

Cérès des biens qu'elle produit ;

Bacchus peut s'applaudir des trésors de l'Automne :

Mais l'Hiver , l'Hiver seul en recueille le fruit.

Les Dieux du Ciel & de l'Onde ,

Le Soleil , la Terre & l'Air ,

Tout travaille dans le monde

Au triomphe de l'Hiver.

C'est son pouvoir qui rassemble

Bacchus , l'Amour & les Jeux.

Ces Dieux ne régner ensemble

Que quand il régné avec eux.

Les Dieux du Ciel & de l'Onde ,

Le Soleil , la Terre & l'Air ,

Tout travaille dans le monde

Au triomphe de l'Hiver.

SUR UN BAISER.

CANTATE XX.

PAR un baiser ravi sur les lèvres d'Iris,
De ma fidèle ardeur j'ai dérobé le prix ;
Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe,
Ainsi je doute encor de ma félicité :
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un men-
songe ;

Mais il dura trop peu pour une vérité.

Amour , ceux que tu captives
Souffrent des maux trop cruels ;
Leurs douceurs sont fugitives,
Et leurs tourmens éternels.

Après de mortelles peines ,
Tu feins de combler nos vœux ;
Mais tes rigueurs sont certaines ,
Et tes plaisirs sont douteux.

Amour , ceux que tu captives
Souffrent des maux trop cruels ;
Leurs douceurs sont fugitives ,
Et leurs tourmens éternels.

Qui peut donc m'affranchir de cette inquiétude
Qui rend mon bonheur incertain ?

Iris, guérissez-moi d'une peine si dure :

Le remède est en votre main.

Si sur cette bouche adorable,

Que Venus prit soin d'embellir,

Je pouvois encore cueillir

Quelque autre faveur plus durable,

Cette douce félicité

Fixeroit mon ame incertaine ;

Et je ne serois plus en peine,

Si c'est mensonge ou vérité.

FIN du Tome Premier.

TABLE



T A B L E

DES ODES ET CANTATES

Contenues dans ce Volume.

O D E S.

LIVRE PREMIER.

- O**DE I. tirée du Pſeume XI V. *Caractere de l'Homme juste.* Page 1
- II. tirée du Pſ. XVIII. *Mouvement d'une Ame qui s'élève à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.* 3
- III. tirée du Pſ. XLV. *Confiance de l'homme juste dans la protection de Dieu.* 6
- IV tirée du Pſ. XLVII. *Action de graces pour les bienfaits qu'on a reçus de Dieu.* 9
- V. tirée du Pſ. XLVIII. *Sur l'aveuglement des hommes du siècle.* 11
- VI. tirée du Pſ. XLIX. *Sur les dispositions que l'homme doit apporter à la Priere.* 14
- VII. tirée du Pſ. LVII. *Contre les Hypocrites.* 18
- VIII. tirée du Pſ. LXXI. *Idée de la véritable grandeur des Rois.* 21

Tome I.

B b

ODE IX. tirée du Ps. LXXII. *Inquiétudes de l'Âme sur les voies de la Providence.* 25

X. tirée du Ps. LXXV. & appliquée à la dernière Guerre des Turcs. *Quelle est la véritable connoissance que Dieu exige des hommes.* 29

XI. tirée du Ps. XC. *Que rien ne peut troubler la tranquillité de ceux qui s'assurent en Dieu.* 31

XII. tirée du Ps. XCIII. *Que la Justice divine est présente à toutes nos actions.* 35

XIII. tirée du Ps. XCIV. & appliquée au Jugement dernier. *Misère des Réprouvés. Félicité des Elus.* 38

XIV. tirée du Ps. CXIX. *Contre les Calomnieux.* 40

XV. tirée du Ps. CXXIX. *Sentimens de Pénitence.* 42

XVI. tirée du Ps. CXLIII. *Image du bonheur temporel des méchans.* 43

XVII. tirée du Ps. CXLV. *Foiblesse des hommes. Grandeur de Dieu.* 46

XVIII. tirée du Cantique d'Ezechias. Isaïe, ch. 38. *Pour une personne convalescente.* 48

LIVRE SECOND.

ODE I. Sur la Naissance de Monseigneur le Duc de Bretagne. 52

II. A M. l'Abbé D. C. 57

III. A Monsieur D. C. *Conseiller d'Etat & Intendant des Finances.* 62

T A B L E

383

ODE IV. A Monsieur d'Uffé.	64
V. A M. Duché, dans le tems qu'il travailloit à sa Tragédie de DÉBORA.	68
VI. A la Fortune.	70
VII. A une Veuve:	76
VIII. A M. l'Abbé de Chaulieu.	79
IX. A M. le Marquis de la Fare.	81
X. Sur la Mort de S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti, arrivée au mois de Février 1709.	87
XI. Pour Madame de *** sur le gain d'un Pro- cès intenté contre elle par son mari.	93
XII. Sur un commencement d'Année.	97
XIII. A M. de Pointis, sur le Procès que les Fillebustiers lui firent après la prise de Car- thagène.	100
XIV. Aux Rois, sur leurs Flatteurs,	104
XV. Au Rossignol.	107
XVI. imitée d'Horace. Aux Suisses, durant leur guerre civile en 1712.	108

LIVRE TROISIEME.

ODE I. A M. le Comte du Luc, alors Ambassadeur de France en Suisse, & Plénipotentiaire à la Paix de Bade.	110
II. A S. A. S. Monseigneur le Prince Eugene de Savoie.	118
III. A M. le Comte de Bonneval, Lieutenant Général des armées de l'Empereur.	126

B b ij

ODE IV. Aux Princes Chrétiens , <i>sur l'armement des Turcs contre la République de Venise , en 1715.</i>	132
V. A Malherbe, <i>contre les Détracteurs de l'Antiquité:</i>	138
VI. A S. E. M. le Comte de Sinzindorf, <i>Chancelier de la Cour Impériale.</i>	145
VII. Pour S. A. Monseigneur le Prince de Vendôme, <i>alors Grand-Prieur de France, sur son retour de l'Isle de Malthe en 1715.</i>	150
VII. A S. E. Monsieur Grimaldi, <i>Ambassadeur de Venise à la Cour de Vienne , sur le départ des Troupes Impériales pour la Campagne de 1716 , en Hongrie.</i>	157
IX. Palinodie.	160
X. Sur la Bataille de Petervaradein.	166

LIVRE QUATRIEME.

ODE I. A l'Empereur , <i>après la Conclusion de la Quadruple Alliance.</i>	173
II. A S. A. S. Monseigneur le Prince Eugene de Savoie, <i>après la Paix de Passarowits.</i>	181
III. A l'Impératrice Amélie.	187
IV. Au Roi de la Grande Bretagne.	193
V. Au Roi de Pologne, <i>sur les Vaux que les Peuples de Saxe font pour le retour de Sa Majesté.</i>	199
VI. A M. le Comte de Lannoy, <i>Gouverneur de Bruxelles, sur une maladie de l'Auteur,</i>	

T A B L E. 385

<i>causée par une attaque de paralysie , en l'année 1738.</i>	206
ODE VII. A la Postérité.	215
VIII. A la Paix.	220
<i>TRADUZIONE dell' Oda IV. del secundo Libro ; fatta dal Signore N. Guinigi , &c.</i>	226

O D E S E N M U S I Q U E ,

O U

CANTATES ALLEGORIQUES.

<i>C</i> ANTATE I. DIANE.	Page 231
CANT. II. ADONIS.	234
III. LE TRIOMPHE de l'Amour.	236
IV. L'HYMEN.	239
V. AMYMONE.	241
VI. THETIS.	244
VII. CIRCE.	247
VIII. CEPHALE.	250
IX. BACCHUS.	252
X. LES FORGES de Lemnos.	256
XI. LES FILETS de Vulcain.	258
XII. LES BAINS de Tomeri , Pour S. A. S. <i>Madame la Duchesse Douairiere.</i>	261

CANT. XIII. CALISTO.	264
XIV. L'AMOUR DEVOILE.	266
XV. L'AMANT HEUREUX.	268
XVI. L'HIVER.	270
XVII. à deux voix. EUROPE.	272
XVIII. Contre l'HIVER.	275
XIX. Pour l'HIVER.	277
XX. Sur un BAISER.	279

Fin de la Table de ce premier Tome.



